



Frédéric Lenormand

L'art délicat du deuil

les nouvelles enquêtes
du juge Ti

fayard

Frédéric Lenormand

Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-7

L'ART DELICAT DU DEUIL



FAYARD

Personnages principaux :

Ti Jen-tsie, magistrat.

Dame Lin Erma, épouse principale du juge Ti.

M. Wen, médecin attitré du tribunal.

Liu Zijing, alchimiste.

M. Xiahou, deuxième fils du marquis de Bi.

Dame O Yue-ying, belle-fille du marquis.

Dame Wan, autre belle-fille du marquis.

L'action se situe en l'an 667, à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, à deux jours de cheval de la capitale des Tang. Le juge Ti a alors trente-sept ans, mais sa fine barbe de fonctionnaire, son habit vert de magistrat et son air d'autorité lui confèrent une allure plus âgée.

I

Le juge Ti donne une audience matinale ; il est confronté à un mal mystérieux.

On n'avait pas prévenu le juge Ti, lorsqu'il avait revêtu pour la première fois l'habit vert des magistrats et prêté serment de fidélité à l'Empereur, qu'il s'engageait non seulement à servir le Fils du Ciel, mais aussi le peuple de l'empire jusqu'aux couches les plus humbles. Ce malentendu se confirma une nouvelle fois quand résonna le tambour de demande d'audience, alors que le soleil venait à peine de se lever et que lui-même n'avait pas fini sa collation matinale. Les plaignants avaient dû attendre impatiemment les premiers rayons du jour devant la porte du yamen pour pénétrer dans la cour d'honneur sitôt qu'on leur avait ouvert. Il était d'usage, en dehors des jours de réception prévus par le calendrier officiel, que les administrés fassent vibrer une peau de buffle tendue à cet effet à l'entrée du tribunal, de manière à prévenir Son Excellence qu'on réclamait une séance extraordinaire. Encore fallait-il qu'un motif impérieux justifie un tel tapage. Faute de quoi, le mandarin était en droit de punir les quémandeurs. Tandis qu'il posait sur ses cheveux noués le bonnet noir emblématique de ses fonctions, Ti se dit qu'il aurait plaisir à faire connaître aux importuns ce qu'il en coûtait de le déranger pour des futilités.

En dépit de l'heure, le groupe habituel des curieux et autres désœuvrés en mal de ragots se pressait déjà à l'intérieur. Le juge, revêtu de l'habit vert cérémoniel, prit place derrière la table de justice recouverte d'un tapis rouge, vérifia que tous les petits objets dont il avait besoin étaient bien alignés et frappa trois coups de son marteau en bois pour signifier qu'il était prêt. Le plaignant, un marchand de thé de la classe moyenne, s'agenouilla devant l'estrade et entama son récit. Était-ce parce qu'il n'était pas bien réveillé, Ti eut du mal à suivre les rouages

de l'affaire, que l'intéressé se plaisait à présenter par tous les bouts en même temps. Si les fonctionnaires étaient choisis parmi les lettrés auxquels de longues études classiques avaient appris à conduire un récit en toute clarté, il n'en était pas de même des justiciables, qui ignoraient jusqu'au mot même de rhétorique. Les termes « mauvais œil » et « fantôme impitoyable » tirèrent néanmoins le juge de sa torpeur. Il pria son interlocuteur de reprendre son histoire depuis le début sans plus sauter du coq à l'âne.

— Ainsi donc, noble juge, dit le marchand de thé, l'humble vermisseau qui se tient devant vous s'est installé dans cette ville voici un mois, afin d'y développer son commerce de thé, métier honorable qui le nourrit ainsi que sa famille depuis plus de vingt ans. Dans ce but, j'ai fait choix d'une maison située dans le quartier des commerces d'alimentation, qui par chance était vacante. Je n'imaginais pas que cette chance était en réalité une malédiction, et que seul le sort néfaste attaché à ses murs expliquait qu'elle soit inoccupée malgré sa commodité. Le prix que j'ai payé pour ces lieux ne justifie en rien qu'on m'ait refilé en même temps l'esprit méchant qui les hante !

Le juge leva la main pour l'interrompre.

— De quelle malédiction parlez-vous ? Soyez plus précis.

— Il ne s'était écoulé que trois jours lorsque mon premier commis, une force de la nature, a été pris de malaises inexplicables. Je l'ai renvoyé chez lui pour qu'il se remette. Or voilà que, presque aussitôt, un autre de mes employés tombe malade ! Leurs symptômes sont exactement les mêmes. Le médecin dont j'ai loué les services à prix d'or afin qu'il s'occupe de mon personnel n'a d'abord vu aucune explication à cette épidémie. Selon lui, nous sommes victimes d'une âme maudite échappée des enfers qui prend plaisir à nous tourmenter. Lorsqu'un troisième commis a été indisposé à son tour, je n'ai plus su quoi faire !

Le juge Ti poussa intérieurement un soupir de lassitude.

— C'est fort dommage, mais je ne vois guère ce que la justice a à voir avec ce petit tracas, dit-il, comptant déjà les coups de bambou dont il allait gratifier le commerçant présomptueux.

Le visage de ce dernier se ferma en une expression de colère froide.

— L'explication de tout cela, je l'ai comprise bientôt après, noble juge. Nos voisins ne se sont montrés nullement étonnés de nos malheurs. Me voyant catastrophé, ils m'ont raconté l'un après l'autre qu'un sort épouvantable était attaché à cette maison. Voilà cinq ans que tous ceux qui s'y installent subissent les mêmes maux. Avant moi, un épicier qui y avait sa boutique a dû fermer précipitamment après que tous ses serviteurs l'eurent abandonné. Précédemment, un charpentier avait failli mourir : on l'a retrouvé inanimé dans la cave, les médecins l'ont sauvé *in extremis*.

Le juge n'était pas très friand de ces histoires de spectres revenus d'outre-tombe pour infester les vivants. Il s'agissait, à ses yeux, de balivernes distrayantes, tout juste bonnes à donner un petit frisson ou à animer les longues soirées d'hiver, non de questions méritant d'être débattues en salle d'audience, surtout à des heures où il aurait été plus agréable de siroter une tasse de thé bien chaud, assis près d'un poêle, emmitouflé dans une robe de chambre matelassée.

— Eh bien, louez les services d'un prêtre et faites pratiquer un exorcisme ! Vous n'attendez pas de moi que j'identifie l'esprit malin responsable de vos déboires, j'imagine ?

Le marchand de thé agenouillé ne put s'empêcher de lever les bras au ciel en signe de désespoir.

— Mais le coupable est parfaitement identifié, noble juge ! s'écria-t-il. C'est l'âme d'un homme qui a été découvert pendu dans cette cave il y a cinq ans ! Il n'était guère aimable de son vivant, et depuis sa mort c'est encore pire ! Les voisins m'ont assuré que les prêtres de toutes sortes se sont déjà succédé chez moi sans rien y changer ! J'ai été escroqué ! J'ai cru acheter un logement vide, mais il ne l'est pas, puisqu'il est déjà occupé par un fantôme qui n'entend pas partager les lieux ! Je supplie Votre Excellence de forcer le précédent propriétaire à financer un exorcisme complet. En cas d'échec, je souhaite que la vente soit annulée et qu'on me rende mon argent ! Je ne parle même pas du manque à gagner, depuis un mois que mon commerce ne

tourne plus, faute de personnel ! Moi seul ai persisté jusqu'à présent, soutenu par la certitude de mon bon droit. Jamais je n'ai eu l'intention d'acquérir la demeure d'une âme maudite. Personne dans cette ville n'acceptera de reprendre ces murs, c'est la fable du quartier. J'ai été abusé, on a profité de mon ignorance !

Le juge H poussa un profond soupir. Voilà qu'on lui faisait arbitrer un différend entre un défunt mal enterré et un marchand de thé hystérique ! Il convenait cependant de ne pas déconcerter ses administrés, pour qui ces affaires de malédictions et de lieux hantés étaient des faits très tangibles. Il gérait un district comprenant quelques dizaines de milliers d'âmes, parmi lesquelles un petit pourcentage de morts vivants avec lesquels il fallait bien compter. Il ne pouvait biffer d'un trait de plume des millénaires de cohabitation avec l'au-delà. Le grand Confucius avait eu des mots très durs sur les croyances populaires dans les démons, femmes renardes et rois dragons. Mais Ti ne devait pas perdre de vue que la plupart des gens étaient moins férus de confucianisme que lui-même. Il se prépara à faire une fois de plus la part des choses entre sa culture de lettré si chèrement acquise et les préoccupations du peuple qu'il gouvernait :

— Je déclare qu'il revient à l'ancien propriétaire de payer les frais nécessaires à l'éviction de l'actuel occupant des lieux, cette maison ayant été vendue comme libre de locataire. Des représentants des quatre religions principales y œuvreront de concert. En cas d'échec, vous reviendrez me voir pour que je prononce la nullité de cette vente. Fantôme ou pas, nul ne peut être forcé à habiter une demeure malsaine grevée d'un vice caché.

Saisi de joie, le marchand de thé frappa trois fois le sol de son front respectueusement.

— Que Votre Excellence soit mille et mille fois remerciée, balbutia-t-il. J'aurais fini par y laisser la santé, et même la vie, si j'avais dû continuer de travailler dans cette bâtisse... cette bâtisse maudite qui... qui...

Pour preuve de ses dires, l'homme tenta vainement de se relever, cependant que sa bouche laissait échapper un filet de

bave qui vint maculer le tapis recouvrant la table de justice. Puis il s'effondra sur le dallage en se tordant de douleur, les deux mains plaquées sur le ventre. L'assistance le regarda se tortiller pendant quelques instants, au bout desquels ses membres retombèrent sans vie tandis que son visage blafard perdait toute expression.

« Bien, songea le juge. Voilà qui va écourter les débats. » Tout à sa satisfaction de voir une corvée s'achever, il était sur le point de faire appeler un médecin lorsqu'il remarqua le mouvement de panique de la petite assemblée. On se bousculait pour gagner la porte au plus vite. Il se tourna vers ses secrétaires, qui contemplaient le malade avec des yeux écarquillés, la face blême.

— Il semble que la malédiction ait poursuivi ce malheureux jusqu'ici, dit-il pour tenter de fournir une explication qui rassurât son monde. J'aurais cru que la solennité de la justice tiendrait à l'écart ce méchant démon... Mais que voulez-vous ! On trouve des mécréants jusque dans les enfers, de nos jours !

Ce discours n'apaisa nullement les assesseurs. Ti fut déçu de voir l'ordre de son tribunal menacé par un être immatériel qui profitait de ce que son état de succube le mettait à l'abri des coups de bambou.

— Ce n'est pas le fantôme, que nous craignons, noble juge, parvint à articuler l'un d'eux, après avoir fait un grand pas en arrière.

— Dans ce cas, vous voudrez bien demander aux sbires qu'on emporte ce pauvre homme. Mon tribunal n'est pas une officine pour possédés. Je ne reçois que ceux que je peux juger.

L'assesseur semblait au comble de l'horreur.

— Je crains de n'avoir personne pour le déplacer. Votre Excellence n'était pas encore en poste, voici une quinzaine d'années, lorsqu'une épidémie épouvantable a ravagé notre contrée. Ce marchand de thé présente tous les signes de cette terrible maladie ! Je prie Votre Excellence de bien vouloir m'accorder un congé pour rendre visite à ma vieille mère, qui habite à vingt lieues d'ici.

Ti ne savait que penser lorsque le second assesseur, qui s'était reculé jusqu'au mur, fit un pas timide en avant :

— Que Votre Excellence ne prête aucune attention aux propos de ce menteur ! Sa mère est décédée l'année dernière ! J'ai, moi, en revanche, une grand-tante tout à fait vivante que je n'ai pas vue depuis longtemps.

— Et qui, je suppose, vit dans un bourg assez éloigné ? conclut le magistrat.

Son interlocuteur confirma du menton, sous l'œil furibond de son collègue.

— Personne ne quittera son service tant que je n'aurai pas tiré cette affaire au clair, dit le juge. S'il s'agit d'une épidémie, comme tout le monde ici semble le craindre, je n'ai garde d'en répandre les miasmes à travers le district. Et si ce n'est qu'un spectre, il n'y a pas lieu de désertir mon tribunal. Faites porter le plaignant chez lui. J'enverrai mon propre médecin le visiter. Nous verrons bien de quoi il retourne !

Il se leva, remit en ordre avec contrariété les pans de son habit, et quitta la pièce sans un regard pour les deux secrétaires apeurés, qui le contemplaient comme s'il avait été lui-même le diable à qui le marchand de thé attribuait ses malheurs.

II

Le juge Ti s'inquiète d'un fléau invisible ; il assiste au combat d'un démon et d'une sorcière.

Le juge Ti était en train de savourer la tasse de thé parfumé à laquelle il n'avait cessé de penser durant l'audience lorsqu'on annonça l'arrivée du médecin.

— Ah, M. Wen ! dit-il en lui faisant signe de s'asseoir pour partager son thé. J'ai toujours plaisir à me rencontrer avec vous. Vous savez cependant que je ne me permets de vous ôter à vos occupations que lorsque la situation l'exige.

— Certes, approuva le médecin, dont l'opinion à ce sujet était néanmoins assez différente.

Il espérait qu'on aurait au moins un cadavre à lui montrer afin qu'il pût réclamer des honoraires pour son déplacement. Le médecin attitré du yamen était chargé de soigner tout le personnel, soldats et esclaves compris, la famille Ti au complet, et de donner son avis sur les décès douteux. C'était un homme grand et sec, doté d'une longue barbe blanche, que rien ne semblait devoir étonner. Ti, qui nourrissait une vieille passion pour la médecine, lui demanda des renseignements sur l'épidémie survenue quinze ans plus tôt.

— C'était toujours un peu la même chose, noble juge : les malades éprouvaient de fortes douleurs abdominales, qui alternaient avec des périodes de prostration. La mort survenait en général au bout de trois à sept jours. Une vraie catastrophe pour le praticien amoureux de son art : non seulement on nous blâmait, nous, médecins, de ne pas sauver ces malheureux, mais en plus, en fin de compte, les habitants se tournèrent vers les temples comme un seul homme et se mirent à dépenser leurs sapèques en offrandes plutôt qu'en consultations !

Le juge, qui commençait à être inquiet à l'énoncé de ces symptômes, voulut savoir de quelle façon on avait mis fin à l'épidémie. M. Wen ouvrit les mains en signe d'impuissance :

— C'était l'une de ces calamités qui défient la science et ses serviteurs les mieux qualifiés. Malgré les soins méticuleux que mes confrères et moi-même avons apporté sans relâche à nos patients, je dois avouer qu'elle s'est éteinte comme elle avait commencé : sans qu'aucun de nous y comprenne rien.

— J'ai quant à moi mes idées sur ce qu'il convient de faire en pareil cas, dit le juge. Avec votre aide, je ferai en sorte de juguler celle-ci, si c'en est une.

L'expression d'impassibilité du médecin laissa place à une frayeur dont le juge ne l'aurait pas cru capable.

— Votre Excellence veut-elle dire que cette horreur est réapparue ? Veut-elle dire que...

— Il est trop tôt pour affirmer quoi que ce soit. C'est vous qui allez m'informer. Mes sbires vont vous emmener voir un marchand de thé chez qui les attaques démoniaques rappellent, paraît-il, votre fameuse épidémie.

Le médecin prit un air absent. Ti eut la certitude qu'il ressentait l'impérieux besoin de se lancer dans une tournée à la campagne.

— Dans ce cas, noble juge, ne conviendrait-il pas plutôt d'envoyer un exorciste à votre marchand de thé ? Je ne peux croire que mes faibles compétences...

Ti commençait à être las de voir son personnel fuir ses devoirs avec autant d'ensemble qu'une procession religieuse. Il imagina de quelle manière ce couard et ses confrères avaient dû soigner les victimes du mal : calfeutrés au fond de leurs appartements, où ils passaient leur temps à faire brûler des herbes aromatiques dans l'espoir de se purifier les bronches, indifférents aux râles des agonisants affalés sous leurs porches.

— Rassurez-vous, dit-il : si par malchance vous contractez ce mal, je vous enverrai aussitôt un prêtre taoïste pour vous exorciser de toutes les façons existantes. Pour l'heure, il est seulement temps d'aller identifier l'ennemi.

Le médecin ne bougea pas d'un pouce.

— Noble juge, reprit-il d'une voix embarrassée, je ne sais plus si je vous avais fait part de mon désir de prendre ma retraite... J'ai servi ce tribunal durant de longues années. J'aspire à une vie paisible dans une petite propriété isolée que je me suis acquise dans la province voisine.

Le magistrat sourit avec affabilité.

— J'accède avec plaisir à votre demande, honorable M.Wen. Vous avez certainement mérité ce repos.

La poitrine du médecin s'abaissa, trahissant le soulagement qu'il éprouvait.

— Cette affaire sera donc la dernière que vous aurez à traiter pour mon tribunal. Vous pourrez prendre votre retraite dès que les menaces d'épidémie seront écartées. Je sais trop combien votre devoir vous importe.

Le médecin s'inclina si profondément que le magistrat crut qu'il allait s'effondrer sur le plancher. Il n'aurait pas quitté la pièce d'un pas plus chancelant s'il avait eu un couteau planté dans le dos.

Ti réunit son petit monde afin de donner quelques ordres à ses lieutenants et des recommandations à ses épouses. Les gaillards qu'il employait depuis le début de sa carrière ne parurent pas effrayés par la nouvelle. Tel ne fut pas le cas du sergent Hong, nettement plus âgé que les autres, qui avait beaucoup vécu.

— C'est donc pour cela qu'il n'y a plus personne aux cuisines ! dit sa deuxième épouse, qui avait cherché en vain à faire chauffer du lait pour le petit dernier.

— Nous saurons montrer l'exemple du courage à nos administrés ! promet Ma Jong comme s'il s'agissait d'aller mettre à la raison un groupe de brigands.

Ti se demanda si cette belle résolution résisterait au vent de panique qui avait commencé de souffler sur leur jolie ville.

Une fois dans le corridor, les hommes de main reprochèrent au sergent Hong la fine ride d'anxiété qui plissait son front.

— Par le dieu de la guerre ! s'écria Tsiao Tai. Il faut montrer plus de fermeté quand on est au service d'un homme tel que notre patron. Ce n'est pas une colique de rien du tout qui va nous abattre !

— Oh, moi je suis vieux, dit le sergent avec un soupir. De plus, j'en suis déjà réchappé une fois. Seulement, c'est tellement triste, après !

Tao Gan voulut savoir après quoi.

— J'étais à Houang-tcho l'année où a éclaté cette épouvantable calamité des bubons noirs. Elle n'a pas tué tout le monde, heureusement. Vous ne pouvez pas savoir comme il est affligeant de se trouver dans une ville dont le quart de la population a péri. Toutes ces maisons barricadées, ou au contraire ouvertes à tous vents... Ces corbeaux attirés par les cadavres que personne n'a enterrés faute de bras valides... Ces chiens errants, abandonnés à eux-mêmes... Ces veuves éplorées, ces enfants esseulés... Plus rien à manger, plus d'échoppes, plus de tavernes, plus aucun moyen de se distraire alors qu'on aurait tant besoin d'oublier... Non, vraiment, survivre à une épidémie est presque plus terrible que la maladie elle-même. Encore est-ce là un privilège réservé à bien peu.

Les trois plus jeunes déglutirent péniblement à l'évocation de ce tableau de fin du monde.

Il ne s'écoula pas une heure avant que Ti reçût la réponse du médecin. M. Wen lui avait envoyé son apprenti, un gamin qui n'avait pas encore de poil au menton. Il confirmait la ressemblance du mal avec celui qui avait frappé la ville quinze ans auparavant et pria le juge d'excuser son absence : il avait couru chez lui consulter quelques grimoires et préparer les remèdes indiqués. Ti estima qu'il était plus sûrement en train d'ajouter un verrou à sa porte.

Le sergent Hong vint annoncer que les exorcistes agréés par le tribunal avaient été convoqués à la boutique de thé. Son maître estima le moment venu d'aller lui-même reconnaître les lieux. Il doutait que visiter la cave d'une épicerie suffît à contracter une maladie, si contagieuse fût-elle. Par ailleurs, il aurait aimé trouver quelque trace du démon dont on lui avait si longuement parlé ; plus le soupçon d'une épidémie se répandait, plus il avait envie d'affronter un fantôme échappé des enfers, car il redoutait moins ce genre de phénomène que la panique dont ses administrés risquaient d'être la proie.

Il décida de quitter le yamen par la petite porte de derrière, afin de limiter l'émoi que ses allées et venues pourraient susciter. Repérer une issue discrète était toujours sa première préoccupation lorsqu'il découvrait ses nouveaux locaux. Les occasions de circuler incognito étaient légion. Il enfila une robe passe-partout, couvrit ses cheveux d'un bonnet de lin gris et se dirigea vers l'arrière du bâtiment.

Une ombre s'activait fébrilement au fond du couloir étroit qui menait à la petite porte. Il reconnut son troisième assistant, Tao Gan, un escroc plus ou moins repent, qui vérifiait le contenu de deux gros sacs de voyage.

— Mon petit Tao ! dit le juge. Ta perspicacité m'étonnera toujours. Puisque tu insistes, c'est d'accord, tu peux m'accompagner.

— Où donc, noble juge ? demanda Tao d'une voix faible en emboîtant le pas rapide de son maître qui filait déjà dans la ruelle.

Le magistrat fit comme s'il n'avait pas entendu, afin de ne pas augmenter les angoisses de son malheureux lieutenant.

Comme le trajet vers le quartier des commerçants d'alimentation les faisait déboucher devant la maison du médecin, Ti décida de s'y arrêter pour recevoir le diagnostic de la bouche même de celui qui l'avait prononcé. Ainsi qu'il s'y attendait, la porte était verrouillée et les volets bien clos, comme si nul n'habitait plus là. Le juge tambourina contre le battant en criant son nom pour qu'on lui ouvrît. Il eut beau mentionner sa dignité, son rang et ses états de service, rien ne bougea à l'intérieur.

— Je suis sûr que ce couard de médecin est bien là, dit-il, contrarié.

Au mot de « médecin », les yeux de Tao Gan cessèrent de fixer tristement le sol. Il releva la tête. La lueur qui brillait dans son regard évoquait fortement le regain d'espoir ressenti par le chevalier Yao lorsqu'il découvre enfin le château où vit la princesse qu'il a passé douze années à chercher dans les montagnes de l'ouest.

— Si Votre Excellence veut bien me permettre, dit-il en s'approchant de la porte.

D'un geste rapide, l'ancien escroc ôta de son chignon une longue épingle métallique à laquelle il fit subir deux torsions avant de l'introduire dans la serrure. Un instant plus tard, les gonds jouaient en grinçant légèrement sous l'effet d'une simple poussée. Sur le point de franchir le seuil, Tao Gan se souvint que l'occupant des lieux revenait de visiter un malade suspect ; il s'effaça poliment pour laisser l'auguste magistrat pénétrer le premier.

L'officine était plongée dans l'obscurité à cause des volets clos. Ti ordonna à son second de trouver une lampe. Tao Gan partit à la recherche de l'objet en évitant de trop errer à l'aveuglette, de peur de buter contre quelque corps rigide aux lèvres baveuses.

— Peut-être n'y a-t-il personne, après tout ? supposa-t-il. Ti venait d'aviser la lampe désirée. La flammèche jeta bientôt sur la pièce une lumière flageolante qui leur permit de constater qu'elle était vide de vie comme de cadavre. « Hum », fit le juge avec déception en parcourant des yeux les étagères de pots fermés à la cire, les rayonnages de livres précieux et les instruments en tous genres disposés sur la table. Il allait s'en retourner lorsqu'un léger craquement parvint à leurs oreilles. Ti croisa le regard de son lieutenant, qui posa un doigt sur ses lèvres avant de marcher sur la pointe des pieds du côté d'où venait le bruit. D'un geste vif, il écarta un rideau qui masquait une sorte d'alcôve du plafond de laquelle pendaient des paquets d'herbes. C'était apparemment le séchoir : les récoltes de plantes médicinales y attendaient d'être réduites en poudre. Dans un angle, M. Wen faisait de très nets efforts pour se confondre avec le mur.

— Noble juge ! déclara-t-il en quittant le réduit, un pilon à la main. Je cherchais quelles essences utiliser pour la fabrication de ma potion.

— Bien sûr. Dans le noir, répondit le magistrat.

— C'est une préparation qui craint la lumière du jour, expliqua le médecin. Votre Excellence n'est pas sans savoir que les modes de concoction sont aussi importants que les ingrédients qu'on y met.

— Je me rappelle avoir lu quelque chose à ce sujet lorsque mes occupations me permettaient de consulter les ouvrages médicaux, dit le juge. Cette préparation nécessite-t-elle aussi de se boucher les oreilles, si bien que vous ne m’avez pas entendu frapper ?

En réalité, il se souvenait fort bien que ces textes contenaient assez de recettes et d’obligations pour fournir des alibis à tous les lâches de l’empire. Il remit la conversation sur le sujet qui l’amenait : l’épidémie.

— Oh, noble juge ! s’exclama le médecin comme s’il avait prononcé le nom d’une des trois cents divinités démoniaques du Tao. Il est trop tôt pour parler de cela ! Certes les symptômes de ce marchand sont très proches de ceux que j’ai pu observer il y a quinze ans.

— Et les chances de guérison étaient de...

Le médecin introduisit son pilon dans un mortier et commença à broyer méthodiquement ce qui s’y trouvait.

— Quelle guérison, noble juge ? dit-il sur un ton trop détaché pour être crédible.

Il versa le contenu de son pot dans un brûle-encens, qu’il enflamma aussitôt.

— Je pensais que vous prépariez un médicament, s’étonna Ti.

— Un médicament ? Non, il s’agit d’herbes servant à purifier l’atmosphère des miasmes nuisibles qui répandent les maladies. Cela vous dégage les bronches merveilleusement.

Le juge vit du coin de l’œil Tao Gan en fourrer une poignée dans le revers de sa manche. Il pria M. Wen de les accompagner au chevet du malade, où il pourrait lui expliquer de visu ce qui se passait. Si contrarié fût-il, le médecin n’eut d’autre choix que d’obtempérer. Ils quittaient la maison lorsque l’apprenti arriva en courant.

— Où étais-tu passé ? le gronda son patron. Il n’y avait personne pour ouvrir à Son Excellence. Tu n’es jamais là quand j’ai besoin de toi.

Le jeune garçon s’inclina à plusieurs reprises :

— Je prie l'honorable médecin de bien vouloir me pardonner. J'ai fait préparer et seller votre monture pour le petit voyage, comme vous me l'avez demandé.

M. Wen eut un geste d'agacement :

— Tu m'as mal compris. Hum. Le programme a changé. Nous devons nous consacrer aux malades qui sont à l'intérieur de la ville, c'est notre devoir. Viens avec nous.

L'apprenti les suivit à trois pas de distance, ainsi que Tao Gan. Ti, que sa passion pour la médecine avait souvent aidé à résoudre des intrigues criminelles, avait justement lu, lorsqu'il s'ennuyait aux Archives impériales, un gros traité sur la façon de combattre les épidémies. Il en gardait un souvenir assez clair pour avoir une idée sur les mesures à adopter.

Le médecin avait lui aussi une technique, celle-là même employée quinze ans plus tôt par le magistrat d'alors : il fallait que chacun reste chez soi, plus personne ne devait traîner dans les rues, on devait fermer les portes de la ville pour empêcher de nouveaux démons d'entrer, ordonner fumigations et prières de tous côtés et faire des offrandes coûteuses au dieu de la médecine.

— Cette méthode a-t-elle porté chance à mon collègue ? s'enquit le juge.

— Eh bien, pendant un moment, oui, fit le médecin en hochant la tête. Puis nous l'avons enterré avec tous les fastes qu'autorisait l'état d'urgence.

Le juge Ti imagina très bien le catafalque traîné par deux ânes et l'inhumation en catastrophe dans une fosse creusée à la hâte, entre deux secrétaires pressés de s'enfuir et un prêtre de seconde catégorie, désigné par tirage au sort, qui n'aurait touché pour rien au monde la dépouille du défunt.

— Au moins, il sera mort en conformité avec ses idées en matière de prophylaxie, conclut le magistrat.

Ils atteignirent le commerce de thé, coincé entre le four d'un boulanger et une échoppe de légumes secs. Les prêtres des trois religions installaient déjà leur matériel au son des clochettes et des tambourins. C'était l'attroupement. Ti aurait préféré plus de discrétion. Tao Gan dut crier « Faites place à votre sous-préfet » pour leur frayer un passage. Il y avait là un taoïste en grand

habit de cérémonie, accompagné de ses assistants, un moine bouddhiste au crâne rasé et un chamane de la religion populaire, qui se trouvait être une femme. Celle-ci, qui avait tout d'une sorcière, entreprit de monter un autel devant la maison dans le but de contrer les êtres malfaisants qui y avaient leur domicile.

L'intérieur de la demeure était sens dessus dessous. L'épouse du marchand s'activait à faire chauffer l'eau des potions recommandées par Wen. Elle indiqua au médecin qu'ils avaient fait toutes les fumigations qu'il leur avait ordonnées, après lesquelles le malade était censé guérir ou mourir sous trois jours. Ti devina que le but de cette prescription était d'empêcher ces gens de faire appel au praticien avant trois jours, et donc de lui épargner une nouvelle visite.

Ils montèrent à l'étage, où se trouvait la chambre conjugale. Le malade reposait dans un lit-coffre fermé par des panneaux de bois ajourés. Il était inconscient. Le magistrat désirant qu'on lui montrât les signes de la maladie, Wen ordonna à son apprenti de prendre le pouls du patient, ce qui lui évitait d'avoir à le toucher lui-même. Le jeune « tu », nom donné au personnel médical subalterne, tâta le malade au poignet, au cou et au pied, conformément à la méthode ancestrale.

— C'est un pouls de la quatrième sorte, maître, annonça-t-il à la fin de son examen.

Wen hocha gravement la tête, ce dont le juge déduisit que le marchand n'allait pas mieux.

— Les souffles énergétiques de cet homme sont tous affaiblis, annonça Wen. Le teint est cireux, l'œil jaune, le regard trouble. Le mal se tient dans les organes du ventre, probablement dans le foie. Et nous en avons trois autres comme celui-là. Je peux vous garantir qu'il n'est atteint ni de tuberculose, ni de fièvre des marécages.

Ce n'était pas non plus, à son avis, la variole, ce nouveau fléau qui avait atteint la Chine quelques années plus tôt en suivant les caravanes revenues de l'ouest par la route de la soie. Ti estima qu'il s'agissait plutôt d'une bonne nouvelle, jusqu'au moment où Wen conclut que le fléau devait être pire, un mal

fort embarrassant car non répertorié, et dont on ignorait par conséquent le traitement.

L'épouse du marchand suivait la conversation en se tordant les mains d'angoisse. Le médecin en profita pour lui interdire à tout hasard d'avoir des relations intimes avec son mari, afin de ne pas le priver de sa semence, qui remontait le long de la colonne vertébrale pour fortifier le cerveau. Ti jugea le conseil superflu, l'état du marchand ne le portant sûrement pas à la gaudriole.

— On n'imagine pas le nombre de maladies qui se développent dans le corps masculin à cause des rapports sexuels, dit Wen, que ce sujet passionnait visiblement. L'énergie féminine dévorante puise dans la nôtre et nous fragilise. Voilà pourquoi nos épouses vivent plus longtemps que nous, de manière générale. Regardez-moi : je n'ai pas touché une femme depuis dix ans et je me porte comme un roc !

Ti y vit surtout la raison pour laquelle il n'avait jamais eu d'héritier et se racornissait dans la solitude.

Au rez-de-chaussée, le triple exorcisme avait commencé. Les assistants du taoïste soufflaient dans des trompettes pour effrayer les démons, le bouddhiste psalmodiait dans le but d'invoquer la puissance du Bouddha, la chamane poussait des cris stridents à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

— Si les démons ne s'enfuient pas avec ce tintamarre, c'est qu'ils sont sourds, dit le juge.

Il avait convoqué ce rassemblement de manière à rassurer les fidèles de toutes les religions. Il y voyait quant à lui un déploiement inutile : au yamen, trois juges n'auraient pas mieux pesé cette affaire qu'un seul, il devait en être de même des prévenus immatériels.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Dans la rue, la chamane était en train de danser tout en frappant un petit tambour qu'elle brandissait au-dessus de sa perruque décorée d'os et de plumes. Elle tomba soudain à la renverse et se mit à s'ébrouer dans la poussière comme si elle avait été en plein combat avec un être invisible. Les passants étaient hypnotisés par ce spectacle effrayant.

— Le mauvais esprit qui accablait le malade vient de passer en elle, commenta Tao Gan.

— Tout va pour le mieux, dans ce cas, répondit le juge sans que son expression ait changé le moins du monde. Nous pourrons toujours la jeter au fond d'un puits pour nous débarrasser des deux en même temps.

Le médecin vint lui parler à l'oreille de façon que l'épouse n'entendît pas :

— Votre Excellence désire-t-elle que je prescrive à cet homme une potion qui... comment dire... qui mette un terme à ses souffrances ? Nul ne s'étonnera de le voir succomber, on attribuera le décès au mal qui l'a frappé.

Le magistrat ne pouvait se leurrer sur le sens de ce discours : Wen suggérait d'empoisonner le patient pour ne pas lui laisser le temps de répandre sa maladie. Ti constata qu'il était plus prompt que lui à prononcer des condamnations à mort.

— Laissons-lui une chance de guérir, répondit-il. Après tout, nous n'avons pas la certitude que son mal soit contagieux. L'exorcisme va contribuer à rassurer la population. Les événements sont encore sous notre contrôle.

Il fit semblant de ne pas entendre le médecin grommeler que, lorsqu'ils seraient hors de contrôle, il serait trop tard pour appliquer sa solution. La cérémonie ne paraissait guère avoir sur lui l'effet calmant sur lequel Ti avait compté.

Il était temps de visiter le reste de la maison, et notamment la fameuse cave au pendu. C'était une vaste salle carrée aux murs de pierres nues, dont le sol était de terre battue. Il y régnait un vague relent que le juge ne put identifier. Il l'attribua aux différentes sortes de thé entreposées dans des caisses et dans des jarres entassées un peu partout. Le long du plafond couraient de grosses poutres dont l'une avait pu permettre à quelqu'un de se pendre. On avait installé dans un coin un petit autel votif dans l'espoir de calmer les mânes du suicidé, avec effigies miniatures de divinités protectrices et coupelles d'offrandes où des fruits achevaient de se dessécher.

Lorsqu'il sortit de la maison, Ti constata que la chamane reposait inanimée sur une civière. Son affreuse perruque piquée

d'os était décoiffée et le noir dont elle avait largement cerné ses yeux s'était étalé sur l'ensemble de son visage, si bien qu'on aurait pu croire que c'était le spectre en personne que l'on emmenait. Deux hommes la soulevèrent pour la reconduire chez elle. Le diable bagarreux avait apparemment eu le dessus.

— Voilà un esprit malin qui ne semble pas vouloir nous donner de répit, dit le juge, qui aurait préféré de beaucoup que la sorcière fît au moins semblant de les en débarrasser, ne fût-ce que pour rassurer quelque temps les témoins du combat.

Le prêtre taoïste avait ôté sa tiare pour s'éponger le front après une série de gesticulations qui n'avait pas été de tout repos. Ses clercs l'éventaient pour l'aider à respirer. Non loin de là, le moine bouddhiste terminait plus tranquillement la récitation de ses soutras. Comme il semblait le moins fou des trois, Ti lui demanda si le démon était au moins identifié.

— Oh, c'est une vieille connaissance, noble juge, répondit le religieux. Ce n'est pas la première fois qu'il nous donne du fil à retordre.

Il s'approcha du magistrat afin de n'être pas entendu de la foule.

— S'il m'est possible d'émettre un avis, je recommanderais à Votre Excellence de chercher pour quelle raison le défunt est si en colère contre les habitants de cette ville. Le satisfaire serait encore le plus sûr moyen d'obtenir son retour dans les domaines infernaux. Il règne ici l'odeur putride d'un mauvais karma.

Ti renifla machinalement. Il remarqua en effet la persistance d'un très léger effluve non identifié. Le bouddhiste précisa son diagnostic :

— Le mort a dû périr après avoir commis une transgression qui l'empêche de poursuivre la suite normale de ses réincarnations. C'est pourquoi il se voit bloqué ici, où sa présence perturbe l'ordre naturel des choses.

L'explication avait le mérite d'être limpide et d'une logique parfaite. Elle aiguillait par ailleurs le juge vers un domaine qu'il connaissait mieux : celui du crime et de la vengeance. Le taoïste, remis de ses efforts, estima nécessaire de livrer lui aussi son

opinion, afin de ne pas laisser à la concurrence le privilège de l'information :

— L'équilibre entre le yin et le yang est perturbé tout autour de cette demeure, annonça-t-il en agitant les mains pour bien montrer que cela grouillait de mauvais fluides. Je ne serais pas étonné que de grands malheurs nous soient promis dans un proche avenir.

Ti se le tint pour dit. Au reste, l'idée de fouiller dans les archives du tribunal à la recherche de ce qui était arrivé à l'ancien locataire lui parut intéressante. Il se promit de s'y atteler dès que l'hystérie générale lui laisserait un moment de répit.

Il fit un petit détour afin de passer par la plus fameuse pharmacie de la ville, pour s'assurer qu'on y disposait d'un stock de remèdes suffisant, au cas où il leur faudrait livrer bataille contre les maux de ventre. Mais il ne lui fut pas possible d'effectuer cet examen. La pharmacie se signala deux rues à l'avance par le raffut de ceux qui en faisaient le siège. Quand Ti et son lieutenant s'en furent approchés, ils virent qu'elle était littéralement prise d'assaut par les peureux accourus en nombre.

« Il faut que je mette bon ordre à cette situation d'une manière ou d'une autre, se dit le juge, ou bien l'on s'étripera bientôt pour deux sachets d'herbes séchées, et la maladie ne trouvera plus personne à tuer. »

Il parcourut d'un air sombre les quelques rues qui le séparaient de son yamen, tout en se demandant ce qui était le plus dangereux, des miasmes ou de la bêtise humaine.

III

Le juge Ti prend des mesures d'urgence ; madame Première fait œuvre de charité.

Le juge Ti eut la bonne surprise de constater que la bibliothèque du yamen possédait un ouvrage précieux, le recueil fondateur de l'art médical chinois : *Questions fondamentales du classique de l'interne de l'empereur Jaune*. Les souverains Tang, soucieux de leur santé, avaient eu la bonne idée de faire copier et diffuser les meilleurs traités de médecine, ce qui expliquait que ce tribunal en eût un exemplaire. Han-yuan était bien assez proche de la capitale pour se situer dans la zone d'influence directe de la Cour. Ses habitants y étaient donc sujets aux tocales à la mode, vêtements trop larges selon le goût du jour, souliers surélevés pour les dames, nourritures résolument exotiques, religions bizarres importées de chez les barbares occidentaux et informations médicales de première main.

La collection ne s'arrêtait d'ailleurs pas là. Ses précédents confrères avaient dû juger bon de se documenter sur ces questions après la terrible épreuve qu'avait subie leur ville. Il dénicha un exemplaire du *Classique des difficultés*, de Bianqiu, médecin devenu célèbre pour avoir, disait-on, poussé son art jusqu'à ramener à la vie des personnes qu'on avait crues mortes. Il y avait l'*Essentiel du coffret précieux*, où Zhang Ji répertoriait plus de deux cent soixante remèdes. Ce serait bien le diable si l'on ne trouvait pas le bon parmi tout ça !

Pendant qu'il rafraîchissait ses connaissances, Ti faisait fouiller les archives par ses secrétaires au sujet de l'affaire du pendu de la cave. L'homme, un petit importateur d'artisanat, avait été découvert par sa femme accroché à une poutre. Elle avait expliqué au magistrat d'alors que son époux n'avait pas supporté la chute de ses affaires. Peu de temps après,

l'entreprise avait totalement périclité. La maison avait été vendue à divers commerçants successifs qui se l'étaient repassée comme une serviette bouillante. Il n'y avait rien là d'étonnant ni de suspect. Aussi le juge Ti s'en fut-il se coucher en espérant qu'une bonne nuit de sommeil ramènerait la paix sur sa petite ville.

Lorsqu'il ouvrit un œil, le lendemain matin, il entendit une cavalcade dans le corridor. Celui dont les pas précipités venaient de le réveiller s'était immobilisé derrière la porte. Sans doute n'avait-il pas encore trouvé le courage de déranger le maître, malgré l'agitation où l'avait visiblement plongé la nouvelle qui l'amenait. Ti s'apprêtait à ouvrir la bouche à regret pour lui ordonner d'entrer, quand de nouveaux pas se firent entendre, suivis d'un freinage en catastrophe sur les dalles du couloir et d'une conversation à voix basse avec celui qui était arrivé le premier. Le magistrat se demanda si le phénomène allait se répéter, ce qui advint avant qu'une minute se fût écoulée. Des pas plus lents approchèrent, et un débat étouffé s'engagea pour définir qui devait réveiller le dormeur. Il y avait à présent trois souffles rauques de l'autre côté du battant. Trois paires d'oreilles guettaient pour déterminer si par chance le maître avait terminé son somme, bien qu'il eût fallu être sourd pour continuer à ronfler après un tel vacarme.

— Entrez donc ! grogna-t-il en s'asseyant contre la paroi de son lit à baldaquin.

Le sergent Hong, Ma Jong et Tsiao Tai pénétrèrent dans la chambre avec la mine embarrassée de ceux qui apportent de mauvaises nouvelles. Selon leurs sources, plusieurs malades, habitant différentes parties de la ville, avaient été signalés aux chefs de leurs quartiers respectifs, qui s'étaient hâtés d'en informer le yamen conformément aux ordres. On annonçait de tous côtés des cas de douleurs abdominales inexplicables.

Ti quitta son lit si brusquement que le sergent Hong eut à peine le temps de jeter une robe de chambre sur ses épaules. Il s'approcha de la fenêtre à barreaux donnant sur l'extérieur. La rue qu'il contemplait depuis l'étage était curieusement calme. Nul passant, aucune échoppe ouverte. Au bout de quelques instants, une femme âgée vint frapper à une porte, qui

s'entrouvrit juste assez pour lui livrer passage après qu'elle eut indiqué son nom et se referma vivement derrière elle. Le doute n'était plus permis. La nouvelle du retour de l'épidémie s'était répandue plus vite que l'épidémie elle-même.

Restait à séparer ce qui relevait de la crise de foie, de la réaction à l'angoisse généralisée ou de l'infection contagieuse. Ti avait déjà envisagé cette éventualité. Sa politique devait s'orienter dans deux directions en même temps. D'une part, il fallait organiser les soins aux malades. De l'autre, il devait faire son possible pour que l'épidémie ne s'étende pas. Le plus simple était de regrouper les personnes atteintes en un seul lieu : le plus grand sanctuaire de la ville ferait l'affaire. Ceux qui les soigneraient seraient ainsi en mesure de comparer les symptômes et de suivre l'évolution du mal.

Selon Tsiao Tai, les gardes postés aux portes de la ville avaient constaté un mouvement inhabituel vers l'extérieur. D'évidence, les plus peureux avaient commencé à fuir. Ti ordonna de fermer les issues jusqu'à ce qu'il se soit exprimé sur les événements. Il fit prévenir tous les médecins qu'il n'était pas question pour eux de « partir à la campagne visiter des parents perdus de vue ». Les déserteurs verraient leurs biens confisqués et encourraient les foudres impitoyables de la justice :

— On a toujours besoin de chirurgiens, dans les armées stationnées aux frontières, grommela-t-il. Une fois là-bas, ils pourront évaluer si les barbares sont de meilleurs interlocuteurs que moi !

Il fit placarder à l'entrée du tribunal que toutes les affaires en cours étaient suspendues. Les plaignants devraient prendre leur mal en patience ou faire étudier leurs dossiers par les secrétaires. Lui n'aurait plus le temps de s'y consacrer, même si une telle mesure allait faire grimacer ses administrés, pour qui elle signifiait retard et corruption.

Les idées se bousculaient dans sa tête au point de lui donner l'impression qu'il devait se scinder en deux. Il lui fallait évaluer la situation et commander des offrandes aux divinités bienfaisantes. Il était urgent d'établir un bilan sanitaire de la région avant que l'épidémie ne leur tombe dessus. Il convenait aussi de rassurer la population.

Chacun était si effrayé que les ordres du magistrat furent relayés avec une célérité sans égale. Dans l'heure qui suivit, on réquisitionna tous ceux qui possédaient brouette ou charrette à bras pour transporter au sanctuaire les mal portants de la cité, y compris les vieillards infirmes et les enfants victimes d'une poussée de fièvre. Ce mouvement hâtif eut pour effet immédiat de ramener la vie dans Han-yuan : les rues n'étaient pleines que de mères inquiètes suppliant qu'on leur rende leur gamin et de personnes âgées qu'on emmenait de force parce qu'elles étaient atteintes de coliques chroniques et qu'on ne souhaitait pas prendre de risque.

— Vous voyez ! dit Ti en tendant l'oreille aux bruits de la rue. Cela va déjà mieux. Ils ont quelque chose sur quoi se concentrer. Ils pensent déjà moins à la maladie.

Le sergent Hong estimait au contraire qu'ils ne pensaient plus qu'à ça, mais peut-être l'action valait-elle mieux que la prostration qui avait précédé.

Ma Jong et Tsiao Tai, tous deux costauds, avaient reçu l'ordre de se poster à l'entrée du sanctuaire pour filtrer les arrivées. Ils avaient pour consigne d'examiner tout le monde et de renvoyer ceux qui ne présentaient pas les symptômes décrits par M. Wen. Comme on n'était pas encore tout à fait sûr du retour de l'épidémie, certains petits malins en profitaient pour venir se faire soigner aux frais du tribunal. De longs débats s'engageaient entre lieutenants, moines et médecins pour déterminer si les rhumatismaux et autres ankylosés devaient être admis.

— Laissez-les entrer, conclut Tsiao Tai. Les habitants de cette ville aimeront mieux payer les frais d'une grippe que de voir filer un malade dangereux.

Lorsque le magistrat arriva pour inspecter le résultat de ses décisions, la cour et les salles principales du sanctuaire étaient remplies de souffreteux et d'angoissés auxquels on appliquait les trois grandes méthodes destinées à chasser les souffles pernicioseux : la transpiration, les vomissements et les crachats. Malheureusement, chacune des trois suscitait une odeur nauséabonde, si bien qu'il y régnait une puanteur épouvantable. L'air était à peu près irrespirable.

— Il faut aérer ! déclara Ti. Il y a de quoi les faire crever ! Les habitants penseront que c'est la maladie qui les a emportés et ce sera la ruée hors des murs !

Un moine distribuait consciencieusement des vomitifs, un autre entretenait les poêles afin de maintenir une température élevée. Une petite équipe passait parmi les malades pour leur masser le ventre afin de les encourager à cracher dans des écuelles qu'on allait vider dans un trou.

— Nous leur appliquons les remèdes végétaux, minéraux et animaux, expliqua M. Wen. On ne pourra pas dire que nous n'avons pas déployé toutes les ressources de notre savoir. Ils sont pourvus.

Ti se demanda si, dans sa volonté de bien faire, il n'avait pas envoyé ces malheureux à une mort plus pénible que celle qui les attendait dans leur chaumière. Il espéra qu'on en sauverait tout de même quelques-uns afin que sa conscience eût de quoi combattre ses remords.

Prenant sa mine la plus docte, Wen l'informa qu'il avait eu connaissance d'un remède intéressant en feuilletant ses grimoires. Il fallait piler l'écorce d'une essence d'arbre qui ne poussait que dans une vallée située à l'autre bout du district.

— C'est non, répondit sèchement le magistrat.

— Pourtant, noble juge...

— Personne ne sort de cette ville pour l'instant. Si vous voulez aller récolter des écorces, des herbes ou des mousses, vous le ferez dans un rayon d'une lieue, en compagnie d'un de mes gardes armé, qui veillera à vous ramener ici.

Wen, très abattu, se dirigea vers le réduit des acupuncteurs se faire piquer d'aiguilles en cuivre, remède souverain contre la tristesse, sinon contre les maladies abdominales.

Un médecin taoïste, qui soignait selon les préceptes de Lao Tseu, tenait lui aussi à informer les autorités de son diagnostic :

— Comme vous le savez, noble juge, le corps humain est habité par trois dieux : le dieu de la tête, celui de la poitrine et celui du ventre. Tous les soixante jours, ils montent au ciel rendre compte de nos bonnes actions et de nos péchés. Vos collègues du ciel, les mandarins célestes, décrètent les sentences, et les dieux de nos corps nous appliquent des

punitions, chacun dans les organes qu'il gouverne. Le dieu de la tête nous inflige le mal de crâne, celui de la poitrine le mal de cœur...

— Et celui du ventre, qui est visiblement celui qui nous intéresse ?

— C'est bien là le problème, noble juge. Le dieu du ventre a à sa disposition plusieurs centaines de maladies.

— Par le ciel, nous voilà bien ! Dois-je conclure que mes administrés ont tous commis le même péché, si bien qu'ils sont tous punis de la même façon ? J'ai l'impression qu'on s'est adonné à tous les vices, ces temps-ci, dans mon district. Honte à moi, je ne m'en étais pas aperçu.

À péché collectif, réparation collective. La grande idée du clergé taoïste était d'organiser une procession afin que tous les habitants de Han-yuan puissent demander pardon de leurs offenses. Il semblait prématuré au juge Ti de faire de cette question de santé une affaire religieuse. Il prit congé et retourna aux enjeux terrestres, qu'il s'estimait mieux en mesure de traiter.

Le nombre douze occupait les pensées du magistrat tandis qu'il rentrait au yamen. On avait officiellement décelé douze cas de maux abdominaux suspects, encore ne comptait-il pas les quatre malades qu'on amenait alors qu'il quittait le sanctuaire. Combien seraient-ils à la fin de la journée ? Le lendemain matin ? Dans deux jours ? Combien de temps pourrait-il contenir la panique de ses administrés ? La seule bonne nouvelle était que les vigies postées sur la muraille, les seuls hommes en contact avec l'extérieur, n'avaient pas eu vent de cas similaires dans la campagne. On pouvait espérer que le mal était circonscrit aux limites de la ville. Cela durerait tant qu'il saurait maintenir les portes fermées.

Une idée lui vint en franchissant le porche du bâtiment administratif, un endroit pour l'instant préservé des ires du dieu abdominal. Il y avait quelque chose d'intéressant dans cette idée de susciter dans la population un élan collectif, à la fois pour combattre la maladie et pour conserver l'ordre civil. Il n'osait imaginer dans quel état serait sa ville si la morale, le respect, la civilisation s'effondraient brutalement. Ce ne serait que vols,

meurtres, batailles, règlements de comptes, en un mot le triomphe des mauvais instincts. Cette pensée horrifiait le fervent confucéen qu'il était devenu au prix de dix années d'études acharnées. La cité était une réduction du monde, il en était la tête pensante, la raison, le gardien du sens, il lui revenait de préserver la logique de cet univers, quel qu'en soit le prix. Or ce prix lui apparut tandis qu'il pénétrait chez lui.

Il se rendit tout droit aux appartements de ses épouses. Celles-ci vaquaient à leurs occupations avec une nervosité qui ne lui échappa nullement. Leur promptitude à se lever à son arrivée lui montra qu'elles avaient longtemps attendu sa visite. Elles espéraient qu'il allait leur livrer des renseignements de première main sur ce qui se passait en ville. Les servantes avaient dû bavarder et ses compagnes les renvoyer en ville pour espionner, mais leur récit ne pouvait sûrement pas concurrencer celui du seul magistrat en charge des opérations.

Elles l'écoutèrent dans un silence recueilli, pour le bombarder de questions sitôt qu'il se tut : allaient-ils quitter la cité ? Devait-on envoyer les enfants à l'abri dans quelque château isolé ? Que ferait-on des cadavres ? Sa Deuxième, bouddhiste convaincue, insistait pour courir à la pagode la plus proche afin de placer toute la famille sous la protection de l'Éveillé.

— Vous aurez l'occasion d'aller où vous voudrez, répondit leur mari. En fait, l'une de vous va sortir dès maintenant.

L'idée qu'il avait eue afin de fédérer la population, toutes castes confondues, était d'envoyer les dames de la noblesse rendre de pieuses visites aux malades du sanctuaire. Ses épouses étaient priées de se relayer pour donner l'exemple. Il comptait sur leur amour indéfectible et leur générosité naturelle pour soutenir sa décision.

Cette annonce tomba dans un silence glacial. Elles le regardèrent un moment sans rien dire, puis sa Première retrouva la parole pour prononcer quelques mots que ses traits figés démentaient tout à fait :

— Nous vous remercions infiniment de penser à nous faire participer à la lourde tâche qui vous incombe. Ce nous est

toujours un honneur. Nous aurons à cœur de nous en montrer dignes.

Toutes trois s'inclinèrent en même temps devant leur maître. Ce n'était pas là l'accueil enthousiaste qu'il aurait aimé recevoir, mais il s'en contenta, ayant d'autres chats à fouetter. Il quitta le gynécée, mais laissa le sergent Hong avancer seul dans le couloir et s'arrêta à quelques pas de la porte afin de vérifier son impression. Sa Première éclata subitement :

— Le fou ! Le grossier personnage !

— Cette fois, il a tout à fait perdu l'esprit ! renchérit la Troisième.

— Allez-y sans moi, dit la Deuxième. J'irai prier pour nous toutes au temple du Lotus d'or. Avec un peu de chance, la maladie l'atteindra bientôt et nous n'aurons pas à faire ces affreuses visites.

Son opinion confirmée, Ti s'éloigna pour aller dicter le message que les sbires devraient porter dans toutes les bonnes maisons de la ville.

Tandis que le magistrat s'en allait désespérer les bourgeoises de Han-yuan, ses trois épouses essayaient de définir qui d'entre elles allait tenter l'expérience. Dame Troisième se tourna vers la Deuxième :

— Allez-y, vous ! Dévote comme vous l'êtes, vous ne risquez rien ! Vous n'aurez qu'à psalmodier vos soutras, les démons feront le tour !

— Au contraire ! glapit l'intéressée. Imaginez qu'il s'agisse d'un démon taoïste ? Ils sont si nombreux et si laids avec leurs dents pointues ! Je doute qu'ils montrent un grand respect pour l'enseignement du Bouddha ! Ils s'en prendront à moi en priorité, comme représentante de la vraie foi !

Madame Première perçut une incongruité dans ce raisonnement, mais se garda de la relever, jugeant sa compagne fort peu armée pour les discussions théologiques.

— Et vous, dit-elle à la Troisième, fille d'un célèbre poète. Une lettrée comme vous ! La raison vous protégera des craintes superstitieuses ! Vous avez la logique pour vous soutenir.

— Justement, répondit cette dernière. La raison me dit que vous êtes la plus âgée et que c'est à vous de nous montrer l'exemple.

— C'est vrai ! renchérit la Deuxième comme si la lumière divine venait de lui apparaître sous forme du fameux lotus d'or. En tant qu'aînée et sans enfant, c'est à vous de vous dévouer !

Dame Lin aimait peu qu'on lui rappelle qu'elle n'avait pas donné d'héritier à leur mari, ce qu'on ne se privait pas de faire dès qu'un différend ménager surgissait. Elle retourna le droit d'aînesse à son avantage en déclarant qu'il était de sa prérogative de désigner quelqu'un pour la corvée. Elle condescendait cependant à laisser le dieu de la chance choisir entre elles : elles le joueraient aux dés.

Curieusement, les deux autres acceptèrent volontiers de s'en remettre au sort. Madame Première comprit pourquoi lorsqu'elle eut constaté que les dés la désignaient. Un coup d'œil complice entre les compagnes secondaires ne lui laissa aucun doute sur la faible part qu'avait le dieu de la chance dans ce résultat. Mais puisqu'elle était en effet l'aînée et n'avait pas d'enfant, elle se résigna.

— Bon ! J'ai compris ! Je me sacrifie ! dit-elle en se levant de mauvaise grâce.

Les concubines la remercièrent de son sacrifice et lui firent préparer un lit à l'autre bout du gynécée, dans l'éventualité où la visite aurait de fâcheuses répercussions sur sa santé. Dame Première prit la précaution de se munir d'essences salutaires contre les fièvres les plus tenaces, réparties dans de petits flacons qu'elle suspendit à son cou pour pouvoir les respirer en cas d'urgence. Elle choisit également ses vêtements en conséquence. Lorsqu'elle parut dans la cour d'honneur, elle était couverte de la tête aux pieds, le visage dissimulé derrière une voilette dont elle espérait qu'elle arrêterait les miasmes. Elle était suivie d'une petite esclave qui pleurnichait tout en portant sa boîte à médicaments.

— Allons ! Un peu de courage ! lui dit sa maîtresse. J'y vais bien, moi !

Il lui fallut subir tout le long du trajet les excuses de la malheureuse, entrecoupées de reniflements horripilants.

Le sanctuaire de la Vache céleste était un beau temple du siècle précédent, aux murs blanchis à la chaux, dont les toits de tuiles rouges s'ornaient de statuettes à l'effigie des animaux du zodiaque. Il était dédié à l'une des principales divinités animales de la religion populaire. Des clochettes suspendues aux arêtes des toits tintaient doucement au moindre coup de vent pour prévenir les esprits mauvais qu'ils ne devaient pas approcher de ces saints lieux. Au centre de la vaste cour avait été érigée une statue en pierre blanche représentant la vache nourricière grandeur nature, entre les cornes dorées de laquelle pendait une couronne de fleurs.

Les religieux étaient si affairés que nul ne lui prêta attention, hormis les deux sbires postés sous le porche par son mari, qui s'inclinèrent respectueusement sur son passage. Dame Première vit partout des gens chargés de seaux, de balais en paille ou de serpillières. Elle traversa l'esplanade pour pénétrer dans une grande salle pleine de grabats sur lesquels se tordaient quelques malades dont les vêtements indiquaient leur appartenance au petit peuple.

Le supérieur et son second, qui discutaient à voix basse près d'une fenêtre, accoururent pour la saluer. Ils étaient visiblement soulagés de la voir.

— Vous nous avez apporté des médecines ! s'exclama le prêtre principal en avisant la boîte aux médicaments. C'est trop de bonté !

Elle n'osa pas répondre que ces préparations étaient pour elle. Dès qu'ils eurent le dos tourné, elle ingurgita prestement le contenu d'un des flacons pendus à son cou, des herbes infusées dans de l'alcool de riz, qui eut au moins l'avantage de l'étourdir un peu. Résolue à accomplir les bonnes actions que son mari attendait d'elle, elle passa consciencieusement de l'un à l'autre, suivie de la petite esclave. Cette dernière lui tendait chaque fois une écuelle d'eau fraîche, où dame Première trempait un mouchoir afin de tamponner le front des fiévreux, toujours abritée derrière sa voilette dont l'impénétrabilité empêchait qu'on vît ses grimaces de dégoût.

Au milieu de sa tournée, elle rencontra deux nobles dames qui avaient commencé par l'autre bout de la salle. Elle reconnut

dame O et sa belle-sœur, qui avaient elles aussi suivi les ordres du magistrat en tant qu'épouses des premiers notables de Han-yuan. Elles appartenaient par mariage au clan Xiahou, auquel le père de l'empereur actuel avait donné le marquisat de Bi, ce qui faisait d'eux l'une des familles les plus en vue de la cité.

Dame O, très belle femme d'une élégance parfaite, distribuait de petits grigris que les pèlerins avaient coutume d'acheter au temple du mont Hua, le lieu de pèlerinage le plus couru de la province. Elle s'en était apparemment constitué une réserve qui venait de trouver son emploi. Madame Première la complimenta sur sa générosité tout en regrettant de n'avoir pas eu la même idée : distribuer des babioles était plus marquant que de tamponner des fronts moites et lui aurait évité d'avoir à toucher qui que ce soit. Elle l'assura qu'elle aurait soin de faire part à son mari de l'assiduité avec laquelle les Xiahou exécutaient ses directives.

— Oh, mais c'est un plaisir ! répondit dame O avec dans la voix ce que madame Première aurait juré être de l'extase mystique. J'y serais venue de toute façon. Je ne peux voir souffrir les pauvres gens sans me préoccuper de leur sort.

Elle fit un geste sec. Deux servantes s'approchèrent avec une jarre dont elles se servirent pour remplir une tasse, que leur maîtresse tendit elle-même, avec un sourire compatissant, au malade couché devant elle.

— Je leur ai fait préparer une infusion de plantes médicinales qui ont eu un effet merveilleux sur mon mari, l'hiver dernier.

Tandis que la belle-sœur soutenait la tête du malheureux, dame O veilla à bien faire couler le liquide dans sa bouche. Elle le couvait d'un regard qui n'aurait pas été plus maternel si elle avait contemplé le dîner de ses propres enfants. Il était évident que la belle-fille du marquis prenait son devoir plus à cœur que l'épouse du magistrat. Cette dernière, que la politesse avait contrainte à relever sa voilette pour s'adresser à une personne d'un si haut rang, s'efforça de sourire aimablement, bien qu'elle trouvât ce déploiement de charité presque obscène. Elle était par ailleurs vexée de constater que certaines femmes de la

meilleure société ne partageaient pas son opinion au sujet des mesures farfelues décrétées par son fou de mari.

Pour n'être pas en reste, elle fit mine de tapoter la main du souffrant, à travers les longues manches de sa robe. Malgré ses douleurs de ventre, le pauvre homme sembla prendre conscience de l'incongruité de la situation. Il balbutia quelques remerciements embarrassés tandis que son visage parvenait tout juste à grimacer un sourire gêné. Ce sentiment ne s'arrangea pas lorsque dame O, se sentant menacée sur le terrain de l'extrême bonté, se mit à masser les oreilles du malade au prétexte qu'il s'y trouvait un point d'acupuncture capable de stimuler la résistance aux maux d'estomac. Madame Première, piquée dans son orgueil, ne voulut pas être en reste, aussi empoigna-t-elle le bras du malade pour le frictionner vigoureusement à l'aide d'une de ses potions alcoolisées, oubliant tout à coup ses préventions. Le malheureux se sentit dès lors ballotté entre ses deux bienfaitrices. On ne sait ce qu'il serait resté de lui si le prêtre principal, ravi de voir quelle part prenaient ces nobles femmes à leurs efforts, n'était venu les féliciter avec effusion. Elles lâchèrent toutes deux leur proie, qui retomba sur son grabat comme un tas de vieux chiffons.

Dame O passa à sa victime suivante, qui fut elle aussi gratifiée d'un bol de tisane encore tiède, tandis que madame Première, estimant qu'elle avait assez payé de sa personne pour la gloire de son conjoint le sous-préfet, se dirigeait d'un pas résolu vers la sortie. Sa petite esclave la rejoignit dans la cour.

— Les servantes de la dame de Bi m'ont aidée à ranger nos flacons, dit la jeune fille tandis que sa maîtresse traversait la rue en ruminant de sombres pensées. C'est une femme de bien, cela se voit.

— Exactement ! éclata madame Première sous sa voilette. Quelle intrigante ! C'est incroyable !

Elle passa tout le trajet à se demander de quelle façon elle allait bien pouvoir faire nettoyer l'ensemble complet de sa tenue afin d'en extirper les taches et les odeurs.

Ses compagnes l'attendaient toutes deux dans le salon de l'appartement commun. Bien que l'une fît mine de rapiécer une vieille culotte et l'autre de lire un recueil de poèmes à la mode,

on devinait aisément leur impatience de voir dans quel état serait leur aînée à son retour. Elles l'interrogèrent du regard dès son entrée. Madame Première se composa à l'instant une expression enchantée et ôta son couvre-chef :

— Nous avons bien tort de redouter cette épreuve ! Ce n'est rien du tout ! Une vraie promenade !

— Mais... les malades ? demanda la Deuxième avec un rictus d'anxiété.

— Il n'y a presque personne, à peine deux ou trois vieillards qu'on a crus atteints parce qu'ils subissent les douleurs de leur âge. En fait, on y rencontre surtout les épouses de nos notables. Ce sanctuaire est l'endroit le mieux fréquenté de Han-yuan. J'ai pris le thé avec les belles-filles du marquis de Bi, des femmes charmantes. Vous les verrez : elles y viennent tous les jours.

— Ah, j'aime mieux ça, dit la Deuxième en reprenant son ouvrage de couture, tandis que la Troisième, beaucoup moins naïve, suivait des yeux dame Lin qui se dirigeait vers sa chambre, un sourire satisfait sur les lèvres.

IV

Le juge Ti découvre un meurtre ; il rencontre la femme d'un pendu.

Il ne faisait pas encore jour, le lendemain, lorsque madame Première fut tirée de son sommeil par le bruit du vent et de la pluie, qui faisaient rage. Quelque part une fenêtre battait. Elle se leva, enfila une robe d'intérieur et jeta un coup d'œil dehors. Ce n'était pas une tempête, mais, dans l'atmosphère qui régnait en ville depuis deux jours, ce déchaînement modéré des éléments prenait l'importance d'un ouragan.

On gratta à la porte. Ce ne fut qu'en entendant le sergent Hong demander à voix basse la permission de les déranger qu'elle se souvint que cette masse qui gonflait les couvertures de l'autre côté du lit-cage était son époux. Il avait été convenu à chaque augmentation numérique de leur ménage que le cher homme se partagerait entre ses trois épouses. Depuis longtemps, cependant, toute règle stricte avait été abandonnée. Madame Troisième avait la préférence parce qu'elle était la plus jeune et la plus délicate. La Deuxième tirait aussi son épingle du jeu parce qu'elle fournissait assidûment la maisonnée en héritiers. Quant à dame Lin, elle ne voyait son mari sur sa couche que les soirs où celui-ci éprouvait le besoin de s'entretenir avec elle en privé sur tel ou tel sujet. En résumé, il ne venait chez elle que lorsqu'il craignait que ses préoccupations ne l'empêchent de dormir. Une petite conversation sensée avec celle qui le connaissait le mieux au monde et le pratiquait depuis le plus longtemps l'aidait à s'assoupir paisiblement. Il y avait beau temps qu'elle l'avait dispensé d'effectuer un devoir conjugal qui n'apportait guère de satisfaction ni à l'un ni à l'autre. Puisque les deux compagnes secondaires s'étaient chargées de perpétuer le glorieux nom des Ti et qu'elle-même n'espérait plus avoir d'enfant, rien ne les obligeait à répéter

dans le même ordre des gestes identiques qui avaient rapidement cessé de présenter le moindre intérêt.

Elle alla ouvrir la porte. L'inquiétude qu'on lisait sur le visage du vieux sergent lui suffit pour comprendre que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Elle le pria d'attendre et revint au lit. Ayant soulevé la couverture, elle se pencha sur la face aux yeux clos qui avait tout d'une marmotte en hibernation. Un souffle puissant franchissait régulièrement les narines et les lèvres, émettant au passage un léger sifflement. Il y avait aussi un relent de bête sauvage. Si soigneux de sa personne qu'il fût, son mari exhalait au matin le doux parfum de l'ours des montagnes et conférait à sa chambre une parenté avec les grottes où cet animal passe l'hiver. Madame Première, qui avait eu maintes fois l'occasion de partager la couche de ses compagnes au cours de leurs pérégrinations, avait noté que les femmes avaient un parfum et les hommes une odeur.

L'une de ses premières tâches d'épouse, peu après leurs noces, avait été de définir la façon la plus adéquate de réveiller l'être au sommeil pesant qu'on avait installé dans son lit. Lui pincer le nez avait pour effet de le mettre en fureur. Parler ne servait qu'à obtenir des grognements pour toute réponse. Ôter les couvertures était considéré comme une atteinte à sa dignité. Elle avait bientôt établi que l'idéal aurait été de le jeter en chemise sur le dallage glacé, mais elle n'en possédait pas la force. La seule solution était de lui faire passer un message susceptible d'atteindre le siège de sa pensée, qui, comme tout Chinois le savait, était le cœur. Tout l'art reposait dans l'aptitude à renouveler ce message d'une fois sur l'autre. « Le yamen est en feu ! » ne pouvait servir qu'une fois tous les dix ans. Pour ce jour, la phrase magique était toute trouvée : elle venait de lui être suggérée par la figure du sergent Hong, qui attendait derrière la porte. Elle se pencha donc sur l'oreille de son époux et chuchota quelques mots. Ce dernier n'eut tout d'abord aucune réaction. Puis il ouvrit tout grands les yeux. Lança un « quoi ? » retentissant et bondit sur ses pieds avec autant d'énergie que si elle lui avait effectivement annoncé un incendie.

Ti courut à la porte entendre ce que Hong avait à lui dire. Un instant plus tard, il se tourna vers sa Première, qui était à sa toilette, où elle se brossait les cheveux devant un miroir de bronze gravé d'un lotus épanoui :

— Vous disiez que la moitié de la ville était en train de mourir de la peste !

— J'aurai mal compris, répondit-elle sans cesser de démêler ses longues mèches. Veuillez me pardonner : j'ai des réveils difficiles.

Ce que le juge Ti avait tant redouté s'était produit. Cinq des malades entreposés au sanctuaire de la Vache céleste avaient été frappés d'une crise affreuse en fin de soirée. Deux étaient décédés et l'on craignait qu'un troisième ne voie pas le jour se lever.

Pour confucéen qu'il fût, le juge Ti sentait la fatalité s'abattre sur sa cité. Mais tant que nul n'était encore mort, on pouvait croire qu'il ne s'agissait pas d'une épidémie. Les crieurs n'ayant pas sonné la première heure du jour, les habitants devaient dormir pour la plupart ; il commença donc par interdire de répandre la nouvelle. Il ne pouvait cependant se dissimuler le fait que cette mesure n'aurait qu'un effet temporaire. Il faudrait bien dire quelque chose aux familles lorsqu'elles se présenteraient pour apporter leur repas aux malheureux. On pourrait toujours prétexter une quarantaine pour leur refuser l'accès, mais cette mesure éveillerait les soupçons.

L'autre nouvelle inquiétante était la fuite des médicaments, les échoppes des apothicaires ayant été prises d'assaut. Si la situation s'aggravait, on n'aurait même pas de quoi traiter le personnel du tribunal. S'il voulait maintenir l'état de siège, Ti devait faire en sorte qu'on disposât à l'intérieur des murs de réserves suffisantes. Il ordonna de confier une forte somme à un sbire chargé d'aller se procurer des médecines à la ville voisine pour augmenter leur stock. Il fit une liste de baumes efficaces contre les dérangements intestinaux et d'herbes censées repousser les démons.

— Cette nouvelle a deux conséquences immédiates, l'une intéressante, l'autre fâcheuse, annonça madame Première aux concubines.

— Ah, oui ? fit la Deuxième en posant sur elle son regard morne.

— Le point intéressant, c'est que notre cher époux ne va plus avoir le temps de surveiller notre foyer, comme chaque fois qu'il est accaparé par une tâche supérieure. Nous allons donc pouvoir nous amuser.

Il était inutile de préciser sa pensée : ses deux compagnes avaient parfaitement compris l'allusion et souriaient à l'idée des petites sorties qu'elles s'autoriseraient pour pimenter leur quotidien.

— Et le point négatif ? demanda la Deuxième.

— C'est qu'il y a vraiment une épidémie et que c'est à votre tour de vous rendre au sanctuaire de la Vache céleste. Je vous souhaite bien de l'agrément.

Une heure plus tard, madame Deuxième sortit dans la cour encore plus enveloppée que son aînée. Elle était rembourrée de tous côtés par plusieurs couches de vêtements et portait sur la tête un chapeau terminé par une longue pointe recourbée qui avait tout d'un bec de grue, sans doute destinée à empêcher qu'on l'approchât de trop près. On aurait dit une grosse boule de tissus surmontée d'une tête d'oiseau, une sorte de bécasse obèse. Elle réquisitionna l'un des palanquins du tribunal pour ne pas avoir à circuler dans les rues, où la rencontre d'un pestiféré non encore mis à l'écart par les autorités était toujours possible. Lorsqu'elle repoussa le rideau du véhicule pour y monter, on put voir qu'elle avait enfilé une paire de gants en cuir épais, bien que ses manches recouvrirent pratiquement ses mains. Madame Première hocha la tête en regardant l'équipage quitter le yamen. Les dames Xiahou n'auraient sûrement pas beaucoup de concurrence ce jour-là.

Il ne s'écoula pas longtemps avant qu'on apprît au juge Ti que la nouvelle des décès s'était répandue par suite d'une fâcheuse indiscretion.

— Comment ça, une indiscretion ? répéta-t-il, aussi curieux que mécontent.

Tsiao Tai montrait des signes d'embarras.

— Voilà ce qu'on m'a dit, noble juge. Les sbires que vous avez chargés de garder le sanctuaire se sont bien acquittés de leur tâche. Les corps des défunts avaient été entreposés à l'écart, dans une salle fermée à clé, pour gagner du temps. Cela a bien fonctionné jusqu'à l'arrivée de notre deuxième maîtresse...

Le juge Ti prit un siège. Il sentait poindre la catastrophe.

— Continue, je t'écoute.

— Devant le sanctuaire de la Vache céleste, dame la Deuxième a rencontré une famille que l'on était en train de dissuader d'entrer. Ces personnes avaient amené un moine bouddhiste pour un rituel de purification. Tout le monde sait au yamen que votre Deuxième est une fervente adepte de cette religion. Elle a lié conversation avec le bonze, lui a fait bénir une relique qu'elle porte en pendentif – le petit orteil d'un saint bodhisattwa, à ce que je crois. À l'issue de cet entretien bref mais intense, elle a insisté pour qu'on accède à la demande de cette pieuse famille, s'imaginant que les sbires leur refusaient l'accès dans le but de brimer ce culte étranger. C'était fort contrariant, étant donné que l'intéressé à purifier était mort durant la nuit... Le capitaine l'a respectueusement prise à part pour lui signaler ce détail. C'est alors que les événements ont totalement échappé aux serviteurs de Votre Excellence.

— Laisse-moi deviner, dit le juge, qui commençait à sentir une douleur lui tenailler les tempes. Ma chère Deuxième, si bonne et si compatissante, a voulu réparer elle-même son inconséquence. Elle s'est donc lancée dans des explications alambiquées qui n'ont fait qu'inquiéter davantage ces pauvres gens. Elle s'est contredite, s'est mise à bafouiller, est devenue rouge comme une pivoine, et il aurait fallu être aveugle et sourd pour ne pas deviner ce qu'elle tentait de cacher. Les dames de la famille ont éclaté en sanglots, le bonze a déclaré qu'il fallait prodiguer les derniers secours de la foi au disparu et a réclamé le corps pour le brûler rituel des bouddhistes. Complètement dépassée, ma tendre moitié s'est repliée précipitamment à l'intérieur du sanctuaire, laissant les visiteurs tempêter et faire du scandale devant le porche, si bien que toute la ville a bientôt été au courant. Le bruit que tout le monde était mort s'est

répandu, et je vais devoir édicter une proclamation pour essayer de convaincre mes administrés qu'il n'en est rien. Voilà où nous en sommes, n'est-ce pas ?

Tsiao Tai, terriblement gêné, acquiesça du menton. Le juge Ti leva les yeux au ciel :

— C'est ma faute. Ma douce Deuxième doit être en train de pleurnicher dans sa chambre, mais c'était à moi de prévoir ce qui risquait d'arriver. Un bon mari doit garder à l'esprit que, dans le mariage, le pire est toujours sûr.

Cette idée d'une proclamation était bienvenue. Le juge Ti dut même la prononcer plus tôt qu'il ne l'avait prévu. D'autres cas étant apparus au fil de la matinée, l'effroi fut rapidement à son comble. On l'informa qu'une partie de la population s'était ruée sur la porte principale de la ville, les bras chargés de baluchons. Il fut obligé d'aller en toute hâte s'adresser aux émeutiers pour les convaincre de rentrer chez eux.

— Où irez-vous quand toute la province sera infectée ? leur lança-t-il, debout sur un tonneau. Je vous promets de trouver très bientôt l'origine de cette maladie. Ce ne sont pas vos jambes qui vous sauveront : c'est votre foi dans l'ordre divin dont je suis le garant !

Il aurait voulu préciser qu'il s'agissait de leur foi en ses capacités de mandarin avisé, mais mieux valait les laisser croire qu'il parlait de foi mystique. Durant de longues minutes les habitants hésitèrent à enfoncer la porte, ce qui nécessitait de piétiner leur magistrat au passage. La personne d'un représentant de l'empereur était sacrée, et l'on avait ouï dire des épouvantables mesures de rétorsion appliquées par l'armée lorsqu'il arrivait malheur à l'un d'eux. Les risques liés à l'épidémie leur parurent laisser de meilleures chances de survie qu'une expédition punitive, aussi Ti eut-il la satisfaction de voir ses chers administrés se disperser peu à peu, ce qu'il mit au crédit de sa persuasion. Il se promit de ne plus autoriser sa Deuxième à quitter leur demeure tant que le moral des habitants serait aussi fragile.

Puisqu'il avait dû traverser la ville, il décida de passer par la boutique de thé pour examiner les lieux plus tranquillement. Il descendit dans la cave en compagnie de Tao Gan, qui lui lut le

rapport rédigé à l'époque de la pendaison. Le corps était déjà froid lorsqu'on l'avait trouvé, le cou pris dans une corde accrochée au plafond ;

Ti tâcha d'imaginer la scène. Le plancher du rez-de-chaussée reposait sur une série de poutres. C'était probablement à l'une d'elles que la corde avait été fixée. Il dénoua la ceinture de son vêtement, poussa une caisse au milieu de la pièce et lança l'étoffe par-dessus la poutre, comme il l'aurait fait s'il avait voulu mettre fin à ses jours. Un élément manquait à la reconstitution.

— Viens par ici, mon petit Tao, dit-il à son adjoint. Monte donc là-dessus.

Tao Gan était d'une taille moyenne. Ti lui noua la corde improvisée autour du cou.

— Maintenant, qu'advierait-il si je donnais un coup de pied dans cette caisse ? demanda-t-il à son adjoint, qui n'en menait pas large.

— J'irais rencontrer les trois juges des enfers, je crois, répondit ce dernier. Aussi je prie humblement Votre Excellence de n'en rien faire.

Ti réfléchit un instant tout en considérant le tableau.

— Je ne crois pas, dit-il en lissant sa fine barbe noire. Non que tu ne mérites ce sort et que la confrontation avec les trois juges ne soit pleine d'intérêt. Je suis certain qu'ils attendent impatiemment que tu leur expliques le bien-fondé des innombrables actions douteuses dont tu as émaillé ton existence. Mais, dans ce cas précis, je ne crois pas que l'installation soit en mesure de te faire basculer dans l'autre monde. Voyons donc !

Afin d'illustrer son propos, le juge Ti donna un violent coup de pied dans la caisse. Tao Gan poussa un cri, mais se retrouva aussitôt sur la pointe des pieds, posés sur le sol en terre battue, la ceinture inutilement nouée autour de son cou.

— Vois-tu, cette cave est trop basse de plafond, dit le juge. Si la caisse avait été plus haute, c'est ta tête qui aurait buté contre le plafond. Non, ça ne va pas ! Il y a dans cette maison des pièces bien plus pratiques pour s'y pendre, parce qu'elles sont plus hautes. À commencer par la chambre qu'occupait le mort.

Jamais il n'aurait choisi celle-ci pour commettre ce geste. Autant s'étrangler tout seul avec un nœud coulant !

— La sagacité de Votre Excellence sera toujours pour moi un motif de ravissement, articula Tao Gan en défaisant le nœud qui enserrait son cou. J'en conclus que cet homme n'est pas mort de façon volontaire.

— Ou au moins que sa mort a été l'objet d'une mise en scène, dit le juge.

Au sortir de la cave, ils rencontrèrent la femme du marchand de thé, qui les attendait. Ces épreuves l'avaient terriblement marquée. Elle s'approcha du magistrat, tête baissée, et se mit à marmonner quelques mots à peine intelligibles dont il ressortait qu'elle était très inquiète d'apprendre s'ils avaient mis le doigt sur ce qui contrariait le fantôme.

— En effet, dit le juge. Il a été assassiné. On l'a pendu après sa mort.

La pauvre femme poussa un cri aigu et invoqua le ciel de ses deux mains.

— Malheur sur nous ! Un meurtre a été commis sous notre toit ! C'est une cause de malédiction éternelle !

La nouvelle avait de quoi les inquiéter tous deux : si elle avait à présent à composer avec les mânes d'une victime de mort violente, lui avait un assassin à retrouver. Ti ne vit pas de raison de ne pas poursuivre sur cette belle lancée qui le détournait de ses soucis présents. Le dossier indiquait que le défunt laissait une veuve. Ce serait bien le diable si aucun voisin ne savait ce qu'elle était devenue. La marchande de thé les envoya chez un commerçant de la même rue, qui vivait déjà là à l'époque des faits.

Devant la boutique d'un orfèvre de petite envergure, une enseigne décatie pendait à côté de la porte : « Achat de métaux précieux, crédit possible. »

Tao Gan désigna le panneau :

— On sait ce que ça veut dire, noble juge : ici l'on pratique l'usure. Portez-y vos babioles en argent, vous repartirez avec des pièces de cuivre.

Il fallait faire tinter une cloche pour se faire ouvrir. Ils aperçurent aussitôt l'œil de l'orfèvre, qui les examinait d'un air soupçonneux à travers une lucarne. Le juge ne figurant pas sur la liste des clients mécontents que le bonhomme ne souhaitait pas revoir chez lui, ce dernier ôta une barre solide qui bloquait la porte et les fit entrer. C'était un grand échalas aux épaules larges, entre deux âges, dont le dos s'était voûté à force de se pencher sur les sous extorqués à de pauvres gens dans le besoin.

— Que puis-je pour mes honorables visiteurs ? demanda-t-il tout en tâchant d'estimer leur capacité d'endettement par la qualité de leurs vêtements. Nous avons en ce moment de beaux bijoux à prix sacrifié.

L'homme n'avait visiblement pas reconnu son sous-préfet. Sans sa robe verte et son bonnet noir à ailettes, Ti passait inaperçu. C'était l'avantage d'une société où l'habit définissait celui qui le portait. Vous fûssiez-vous vêtu en colporteur, que nul n'aurait été imaginer que vous n'aviez pas quelque ustensile à vendre.

Le local avait tout de l'ancre d'un receleur. Le décor allait bien avec l'air fourbe du propriétaire, son caractère mal embouché et son œil torve. Ti devina par ailleurs en lui une forte nature qu'il ne devait pas faire bon contrarier. Décidé à ne pas s'attarder, il demanda tout de go si l'on savait ce qu'il était advenu de la veuve du pendu. Le receleur prit aussitôt une mine faussement compatissante :

— Hélas, quand le malheur vous frappe il n'y a plus qu'à fermer boutique et à s'en aller vivre ailleurs comme on peut.

Ce n'était pas pour ce genre de lieu commun que le juge s'était déplacé. Il insista afin de connaître l'adresse.

— On ne part jamais assez loin lorsqu'un souvenir douloureux vous éloigne, commenta le commerçant véreux.

— Éloignée jusqu'à quel quartier ? demanda Tao Gan.

— La peine causée par ce malheureux accident l'a emportée comme le fait le vent d'un fétu de paille, répondit le receleur.

— Elle est donc morte elle aussi ? dit le juge.

— Oh, pas du tout.

Ti commençait à perdre patience.

— Où donc est-elle allée ?

— Ici et là. Selon les aléas de l'existence. Elle n'avait plus le cœur à rien, la pauvre.

Une irrépressible envie d'étrangler le gredin envahit le magistrat.

— Peut-on savoir où le vent a finalement déposé ce malheureux fétu de paille ?

— Voyons donc que je me souviene, dit l'homme en faisant mine de chercher dans sa mémoire. Quelle sorte d'objet avez-vous dit que vous vouliez m'acheter ? Avez-vous vu mes bagues ? Nous avons une offre particulièrement intéressante sur la bijouterie, depuis hier. Vous arrivez à point nommé.

Le juge Ti aurait pu révéler sa qualité de magistrat pour couper court à ces ergotements de filou. Il répugnait cependant à laisser courir le bruit que Son Excellence fréquentait les commerces douteux où seules des personnes dans la gêne se rendaient habituellement. Tao Gan, par bonheur, n'avait pas de ces coquetteries. Il prit un air martial pour mettre un terme à ces jérémiades professionnelles :

— Je suis le bras droit de ton sous-préfet ! Réponds-nous immédiatement ou il t'en cuira. Nous avons des offres particulièrement intéressantes sur les séjours dans les geôles du tribunal, en ce moment.

L'usurier haussa les sourcils tandis que son visage adoptait l'expression de la plus grande surprise.

— Loin de moi l'idée de me mettre en délicatesse avec la justice de mon empereur, susurra-t-il d'une voix douce. Je ne disais cela que pour faire la conversation à mes augustes visiteurs. Je suis un honnête commerçant, tout dévoué à l'ordre public. C'est que je n'ai plus guère de contacts avec cette pauvre veuve depuis qu'elle s'est installée à sa nouvelle adresse.

— Qui est ? fit le juge, excédé.

— De l'autre côté de la ville, dans une maison adossée au rempart, près de la porte de l'ouest. Vos seigneuries n'auront aucun mal à trouver. Je prie vos seigneuries de me conserver dans leurs pensées.

« Voilà un souhait qui va être exaucé », songea le juge en quittant immédiatement la petite échoppe. Ils entendirent le marchand replacer la barre derrière eux, comme si une armée

de voleurs s'était apprêtée à fondre sur son étal de verroteries mal acquises.

— Cette visite a au moins l'avantage de m'avoir fait découvrir un nouveau débouché pour les marchandises volées. Nous allons l'inscrire sur nos tablettes. La prochaine fois qu'on signalera la disparition d'un objet en métal précieux, je saurai où aller.

Ils traversèrent la cité, qui montrait les stigmates de l'épidémie. Les temples affichaient les offrandes symboliques ou onéreuses déposées par des fidèles inquiets. L'encens brûlait continûment dans les vasques de bronze placées sur leur perron. Les fumerolles grisâtres évoquèrent au juge Ti la fumée des bûchers qui s'élèverait bientôt ici et là, lorsqu'il se serait décidé à ordonner la crémation des dépouilles. C'était l'une des mesures recommandées par les traités dont ses prédécesseurs avaient eu le bon sens de faire l'acquisition pour la bibliothèque. On avait remarqué, au cours des siècles, que les maladies avaient tendance à réapparaître autour des lieux où avaient été inhumées les victimes d'une première vague épidémique. Le feu était le moyen le plus sûr de réduire à l'impuissance le démon logé dans les entrailles du malade. On supposait que la fumée emportait son esprit au ciel, où les divinités protectrices se chargeaient de lui interdire tout retour sur la terre. Au contraire, l'inhumation lui permettait de rejoindre les enfers, son milieu naturel, d'où il lui était facile de revenir tourmenter les mortels à la surface. Ti n'était pas fou des explications religieuses, mais ce fait avait le mérite d'avoir été constaté par des gens dont les traités étaient par ailleurs pleins d'observations fort sensées.

Tao Gan lui parut nerveux, tout à coup. L'ancien escroc était habitué à rester sur ses gardes. Comme ils se déplaçaient incognito, il marchait à la hauteur du magistrat. Il s'approcha de son patron pour lui souffler quelques mots :

- Votre Excellence a-t-elle la même impression que moi ?
- Quelle impression ?
- Que nous sommes suivis. Je ressens un curieux malaise depuis notre visite à l'usurier. Je ne serais pas surpris qu'un

petit curieux ait eu l'outrecuidance de nous filer pour voir où nous allons.

Ils prirent la précaution de faire un détour par des ruelles obscures, qui, par chance, ne manquaient pas dans le quartier sinistré qu'ils traversaient. Ils débouchèrent devant une bicoque mal tenue. Une femme était en train de laver une liquette dans une bassine. À voir la couleur de l'eau, on pouvait douter que le vêtement en ressorte plus propre qu'il n'y était entré. Ils se contentèrent d'un entretien à l'extérieur, peu désireux de franchir le seuil de toute façon. Cela leur suffisait pour juger du genre de la maison. Des haillons traînaient un peu partout sur du mobilier de fortune disposé le long de la façade bancale. On aurait dit qu'elle allait s'écrouler d'un instant à l'autre. Seule la présence de la muraille lui permettait probablement de tenir debout.

— Je viens vous parler du drame qui vous a frappé voici cinq ans, annonça le magistrat sans prendre la peine de se présenter.

La veuve leur jeta un regard peu amène :

— Qui vient remuer de mauvais souvenirs ?

Tao Gan expliqua qu'ils étaient des inspecteurs du tribunal chargés de mener l'enquête sur la malédiction. La veuve les dévisagea quelques instants avant de reprendre sa lessive. Elle possédait encore quelques charmes, teintés d'une indéniable vulgarité. Le mélange des deux et l'arrogance du ton qu'elle employait à leur égard dénotaient l'ancienne pensionnaire des bordels de moyenne catégorie, des lieux où un beau minois assurait une vie facile, mais d'où l'on se voyait exclure au bout de quelques années, sans avoir appris ces arts de l'agrément qui permettaient aux vraies courtisanes de continuer à gagner leur vie après que leur beauté avait cessé d'être recherchée par les clients.

— Il m'a laissé sans un sou ! grogna-t-elle soudain, les mains enfoncées dans l'eau douteuse.

La remarque éveilla l'intérêt du magistrat : elle marquait une déception, comme s'il aurait dû en être différemment.

— D'aucuns prétendent que les mânes de votre cher défunt ne sont pas en repos, dit-il. Elles continueraient de hanter les

lieux de son trépas, ce qui est devenu une source de malheurs pour sa maison et pour la ville.

Ti aurait juré qu'un frisson venait de parcourir la veuve. Comme elle ne répondait rien, il lui demanda sans ambages si l'esprit de son mari avait des raisons d'être fâché.

— Eh bien, il s'est suicidé, non ? répondit-elle. C'est qu'il ne devait pas être très satisfait de son existence du temps où il en avait une. Cela n'a pas dû s'améliorer depuis.

La pensée de cette femme était caparaçonnée d'une logique que Ti avait encore l'espoir de percer. Au petit jeu des raisonnements, il n'était pas le dernier des sots. Il savait en outre que les personnes de petite vertu étaient habituées à s'entendre parler sur un autre ton. Il convenait de lui servir la rudesse à laquelle ses souteneurs l'avaient dressée à réagir s'il voulait en tirer quoi que soit.

— Nous ne sommes pas venus pour entendre des fadaises ni pour recevoir ton opinion, grogna-t-il d'une voix rogue. De quoi viviez-vous à l'époque, et pourquoi ton mari s'est-il tué ?

La veuve releva le menton et dévisagea ce grand gaillard barbu comme si elle venait subitement de s'apercevoir de sa présence.

— Nous tenions un honnête commerce d'artisanat rural, répondit-elle. Nous n'avions rien à nous reprocher !

Ti se demanda pourquoi les commerçants les plus suspects tenaient toujours à inclure l'adjectif « honnête » dans la description de leur activité. C'était sans doute une partie cachée de leur esprit qui s'exprimait dans le choix des termes sans qu'ils s'en aperçoivent. Il y avait des mots que les ruffians auraient gagné à ne pas employer : ils sonnaient curieusement dans leur bouche si peu faite pour les prononcer.

— Et c'est dans un sursaut de moralité que ton époux s'est pendu à une poutre de sa cave, sans doute ?

La femme semblait embarrassée d'avoir à répondre. Cela faisait longtemps qu'elle avait réglé cette question. Son mari était enterré au cimetière comme dans son esprit. Si ses mânes tourmentaient les différents occupants de leur ancienne maison, ils paraissaient laisser sa veuve en repos. Ti fut néanmoins

convaincu qu'il lui aurait été plus facile d'en parler si elle n'avait rien eu à voir avec cette disparition inopinée.

— Nos affaires n'étaient pas bonnes, répondit-elle sans les regarder.

Le soupçon grandit encore dans l'esprit du magistrat.

— Si les commerçants se pendaient dès qu'ils font une mauvaise affaire, il y aurait plus de cimetières que de boutiques, rétorqua-t-il. Il devait bien y avoir une raison précise. Je te somme de me répondre, ou bien c'est devant ton magistrat que tu devras t'expliquer.

Son interlocutrice parut réfléchir à toute allure : elle faisait le compte de ce qu'elle risquait à mécontenter les deux inspecteurs de Son Excellence. On n'hésiterait guère à maltraiter une femme de peu. En ces temps d'épidémie, nul ne s'inquiéterait de son sort. Elle n'avait par ailleurs aucune envie d'aller croupir dans les geôles malsaines du yamen. Elle cessa de remuer la chemise dans son eau sale.

— Il était contrarié par la tournure que prenait notre mariage, admit-elle sur le ton d'une confession humiliante. En réalité, je dois admettre à ma grande honte que j'ai failli à mon rôle d'épouse.

— Failli à quel point ? demanda Tao Gan, que la perspective d'un récit graveleux émoustillait.

La veuve lui jeta un regard noir.

— J'ai cédé aux avances d'un de nos employés. Mon mari s'en est aperçu. Ça lui a brisé le foie¹.

— Ainsi donc tu avais un amant, résuma le juge avec l'air de réprobation qui convenait lorsqu'on avouait un fait ignominieux au principal défenseur des bonnes mœurs.

— J'ai couché avec lui à l'occasion, pas souvent, toujours dans la journée ! se défendit l'adultère. Je ne suis pas une traînée !

Cet aveu leur fournissait tout à coup un suspect intéressant. Ils demandèrent où l'on pouvait trouver le scélérat.

¹Le foie était considéré comme le siège des sentiments, le cœur étant celui de la pensée.

— Voici déjà sa chemise, répondit-elle en désignant le torchon malpropre qu'elle triturait depuis le début de leur entretien. Quant à son propriétaire, vous l'entendrez ronfler si vous tendez l'oreille. Il est encore trop tôt pour qu'il me prodigue ses coups de savate.

Comme elle avait retroussé ses manches pour ne pas les tremper, le juge Ti remarqua une série de bleus sur ses bras nus. Cette fois, en tout cas, elle disait la vérité. Il était visible qu'elle avait durement expié sa faute et continuait de le faire tous les jours. Le fait qu'elle vécût avec son amant d'alors laissait planer un doute sur le côté épisodique de leur relation avant son veuvage.

Ils s'apprêtaient à tirer le brutal de son sommeil pour lui poser les mêmes questions quand un employé du tribunal, qui avait apparemment remonté la piste menant à son patron, arriva tout essoufflé.

— Noble juge !

Le magistrat fit la grimace. Plus il connaissait la veuve vivant dans ce gourbi, moins il avait envie qu'on sût qu'il y avait souillé ses bottes. Par chance, celle-ci ne semblait pas avoir entendu, toute à sa lessive et aux sombres pensées que lui suggéraient ses rêves brisés. Tao Gan fit signe au sbire de baisser la voix. Se rendant soudain compte de ce que son maître était en robe commune, l'homme comprit sa bourde et s'écarta de quelques pas pour leur annoncer que la présence du magistrat était vivement désirée au yamen.

Tandis qu'ils rejoignaient le bâtiment officiel, Ti récapitula mentalement ce qu'il venait d'apprendre. Cette femme sans moralité avait eu un amant à l'intérieur même du foyer conjugal, ce qui lui donnait à la fois un motif et l'aide nécessaire pour se débarrasser d'un mari encombrant. L'ennui était que ce crime, si elle s'y était prêtée, l'avait précipitée dans la misère. Les tourtereaux donnaient l'impression d'être davantage liés par la nécessité que par un sentiment amoureux depuis longtemps éteint. L'ombre du meurtre pesait-elle sur leur relation ? Leurs nuits étaient-elles gâtées par des spectres vengeurs ? Il songea que les émanations infernales empuantissaient décidément l'atmosphère de cette ville, ces derniers temps.

V

Dame la Troisième combat l'épidémie ; des charlatans inquiètent le juge Ti.

À peine le juge eut-il mis un pied dans la cour du tribunal qu'un de ses secrétaires accourut à sa rencontre pour se prosterner à ses pieds :

— Seigneur ! Un drame vient de se produire ! Ti poussa un profond soupir :

— Combien de morts ? La population est-elle au courant ?

— Aucun mort, noble juge. Juste un blessé.

Le magistrat fut presque rassuré de savoir qu'au milieu des moribonds et des esprits vengeurs il existait encore des affaires où l'on ne déplorait qu'un simple blessé. Restait à savoir d'où venait l'air catastrophé de son subalterne.

— On vient de nous amener l'un de nos sbires. Il a été attaqué dans un bois à la sortie de la ville. On lui a pris tout ce qu'il transportait !

Le juge Ti attendit quelques instants qu'on en vînt au vif du sujet :

— Et cela doit m'importer ? demanda-t-il sur le ton d'une personne que l'on a dérangée pour rien.

Le secrétaire avait l'air plus affolé que jamais. On aurait dit que leurs vies à tous étaient mises en péril par l'incident.

— Il s'agit de l'émissaire que Votre Excellence avait envoyé à la ville voisine chercher des médecines ! On lui a sauté dessus alors qu'il avait à peine parcouru une lieue ! On lui a volé la grosse somme qui lui avait été confiée pour cet achat !

— C'est bien dommage, répondit le juge, qui commençait à croire que l'épidémie avait atteint l'intelligence de ses administrés plus gravement que leurs intestins. Eh bien, nous en enverrons un autre. Choisissez le meilleur cavalier, préparez une nouvelle bourse et faites seller un cheval. Recommandez-lui

de ne pas adresser la parole aux inconnus et de changer d'itinéraire.

Il avait l'impression de faire des recommandations à ses fils avant de les envoyer chez leur professeur.

— Noble juge, c'est impossible ! C'est la route la plus directe ! Le prochain n'a plus le temps de faire un détour !

Tao Gan crut bon d'ajouter son grain de sel :

— La nuit sera tombée avant que notre cavalier n'ait rallié la ville voisine, noble juge. Cette attaque va retarder les médecines d'au moins vingt-quatre heures.

Le secrétaire approuva vivement du menton en répétant que « c'était une terrible catastrophe ». Le juge sentit le piment lui monter au nez. Ressentant l'impérieux besoin de passer ses nerfs sur quelqu'un, il résolut de déterminer au plus vite la manière de tirer vengeance des importuns. Il ordonna qu'on lui amène sur-le-champ l'unique témoin et marcha résolument vers la salle d'audience sans prendre la peine d'aller revêtir sa robe officielle.

Deux sbires penauds entrèrent bientôt. Ils soutenaient leur collègue roué de coups par ses agresseurs. Ti s'inquiéta de savoir s'il était en mesure de fournir une description de ces derniers :

— Il devait s'agir d'une sacrée troupe pour mettre l'un de mes soldats dans un tel état !

— Et comment, noble juge, parvint à dire le blessé, qui retrouvait du poil de la bête à l'évocation de ses tortionnaires. Ils étaient deux ! De vraies brutes ! La femme surtout !

Le juge Ti manqua d'en avaler son marteau. Il s'étonna qu'une troupe de deux malfrats, dont une faible femme, soit parvenue à pareil résultat.

— J'ai dit un homme, j'aurais dû dire un nabot, noble juge. Une créature échappée des enfers ! Quand Votre Excellence aura entendu mon récit, elle me comprendra mieux.

C'était en effet l'espoir auquel se raccrochait le magistrat.

— J'attends donc de toi que tu me décrives en détail les circonstances qui t'ont conduit à être mis à mal par une femme et un nain, dit le juge, que ses maux de tête menaçaient à nouveau.

Le secrétaire rappela tout d'abord que semblables attaques avaient été signalées dans les districts voisins au cours des mois précédents. Les efforts déployés par les collègues du juge Ti n'avaient pas permis d'identifier les coupables. Ces derniers avaient, semblait-il, jugé opportun de transporter leurs activités dans une région où ils n'étaient pas encore connus.

— Bien sûr, s'ils avaient eu vent de l'épidémie qui nous frappe, sans doute auraient-ils choisi un autre coin, ajouta le secrétaire d'un air pincé. Mais, puisque Votre Excellence a préféré la tenir secrète et interdire à la population de quitter la ville, les bandits sont tombés sur la première personne qui passait à leur portée : notre émissaire. L'homme qui tenait notre destin entre ses mains.

Le petit fonctionnaire ne put réfréner un reniflement de contrariété. Ti le dispensa de faire des remarques personnelles et pria le témoin de poursuivre. L'expérience lui avait appris que les fauteurs de troubles aimaient profiter du désordre ambiant. Les faits venaient de lui prouver qu'il avait raison. Dans la précipitation, le yamen avait omis de protéger comme il convenait un émissaire chargé d'or.

Alors qu'il traversait la forêt de bambous touffue qui poussait dans la vallée, des appels frénétiques avaient attiré l'attention du sbire. Une femme fort bien mise, coiffée comme les riches matrones de Han-yuan, se lamentait au bord du chemin en se tordant les mains de désespoir. Dès qu'il eut arrêté sa monture, elle lui expliqua entre deux sanglots qu'elle venait d'être attaquée par des vauriens. Son mari s'était battu comme un tigre pour défendre la pudeur de son épouse. Il avait mis les assaillants en fuite, mais avait été blessé durant l'assaut. Il gisait un peu plus loin dans un fossé, inanimé. Elle implora l'assistance de l'honorable voyageur pour l'en tirer, car la tâche était au-dessus de ses forces.

Le magistrat avait toujours recommandé à ses sbires de venir en aide aux personnes en détresse, ainsi que l'émissaire ne manqua pas de le rappeler pour se justifier. Mais cette ardeur à s'arrêter au milieu d'un bois, au mépris de sa mission et de la grosse somme qu'il transportait, ne laissa pas de surprendre son

patron, qui rangea cette impression dans un coin de sa mémoire.

À peine s'était-il approché de la dame, en proie à une crise de nerfs, que le généreux sauveteur avait senti un choc à l'arrière de son crâne. S'étant retourné, il s'était trouvé nez à nez avec un petit bonhomme rondouillard surgi de nulle part, armé d'un gros bâton. Alors qu'il tentait de parer l'assaut, les coups avaient plu sur son dos, et force lui fut de noter qu'ils lui étaient assenés par la fragile créature qui l'implorait l'instant d'avant. Ultime pensée avant de sombrer dans l'inconscience.

Lorsqu'il avait repris connaissance, il n'avait plus ni bourse, ni armes, ni cheval, ni même ses bottes de cuir. Des paysans qui allaient vendre leurs produits dans les faubourgs de Han-yuan l'avaient ramené sur leur charrette, au milieu des choux et des courges.

Ti était atterré. Il demanda à l'éclopé s'il disposait d'une théorie susceptible d'expliquer comment un soldat du tribunal, de belle stature, recruté pour sa combativité, entraîné, armé, recouvert d'un vêtement rembourré aux endroits utiles, avait pu se laisser assommer par une bourgeoise habillée pour la parade et la moitié d'un gnome. Il avait bien fait de poser la question, l'intéressé avait une explication toute prête. Selon lui, une femme renarde et un lutin maléfique s'étaient alliés pour assouvir leur soif de métaux précieux aux dépens des honnêtes voyageurs.

— Votre Excellence n'est pas sans savoir que les lutins des forêts se nourrissent d'or et que les renardes n'aiment rien mieux que de se recouvrir de bijoux quand elles empruntent une apparence humaine. Jamais je ne me serais arrêté si elle n'avait fait usage de charmes surnaturels pour m'attirer dans ses rets. La malignité de ces démons n'est plus à démontrer !

Il ajouta qu'il avait vu cette sorcière se couvrir d'une fourrure rousse avant de bondir entre les bambous, son butin sur le dos, et le nabot disparaître dans un terrier, ce que le juge mit sur le compte du coup qu'il avait reçu sur la tête.

Le blessé avait beau rouler des yeux emplis d'une frayeur rétrospective, le juge tâcha de rassembler les éléments de ce récit pour en tirer une explication plus acceptable. L'attitude de

son émissaire, en premier lieu, lui paraissait curieuse. Il le soupçonna d'abord d'être complice du vol, dont le montant représentait plusieurs années de ses émoluments. Son piteux état plaidait cependant pour son innocence. L'explication de sa merveilleuse sollicitude envers les dames en détresse sauta tout à coup aux yeux du magistrat. Il donna à voix basse un ordre à Tao Gan, qui s'éclipsa tandis que le juge faisait relire la déposition couchée sur le papier par un scribe. Quelques instants plus tard, Tao Gan réapparut en compagnie d'une belle servante du yamen point trop vêtue. La jeune femme entra par la grande porte et sortit par celle qui communiquait directement avec le reste du bâtiment. Tout le temps qu'elle traversait la salle, Ti observa le sbire blessé ; il put noter que l'homme, en dépit de son triste état, l'avait suivie des yeux d'un bout à l'autre avec le regard du tigre alléché par la biche égarée.

Ti avait démasqué le prédateur lubrique, prêt à sauter sur toute jeune personne lui faisant des avances au coin d'un bois. Il y avait sûrement de la marge entre la réalité de la mésaventure et le récit qu'on venait de lui servir. Le sbire avait commis une faute en cédant à de luxurieux instincts alors qu'il était en mission. Mais il était sûrement innocent du reste.

Ti se promit de trouver le moyen de mettre la main sur ces voleurs dont la hardiesse l'insultait. Pour l'heure, il commanda au capitaine de désigner cinq hommes armés qui partiraient sur-le-champ pour la ville voisine acheter les médecines dont ils avaient besoin.

— Cette fois, il faudra un bataillon de femmes renardes pour les arrêter ! grogna-t-il avec un regard courroucé à rencontre du blessé.

Les nobles dames de Han-yuan avaient vaincu leurs préventions pour se conformer aux instructions de leur sous-préfet. Elles étaient à présent un certain nombre à se rendre au sanctuaire de la Vache céleste afin de prodiguer leurs consolations aux malades. Peut-être la rareté des occasions de quitter leurs demeures, vraies cages dorées, avait-elle à voir avec cette bonne résolution. Elles s'étaient par ailleurs lancées dans une sorte de concours à qui s'envelopperait le plus. Aux

abords du temple, cette procession de fantômes fit douter le juge Ti de la pertinence de son idée.

Au jeu de la charité, les dames Xiahou semblaient imbattables. Se rendant à son tour au sanctuaire, madame Troisième tomba sur sa compétitrice, dame O, qui arrivait en compagnie d'un choix complet de religieux en grand appareil. Elle les avait engagés à ses frais pour effectuer des passes magiques et réciter des prières sous le nez des mourants. La troisième épouse du magistrat en fut mortifiée. Les sommes dont elle disposait, qui correspondaient aux dotations irrégulières grâce auxquelles son mari faisait tourner à la fois son tribunal et son ménage, étaient loin de l'autoriser à répliquer sur ce terrain. Dame O, en revanche, devait avoir découvert la bourse miraculeuse du roi de jade qui jamais ne s'épuise.

Les gardes-malades, pour leur part, étaient aux anges. Madame Troisième, de même que ceux qui n'étaient pas à l'agonie, considéra d'un œil ébahi les efforts des prêtres, moines, bonzes et chamanes, qui s'évertuaient à mériter les largesses de leur employeuse, sans doute appelées à se renouveler. C'était un concours de tintement, de fumerolles, de passes magiques, de petits sacrifices et de danses rituelles plus ou moins démonstratives. Au fil de ce spectacle qui semblait ne pas devoir finir, dame la Troisième sentait son humeur sombrer dans les abîmes de la jalousie. Comment cette petite aristocrate se permettait-elle un étalage de richesses injurieux pour l'épouse de son mandarin ? Il lui vint tout à coup à l'esprit qu'elle disposait, à défaut d'argent, d'une ressource totalement inaccessible à cette prétentieuse.

La coupe fut pleine lorsque le titulaire du sanctuaire, la larme à l'œil, jugea indispensable de louer la piété et la générosité de leur bienfaitrice auprès de la Troisième de leur sous-préfet, précisément la seule personne à qui cette exubérance était insupportable :

— Dame O est un prodige d'altruisme et de bonté ! s'exclama-t-il, ravi. Elle est véritablement l'âme de notre communauté ! Que ferions-nous sans elle ?

Dame la Troisième fit un effort pour décrisper les muscles de sa face, qui s'étaient raidis en une fixité presque douloureuse. Elle s'approcha du religieux et chuchota quelques mots à son oreille. Ce dernier passa de la surprise à l'admiration, puis à une sorte de contentement qui touchait à l'extase. Il s'inclina trois fois devant la compagne du magistrat, et, levant les bras au ciel comme si les bienfaits du monde céleste étaient sur le point de fondre sur eux, il pria les personnes présentes de faire silence, ce qui permit aux exorcistes de souffler un peu.

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer ! déclara-t-il très haut. Dame Yao, la troisième épouse de notre auguste sous-préfet, qui nous fait l'honneur de sa présence, vient de m'apprendre quelles mesures extraordinaires notre père et mère du peuple a décrétées dans son infinie compassion pour nos souffrances. Les autorités ont résolu de ne reculer devant aucun effort pour repousser les forces démoniaques qui nous assaillent. Ainsi, chaque malade verra son nom cité dans tous les temples de la ville, au milieu d'offrandes d'encens aux frais du tribunal. Notre bon juge écrira en outre ces noms de sa propre main sur des papiers de prières. Ces messages vers l'au-delà seront brûlés par nos prêtres au cours d'une grande cérémonie qu'il présidera lui-même ! Louez la bienveillance de notre bien-aimé protecteur !

L'annonce provoqua un élan de gratitude chez tous ceux qui étaient en mesure de l'entendre. Les employés du sanctuaire s'inclinèrent profondément devant dame la Troisième, tandis que les exorcistes agitaient clochettes et plumeaux pour célébrer l'heureuse nouvelle, ce qui était toujours moins fatigant que leur occupation précédente. Seule dame O restait figée dans une attitude qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses pensées. Le pouvoir de l'administration venait de supplanter celui de l'argent. Si ses bonzes et sorciers luttaienent contre les puissances maléfiques, le juge Ti allait placer les malades sous la protection directe des dieux tout-puissants.

Dame la Troisième se dirigea alors vers la sortie, drapée dans son triomphe. Restait à annoncer à son mari les promesses dispendieuses qu'elle venait de faire en son nom.

— Moi qui quoi ? s'exclama le juge quand elle lui en eut fait part.

Il détestait perdre son temps dans les cérémonies officielles auxquelles le contraignait son rôle de représentant de l'empereur. Et voilà qu'on lui inventait de nouvelles obligations !

— Croyez-vous que je n'aie rien de mieux à faire ?

Elle avait eu tout le chemin du retour pour se préparer à cette réaction. Il lui fut aisé de lui expliquer qu'elle avait eu cette idée au vu de l'état pitoyable du lazaret, et qu'une telle démonstration de piété était seule propre à ramener l'espoir chez ses administrés.

Le juge dut admettre une fois de plus que sa Troisième, digne fille d'un poète, ne manquait pas de finesse. Cette opération, qui était l'affaire d'une demi-journée, lui permettrait de gagner du temps sur la panique galopante. Il fut convenu que les secrétaires du yamen organiseraient la fête et les offrandes. Il ne lui restait plus qu'à se lancer dans ses travaux d'écriture dès que la liste des malades lui aurait été communiquée.

Deux heures plus tard, il était en train de recopier un trentième nom sur les petits morceaux de papier rouge qui allaient servir d'intermédiaires entre le ciel et la terre lorsqu'on frappa à la porte de son cabinet.

— Entre, Hong ! lança-t-il en trempant son pinceau dans l'encrier, ayant reconnu la manière discrète dont usait son vieux serviteur quand un motif supérieur le forçait à venir le déranger.

Le sergent s'inclina devant son maître, attendant d'être interrogé pour prendre la parole.

— Eh bien ? Que se passe-t-il encore ? demanda ce dernier, qui traçait délicatement le caractère « meunier » représentant le nom de famille du dernier souffrant de sa liste.

— Comme Votre Excellence le sait, répondit Hong Liang, nos sbires ne sont pas encore rentrés de la ville voisine, où ils doivent se fournir en médecines, puisque nos concitoyens ont dévalisé les échoppes d'apothicaires dès les premiers bruits d'épidémie.

On n'attendait pas de sitôt le retour des émissaires, qui venaient à peine de quitter Han-yuan et devraient certainement

dormir hors du district pour ne pas hasarder le succès de leur mission dans un voyage de nuit. Or, le manque de médicaments se faisant douloureusement sentir, il s'était organisé un petit marché noir aux conséquences funestes. Plusieurs plaintes étaient déjà parvenues au yamen, et il n'avait tenu qu'au bon sens du sergent, qui les avait reçues, que le magistrat n'ait été dérangé une fois encore par des importuns résolus à faire résonner le tambour de demande d'audience.

— Est-ce si grave si quelques naïfs se voient proposer des drogues inefficaces ? grogna le juge tout en rectifiant la courbe d'un idéogramme afin que sa calligraphie parût irréprochable. Je ne suis pas tenu de surveiller la légalité de toutes les transactions qui ont lieu dans ma ville, je pense ?

— S'il s'était agi de simples babioles, certainement pas, noble juge, répliqua le sergent Hong. L'ennui vient de ce que nos administrés ingurgitent des potions douteuses, dans l'espoir qu'elles les protégeront.

Le juge posa son pinceau. Il commençait à entrevoir le problème.

— Combien sont-ils ?

— On ne les compte plus, noble juge. Et nos administrés sont persuadés que les victimes de l'épidémie en sont augmentées d'autant ! Ces potions, concoctées dieu sait dans quelle arrière-cuisine, provoquent des malaises et des brûlures d'estomac qui rappellent furieusement les symptômes de la maladie.

Le juge frappa du poing sur son bureau, si bien que ses petits papiers rouges se dispersèrent de tous côtés.

— Il nous faut identifier sans tarder le responsable de cette intoxication ! Ils se sont tous donné le mot pour m'empêcher de remédier à la catastrophe, ma parole !

La vérité lui était apparue depuis la matinée. Le fragile équilibre entre le mal et le bien, sur lequel reposait toute communauté chinoise, était rompu. Ils avaient basculé dans un désordre qui se nourrissait de lui-même. Démons et mauvais instincts s'en donnaient à cœur joie, en une sarabande débridée qui les poussait vers le gouffre. Revenir à une situation stable allait nécessiter un tour de force. Il était indispensable qu'il

conserve sa foi en ses capacités. Tel était son devoir de premier serviteur du Fils du Ciel. Il était indigné par l'opportunisme de ces charlatans, qui profitaient de la situation pour écouler des stocks avariés de potions contre les mauvais esprits. C'était d'une potion contre les escrocs qu'ils avaient besoin à ce moment, et Ti comptait bien administrer un remède de son cru à base de coups de bambou.

Dame la Deuxième se rendait chez son mari pour prendre ses ordres quand elle tomba sur Tao Gan, qui allait dans la même direction. Comme à son habitude, elle répondit à son salut par un simple hochement de tête et s'efforça de ne pas lui prêter attention. Les rumeurs qui couraient sur la moralité de ce serviteur ne l'incitaient nullement à frayer avec lui. Elle n'avait jamais compris pour quelle obscure raison la lutte contre la délinquance exigeait qu'on employât un bandit soi-disant repent.

Elle ne put cependant manquer de s'apercevoir que ce dernier semblait désireux d'engager la conversation. Elle lui jeta un coup d'œil rapide, ce que le bras droit de son époux prit pour un encouragement.

— La protection de votre chère famille contre les démons qui propagent les maladies doit être une tâche bien difficile, dit-il.

« Heu, heu » répondit dame la Deuxième, partagée entre la répugnance que lui inspirait le personnage et la préoccupation de ne pas se montrer impolie.

— À situation exceptionnelle, remèdes exceptionnels, poursuivit Tao Gan, paraphrasant une vieille maxime taoïste.

« Heu, heu », répéta la Deuxième en se demandant si ce discours intempestif allait bientôt finir. Tao Gan tira de sa manche un petit flacon de céramique qu'il présenta à la femme de son patron :

— J'ai eu la chance de pouvoir faire l'acquisition d'un philtre préparé par un éminent taoïste. Son efficacité contre les forces du yin est garantie par le clergé. Il a été conçu selon les recettes utilisées par les plus fameux exorcistes des siècles passés. J'ai vu de mes yeux un agonisant se lever et reprendre le cours de sa vie comme si de rien n'était après l'avoir consommé.

Intriguée, la Deuxième considéra le petit objet, sur lequel on avait peint en rouge le caractère signifiant « longue vie ». Elle était contrariée de n'avoir pu mettre la main sur son bonze habituel, les religieux de la ville étant accaparés par les malades du commun. Les Chinois avaient coutume de faire appel aux secours de toutes les religions selon leurs besoins. Son petit orteil de bodhisattwa constituait sûrement une bonne barrière contre les démons du bouddhisme, mais que valait-elle contre les autres ? Ses compagnes étaient de peu d'utilité en la matière : l'une ayant été élevée dans le milieu confucéen des hauts fonctionnaires, et l'autre, chez un poète qui n'avait foi qu'en la gloire littéraire, elle se retrouvait seule pour affronter le côté immatériel de la menace.

— Ce philtre vous a coûté une forte somme, j'imagine ? dit-elle avec un détachement de façade.

Le bonimenteur lui annonça le prix, qui lui parut étonnamment peu élevé. Elle avait justement sur elle une petite bourse destinée au renouvellement de leur stock de thé. N'était-ce pas un signe du Ciel ? Un instant plus tard, les pièces changeaient de main et le précieux flacon disparaissait dans l'ourlet de sa large manche. Dès ce soir, elle en verserait le contenu dans la soupe de leurs enfants.

L'adjoint s'effaça pour la laisser entrer dans le cabinet de son mari. Le juge était en train de s'emporter contre ceux qui abusaient de la crédulité publique :

— Nous avons sur les bras un empoisonneur sans scrupule ! Les imbéciles, qui sont légion en cas de coup dur, se précipitent sur ses marchandises frelatées et s'adressent ensuite à mon tribunal pour réclamer vengeance ! La crétinerie est la seule denrée dont nous disposions en abondance !

— Par bonheur, nous avons aussi des prêtres honnêtes qui mettent leur savoir au service de la communauté, dit sa Deuxième.

Elle était sur le point de lui montrer le remède miraculeux fourni par son secrétaire, quand le sergent Hong tira de sa manche l'un des flacons incriminés. Elle se rendit compte avec horreur qu'il était identique au sien, qu'elle fourra précipitamment dans son vêtement. En face d'elle, Tao Gan

avait l'air parfaitement détaché, comme si l'existence même du péché n'avait jamais effleuré ses chastes oreilles.

Lorsqu'il s'aperçut de leur présence, le juge déclara qu'il était trop occupé pour s'intéresser à la marche du yamen et s'en remettait à eux. Une fois dehors, madame Deuxième tendit sa paume ouverte au pourvoyeur de philtres pourris. Ce dernier tenta tout d'abord de lui expliquer qu'il s'agissait d'un malentendu. Elle lui fit signe de se taire :

— Chut ! Pas un mot ! Je suis restée muette tout à l'heure, j'attends de vous un silence identique.

Ce n'était pas la peur de compromettre l'ancien escroc qui l'avait retenue, elle l'aurait vu avec plaisir chassé de leur demeure à coups de pied. Mais perdre la face devant son mari était un prix qu'elle n'était pas disposée à payer. Sa main restait tendue sous le nez de Tao Gan. Bien que le remboursement des clients mécontents fût fort éloigné de sa politique, il n'eut d'autre choix que d'y déposer sans rien dire les quelques pièces extorquées à la femme de son patron. Celle-ci s'éloigna sans lui adresser un regard. Elle venait de décider que le quart de cette somme irait en offrande au Bouddha pour le prier d'ouvrir les yeux de son époux au sujet du bandit qu'il les obligeait à côtoyer.

VI

Le juge Ti rend visite à un alchimiste ; il dialogue avec une tête coupée.

Alors que Tao Gan traînait encore dans le corridor, Hong ouvrit la porte du cabinet pour l'avertir que leur maître allait avoir besoin de lui afin de démasquer les responsables du trafic de faux médicaments. L'adjoint pâlit. Il apparut que le sergent avait une solution pour contrecarrer les projets des trafiquants. Tao Gan l'écouta avec grand intérêt.

— Il nous serait facile de tuer ce trafic dans l'œuf, noble juge, dit le vieux serviteur. Un éminent savant de cette ville fabrique une médecine que l'on dit extraordinaire. Elle remplacera avantageusement celle que nous n'avons encore pu nous procurer dans la ville voisine. Et pour un coût bien plus faible ! Le yamen fera des économies !

Ti se préoccupait peu de faire des économies en matière de santé publique. L'idée du vieux serviteur était néanmoins susceptible de mettre un terme au marché noir. La perspective de faire la nique aux opportunistes avait de quoi le séduire.

— J'ai décidé de suivre le conseil de notre cher Hong Liang, annonça-t-il à Tao Gan. J'irai moi-même me rendre compte discrètement s'il est possible de se reposer sur les talents de cet alchimiste. Pendant ce temps, je te charge de flâner dans les rues pour voir si on te propose la fameuse potion viciée. Tu revêtiras ta tenue la plus commune. Retrouvons-nous dans la cour tout à l'heure.

Avant de sortir, le juge Ti distribua en hâte quelques ordres à ses lieutenants. Tao Gan le rejoignit le premier au poste de garde, vêtu d'une robe couleur de muraille qui avait dû lui rendre bien des services dans ces activités privées dont nul ne savait rien, mais sur lesquelles tout le monde avait une opinion.

Lorsque le vieux Hong arriva à son tour, les trois hommes se mirent en route.

Ils avisèrent justement un rassemblement suspect près du marché aux primeurs. Ti fit à son second un signe du menton.

— Que Votre Excellence se repose sur moi, lui assura celui-ci : s'il y a un escroc dans les parages, je l'identifierai sans faute !

— Car les semblables s'attirent, murmura Hong Liang tandis que son collègue s'éloignait en sifflotant.

Le sergent guida son maître jusqu'au logis de l'alchimiste Liu Zijing, le pourvoyeur du produit miracle qui allait tous les sauver.

— C'est ici ? demanda Ti avec étonnement lorsqu'ils s'arrêtèrent devant une grosse maison pimpante qui n'avait rien de l'humble échoppe d'un apothicaire.

Hong lui expliqua que le seigneur Liu était un ancien officier qui avait quitté l'armée impériale pour se consacrer à sa passion : l'étude des grimoires et la résurrection des recettes ancestrales qu'on pouvait y dénicher.

Ti s'attendait à rencontrer une sorte de vieux sorcier à barbe blanche broussailleuse vivant au milieu des parchemins et des bocaux. Ils furent introduits par une femme qui avait tout de la mère de famille, une petite fille accrochée à ses jupes. La maison était très propre, voire même cossue. De gros piliers en bois ouvragé à section carrée soutenaient le plafond. Des meubles élégants, dans le goût du moment, décoraient la pièce, et un joli bouquet dont la manière révélait un art consommé de l'arrangement floral reposait dans un vase en céramique vernissée.

Un homme d'assez grande taille, encore jeune, portant beau, vint à leur rencontre. Ti le pria d'avertir son maître que le sous-préfet souhaitait le voir.

— Le modeste chercheur que je suis est honoré de recevoir Votre Excellence dans sa misérable demeure, répondit leur hôte avec une nouvelle révérence.

C'était d'évidence un personnage très séduisant, dont la peau lisse et les dents parfaites valaient toutes les enseignes. M. Liu les fit asseoir dans les fauteuils de la grande salle tandis qu'une servante apportait le thé.

Après les politesses d'usage, leur hôte exposa les mérites de sa médecine, préparée selon d'antiques méthodes des peuplades tibétaines, redécouvertes par ses soins.

— Ah, mais alors, s'inquiéta le juge, dans ce cas, vous manquerez d'ingrédients. C'est qu'il nous en faudrait de grandes quantités. Je ne nous vois guère monter une expédition vers les montagnes de l'ouest en ce moment.

L'alchimiste balaya l'objection d'un geste, sourire aux lèvres. Il en avait transposé la recette, si bien que tous les produits nécessaires pouvaient se trouver dans la ville et ses alentours. Hong était visiblement conquis par le bagout et l'air de franchise de leur interlocuteur. Celui-ci leur montra des jarres pleines d'une poudre qu'il suffisait de faire infuser dans de l'eau chaude pour obtenir le philtre le plus efficace contre les maux de ventre contagieux. Ti le laissait débiter ses arguments, les mains benoîtement croisées sur son ventre, un sourire aimable aux lèvres.

On frappa à la porte d'entrée. L'épouse du bienfaiteur de l'humanité se dirigea à petits pas vers le vestibule, la gamine toujours agrippée à sa robe, un pouce dans la bouche. M. Liu était en train de leur vanter le faible coût de sa préparation lorsqu'il s'interrompit subitement au milieu d'une phrase.

— Oui ? dit-il tandis que les deux visiteurs se tournaient vers l'entrée.

La femme était figée, la face livide, comme si elle venait de voir un fantôme.

— C'est... C'est... balbutia-t-elle sans parvenir à surmonter son désarroi.

Un homme dépenaillé, blafard, aux cheveux gras collés sur le front, pénétra dans la pièce d'un pas chancelant. Ses yeux étaient cernés d'hématomes violacés, ses joues creusées par la souffrance. Il avait plus l'air d'un mort exhumé d'un caveau que d'un être vivant. Comme il se retenait au chambranle pour ne pas s'effondrer sur le dallage, la femme de l'alchimiste attrapa sa fille et s'enfuit avec elle dans l'intérieur de la maison.

— Aidez-moi ! glapit le moribond d'une voix rauque. Le pied lui manqua et il s'affala sur le dos, les mains crispées sur l'abdomen, tandis que les trois hommes se levaient

précipitamment. Ils s'approchèrent et le contemplèrent d'en haut.

— Je vous en prie ! gémit l'inconnu. On dit que vous avez le remède ! Sauvez-moi !

M. Liu était aussi immobile qu'une statue.

— Le malheureux ! s'exclama le sergent Hong. Au moins, il a frappé à la bonne porte !

— Mais oui, renchérit le juge Ti. C'est le moment de nous faire une démonstration de la puissance de votre potion. J'adore assister à des miracles.

— Ma potion ? répéta l'alchimiste, désarçonné. Oui. Bien sûr. Seulement cet homme est... comment dire...

— Malade ? compléta le magistrat. Oui, cela tombe bien, n'est-ce pas ? Allez vite chercher votre produit.

D'un mouvement mécanique, M. Liu, qui peinait à reprendre contenance, saisit une fiole sur la table et revint devant le mourant, sa bouteille à la main, sans paraître savoir qu'en faire.

— Allez-y ! l'encouragea le juge. Que craignez-vous ? Si vous attrapez son mal, il vous suffira d'utiliser votre remède sur vous-même. Tenez, nous allons vous aider.

Il s'accroupit pour saisir le malheureux sous un bras tandis que le sergent Hong l'imitait avec une certaine répugnance.

— Votre Excellence se rend bien compte que, si elle tombe malade elle aussi, nous serons tous perdus ? demanda le vieux serviteur. Peut-être conviendrait-il de prendre des précautions...

— À quoi bon ? répondit son patron avec un parfait détachement. Grâce à la recette de notre ami, nous serons tous bientôt à l'abri de cette calamité. Voilà, il est assis. Faites-le boire. Il vous suffit de tenir sa tête. Ouvrez la bouche avec vos doigts. Ah, il bave un peu. Il ne faudrait pas qu'il recrache un si précieux médicament !

Au moment où Liu se résolvait à obéir, le pestiféré fut pris d'une quinte de toux, il se mit à cracher, à postillonner sur son bienfaiteur, qui perdit le peu de moyens qu'il lui restait. Leur hôte se redressa, fit un pas en arrière et annonça que le cas de

cet homme était trop avancé pour sa potion. Il devait en préparer une autre plus concentrée.

— Je m’y mets tout de suite. J’irai la lui administrer quand elle sera prête. Vous n’avez qu’à le faire porter au sanctuaire de la Vache céleste en attendant.

— Votre sagesse n’a d’égale que votre savoir, répondit le magistrat. Je vous enverrai mes sbires dès mon retour au yamen. Pour l’instant, nous allons l’installer sur ce beau tapis.

Ils traînèrent l’impotent jusqu’à l’autre bout de la salle et le déposèrent sur le tapis en question. Il se mit immédiatement à baver sur la laine tressée, au grand déplaisir du maître de maison. Avant de prendre congé, le juge Ti assura l’alchimiste que le tribunal comptait désormais sur lui et qu’il le chargeait de préparer autant de flacons qu’il lui serait possible. Le savant était trop confus pour exprimer tout le plaisir que l’annonce de cette commande aurait dû lui procurer.

Le magistrat et son sergent marchèrent jusqu’au bout de la rue. Une fois passé le coin, Ti s’assit sur un petit tas de bûches comme s’il attendait quelque chose.

— Que penser d’un savant qui ne croit pas lui-même en sa science ? dit-il avec un soupir. Je crains que nous n’ayons pas encore trouvé notre sauveur.

Hong Liang répondit que Son Excellence était trop sévère avec ce jeune homme. Il s’interrompit au milieu de son discours, l’air stupéfait : le pestiféré était en train de les rejoindre en titubant.

— Un petit médicament, par pitié ! implora-t-il en tendant la main vers eux comme un mendiant.

Arrivé à leur hauteur, il s’accrocha au vieux serviteur d’une main moite. À la grande surprise de ce dernier, qui s’apprêtait à appeler la garde, Ti éclata de rire. Le moribond se redressa et écarta les cheveux crasseux plaqués son front hâve.

— Eh bien, compère, lança-t-il au sergent en lui tapant dans le dos. On ne porte pas secours à un camarade en détresse ?

On aurait pu croire que la mâchoire de Hong allait se décrocher.

— J’ai demandé à Tsiao Taï de se grimer afin de voir ce que notre olibrius avait dans le ventre, expliqua le juge. Ça m’a

permis de juger sa médecine. Je n'aurais pas aimé faire naître de faux espoirs, et encore moins me ridiculiser devant tout le monde. Il me reste à traiter notre homme à la hauteur du service qu'il voulait nous rendre. Qui te l'a recommandé, au fait ?

Le sergent bredouilla que c'était Tao Gan, « qui était habituellement de bon conseil ».

« Nous y voilà ! » se dit le juge. Il songea qu'il aurait mieux valu commencer par là, il aurait économisé une visite.

L'homme de bon conseil les rejoignit devant le yamen. Bizarrement, il lui avait été impossible de se procurer la moindre fiole de la potion incriminée. C'était à croire que la rumeur d'un contrôle s'était déjà répandue.

— Tu m'en diras tant, répondit le juge. De notre côté, nous pensons avoir identifié le charlatan qui projetait d'en inonder la ville. Je compte le faire arrêter à la première plainte déposée contre lui.

Tao Gan contempla son maître d'un air absent.

— J'ai des raisons de penser que cet empoisonneur public a le soutien d'un de nos employés, reprit celui-ci. Dès que j'aurai des preuves, il y aura des coups de bambou pour tous les deux. Notre petit malin est à un cheveu de recevoir la punition qu'il mérite. Gageons qu'il reformera sa conduite avant d'en arriver là...

— J'en suis certain, répondit Tao Gan en s'inclinant respectueusement pour que le magistrat ne vît pas la grimace d'anxiété qui déformait ses traits.

Il ne fallut pas longtemps au juge Ti pour apprendre que l'éminent alchimiste qui se proposait de leur sauver la vie avait été chassé de l'armée et cassé de son grade pour mauvaise conduite. Outre sa moralité douteuse - c'était le genre d'homme à faire feu de tout bois dans l'espoir de s'enrichir -, il avait la fâcheuse réputation de s'intéresser aux femmes mariées, une attitude universellement réprouvée, même lorsqu'il ne s'agissait que d'épouses de commerçants.

— Il existe un mot pour désigner cette sorte de personnes... dit Ti en cherchant le terme juste.

Hong, qui le lui avait recommandé, avait la mine basse :

— Un mauvais sujet, noble juge. Un chevalier d'industrie. Un opportuniste. Un...

Son maître interrompit l'énumération. Le vieux serviteur surmonta son humiliation pour tenter de se justifier :

— Je présente à Votre Excellence mes plus plates excuses. Puis-je cependant vous rappeler que la faute ne m'incombe pas entièrement ? J'ai été induit en erreur par un fourbe sans scrupule !

Le juge Ti leva les yeux au ciel :

— Tous les qualificatifs que tu viens de citer s'appliquent aussi bien à notre cher Tao qu'à l'homme dont nous parlons. Il est bien évident que ce n'est pas pour son honnêteté que je le garde parmi nous. Étant lui-même malhonnête, il représente un très intéressant sujet d'étude. C'est un peu comme d'avoir un grillon dans une boîte. En l'écoutant chanter, on croit entendre le chant des grillons sauvages. Ce n'est pas une raison pour croire ce qu'il raconte !

Selon les secrétaires du tribunal, ce Liu était un aventurier dont les talents avaient toujours servi de mauvaises causes, un homme prêt à changer de vie chaque fois qu'il espérait une amélioration de son statut.

Cette mobilité sociale allait tout à fait à l'encontre du principe de caste de la société chinoise. Elle heurtait particulièrement le magistrat, issu d'une lignée de nobles fonctionnaires chez qui il était impensable de suivre une autre voie que celle de son père. Lui-même avait dû renoncer à la carrière médicale à laquelle il se sentait destiné ; aussi son mépris envers ce Liu protéiforme n'était-il pas dénué d'une pointe de jalousie.

Il avait par ailleurs remarqué quelque chose de troublant dans cette épidémie.

— N'y a-t-il pas un détail qui vous dérange ? demanda-t-il à ses lieutenants.

Ils prirent tous une mine perplexe.

— L'un de vous connaît-il personnellement l'un des malades ?

Ils en connaissaient de vue deux ou trois, mais cela s'arrêtait là. Quant à Ti, il n'avait jamais entendu parler d'aucun d'eux :

— Nul parmi notre personnel n'a encore été frappé. On dirait que la maladie a fait soigneusement le tour de notre bâtiment sans oser y pénétrer.

Le visage du sergent Hong s'éclaira de ravissement :

— Le démon qui propage ce mal est repoussé par la grandeur de Votre Excellence ! Les dieux protègent notre maison ! Notre toit est béni du Ciel !

Le magistrat lui jeta un regard sombre.

— Je ne doute pas qu'un démon y regarde à deux fois avant de braver mon autorité. Je ne peux m'empêcher de remarquer, cependant, qu'il arrive à nos serviteurs de sortir, ne serait-ce que pour rentrer chez eux, et qu'aucun n'est tombé malade.

Rien ne semblait devoir distraire le sergent Hong de son extase.

— C'est que la puissance des vertus incarnées par Votre Excellence irradie sur tous ceux qui l'approchent !

Si grande sa foi en ses propres capacités fût-elle, Ti avait du mal à se contenter d'une telle explication.

— Quelqu'un a-t-il une autre idée à ce sujet ?

— Point du tout, noble juge, répondit Tao Gan, dont l'expression était trop compassée pour être honnête. Notre cher sergent Hong a tout à fait raison. Votre Excellence a atteint un degré de sagesse digne des plus célèbres émules de Confucius. Le simple fait d'entrer dans votre lumière est un baume souverain contre tous les maux.

Il avait prononcé ces paroles avec un tel sérieux que les deux autres lieutenants ne purent s'empêcher de pouffer dans leurs manches. Le vieux serviteur, en revanche, hochait du menton avec conviction.

— Si nous mettons de côté l'explication religieuse, si flatteuse soit-elle, dit Ti avec un geste en direction de son vieux serviteur, l'étrange immunité de nos gens nous offre un intéressant sujet de réflexion. Je vous demande de faire des recoupements sur les personnes abritées au sanctuaire de la Vache céleste : qui sont-elles, où vivent-elles, à quelle caste

appartiennent-elles... Notez tout ce que vous pourrez apprendre et venez me le rapporter.

Il était temps pour lui de se rendre au temple, où le rite de protection des agonisants devait être accompli. Tout ce que la ville comptait de notabilités suivit le cortège à travers la principale avenue de Han-yuan jusqu'au sanctuaire des Murs et des Fossés, où siégeait le dieu tutélaire de la cité. Des poêles allumés le long du parcours produisaient une fumée bleutée. La procession s'enfonça dans un brouillard qui semblait surgir de l'au-delà. Les processionnaires, vêtus de leurs plus beaux atours brodés et chamarrés, avaient tout de dieux marchant sur des nuages. Aux yeux des passants, les divinités protectrices s'étaient incarnées devant leur porte.

Sur le perron du temple, un autel chargé de chandelles faisait comme un ciel d'étoiles. On n'entendait que les psalmodies sacrées et les instruments de musique : on croyait entendre le bruissement du royaume céleste. Ti, en grand habit de cérémonie, jaugea l'effet d'un œil satisfait. Cette célébration était une idée brillante, après tout. Les habitants en seraient impressionnés. Ils ne pourraient douter que les forces du bien étaient en marche et laisseraient un peu plus de temps à leur magistrat pour régler le problème avant de céder à la panique.

On avait accroché sur la façade des banderoles où étaient inscrits les noms des souffrants. Ti remarqua qu'on en avait rapidement ajouté en bout de liste, preuve que l'épidémie continuait de s'étendre.

Un prêtre lui présenta sur un plateau les papiers rouges où le juge avait lui-même écrit ces mêmes noms. Des religieux psalmodièrent les patronymes tandis que le magistrat jetait un à un les feuillets dans le feu pour que la fumée emporte les noms vers les cieux, où les dieux en prendraient connaissance. Il ne put s'empêcher de songer que sa tâche aurait été moins prenante si ses administrés en avaient usé de même avec les innombrables réclamations dont ils l'accablaient. À la place du tambour de demande d'audience, il aurait volontiers placé devant le tribunal une lampe allumée où chacun serait venu incendier ses placets dans l'espoir de voir ses souhaits exaucés. Pendant ce temps, il lui aurait été plaisant de se consacrer à ses

loisirs. Mais quels étaient-ils ? Son passe-temps favori n'était-il pas précisément de résoudre des énigmes criminelles ? Tout en regardant les petits carrés rouges se consumer, il en vint à la conclusion que les dieux avaient fait pour le mieux et qu'il vivait dans le meilleur des mondes sous le ciel.

La ville entière était en train de dialoguer avec l'invisible par son entremise. Ti était tout à son recueillement quand la mine sinistre de Ma Jong le ramena à ses déboires terrestres.

En quelques mots, son lieutenant lui expliqua tout bas qu'on déplorait une nouvelle calamité. Il ne s'agissait plus d'épidémie ou de bandits de grands chemins : c'était cette fois un meurtre qui venait d'être commis entre leurs murs. Comme s'ils avaient besoin de ça en ce moment ! Ti s'était bien douté que les mauvais instincts risquaient de se déchaîner. Laissant prêtres et fidèles à leurs prières, il se fit conduire sur les lieux sans prendre la peine de se changer.

On le mena à la petite maison adossée au rempart où il s'était déjà rendu la veille incognito. Un triste spectacle l'attendait à l'intérieur. Une tête d'homme gisait dans la pièce principale.

— Un voisin nous a assuré qu'il s'agissait du compagnon de la veuve, expliqua Ma Jong. Un ancien associé de son mari, le pendu de la cave, avec qui elle s'était mise en ménage après son deuil.

— Dans ce cas, cette femme fait un suspect tout désigné, répondit le juge.

Ma Jong répondit qu'il en doutait. Il pria son maître de passer derrière la table. Le corps de la veuve reposait sur le sol. Les traces rouges marquant son cou indiquaient clairement qu'elle avait été étranglée.

Ti avait du mal à comprendre comment un double meurtre avait pu être perpétré sans que quiconque s'en aperçoive. Il avait certainement fallu plusieurs agresseurs pour maîtriser en même temps les deux victimes. Il constata que la porte était munie d'une grosse serrure, précaution inhabituelle dans ce genre de taudis. On lui avait adjoint une barre de sécurité. Autant dire qu'on avait prévu de se barricader. Pour se protéger de qui ? Aucune de ces installations n'avait été forcée. En plus

des ferrures, un œilleton permettait d'examiner qui frappait. Ti en déduisit que la veuve avait fait entrer son agresseur de son plein gré.

— Donc, elle le connaissait, conclut Ma Jong.

— Ce n'est pas certain, le contredit le juge, songeur. Où est le corps de son compagnon ?

Ti envoya ses sbires ratisser les rues avoisinantes. On découvrit la dépouille décapitée au fond d'une ruelle, dissimulée derrière un tas d'ordures. C'était là que l'associé du pendu avait été tué. Pourquoi sa tête avait-elle été déposée à l'intérieur de la maison ? C'était comme si l'assassin l'avait apportée à la veuve pour l'impressionner ; afin de la faire parler sous la menace de lui faire subir le même sort ? Seulement voilà : elle n'avait pas subi le même sort, elle avait été étranglée. Se pouvait-il qu'elle ait été tuée avant son compagnon, peut-être même par celui-ci — n'avait-elle pas affirmé qu'il la maltraitait ? Peut-être avait-elle une liaison avec un autre homme, comme au temps où son premier mari avait été pendu. Son compagnon l'avait tuée dans une crise de jalousie, puis il était sorti se faire décapiter par l'amant, résolu à venger sa bien-aimée... Mais pourquoi l'avoir mutilé de cette manière ? Et pourquoi avoir rapporté la tête auprès de sa victime ? Et tout cela sans le moindre bruit !

Aucune de ces hypothèses ne satisfaisait le magistrat. Il ne parvenait pas à mettre les événements dans le bon ordre. Qui était mort en premier ? Les deux crimes étaient-ils le fait d'un même assassin ? Ce dernier avait-il agi seul ? Ou bien était-il complice de la veuve, qu'il avait ensuite étranglée parce qu'elle s'était juste servie de lui pour se débarrasser d'un compagnon brutal, mais ne souhaitait nullement s'enfuir avec lui ?

Tout cela était bien beau, mais Ti ne pouvait croire que ce double meurtre fût sans relation avec la pendaison du premier époux cinq ans plus tôt. La coïncidence était trop grande. La mort violente ne frappait pas sans raison à plusieurs reprises dans la même famille.

Il retourna examiner la mesure. C'était un assemblage de pièces exigües et sales. La veuve du pendu n'était pas une ménagère modèle. Ses propres épouses auraient trouvé à redire sur la façon dont elle tenait son intérieur.

Ma Jong, qui était allé explorer l'étage, appela son maître à travers l'escalier branlant.

Ti retroussa sa robe d'apparat et gravit les marches grinçantes. Il y avait là-haut une petite chambre garnie de deux coffres à vêtements en bois brut. Tout cela respirait la misère et la négligence. Un détail le frappa dès l'entrée : une échelle était suspendue au mur par un crochet. En levant les yeux, il vit une trappe.

— J'ai remis les choses comme je les ai trouvées, dit Ma Jong. Je vous propose une petite sortie sur le toit.

Il posa l'échelle sous la trappe, qu'il alla pousser. On pouvait voir le ciel par l'ouverture. Il se hissa à l'extérieur. Ti le suivit en tâchant de ne pas se prendre les pieds dans son habit de cérémonie, qui n'était pas le vêtement le plus commode pour aller crapahuter sur des échelles.

Ma Jong saisit la main de son maître pour l'aider à atteindre les tuiles. Une fois qu'il eut retrouvé la position verticale, Ti regarda autour de lui. Ils n'étaient pas très haut, mais dominaient globalement les constructions environnantes. Ce n'était décidément pas le meilleur quartier de Han-yuan. Des cheminées tordues fumaient çà et là. Ma Jong attendait visiblement de son maître qu'il découvre quelque chose. Son petit sourire en coin laissait deviner qu'il était content de lui. N'ayant rien vu côté ville, Ti se tourna vers la muraille de briques crues à laquelle s'adossait la maison. Ce fut alors que lui sauta aux yeux un détail qu'on ne pouvait pas voir d'en bas.

Des briques émergeaient du mur à intervalles réguliers, de façon à former une sorte de petit escalier qui devait permettre à une personne agile et pas trop épaisse de grimper jusqu'au sommet.

Le juge n'avait jamais hésité à payer de sa personne pour résoudre ses enquêtes. Il ôta sa robe de dessus, la plia soigneusement et la déposa près de la trappe. Tandis que Ma Jong restait derrière lui pour assurer ses arrières, il tenta l'escalade. C'était heureusement moins difficile que ça n'en avait l'air. Pour un adolescent ou une femme mince, cela devait être une promenade acrobatique. Il atteignit bientôt la cime de la muraille. De là, on surplombait tout à fait la ville. Il aperçut des

passants qui le désignaient du doigt. En revanche, par une nuit sans lune, il devait être possible de monter là sans être remarqué de quiconque. Une fois en haut, il regarda de l'autre côté. Il découvrit en contrebas une mesure identique, adossée au côté extérieur de l'enceinte. Un même jeu de briques saillantes y conduisait. Autant dire que leur muraille avait une entrée secrète, que les initiés pouvaient emprunter comme cela leur chantait.

— Ingénieux, n'est-ce pas ? dit Ma Jong, qui se tenait juste derrière lui.

Il était évident que des trafiquants avaient mis au point ce système pour communiquer avec la campagne sans passer par les postes de garde. Cela permettait d'introduire des denrées sans payer les droits de passage, ou de faire sortir le butin de larcins.

Une fois redescendu sur la terre ferme, Ti estima qu'il avait suffisamment examiné les lieux. Les occupants étant décédés, rien ne s'opposait à des mesures radicales. Il ne pouvait prendre le risque de voir ses administrés quitter la ville par ce biais, d'autant que sa petite expédition sur le rempart n'était pas passée inaperçue. Il donna l'ordre de détruire une à une les marches de brique et de raser les deux maisons. Puis il rentra au yamen en se demandant quel lien il allait bien pouvoir établir entre un pendu, une tête coupée, une femme étranglée et un spectre semant les cadavres sur son passage.

VII

Le juge Ti cerne l'épidémie ; madame Première fait un peu de lecture dans les entrailles d'un agneau.

Tao Gan rentra du sanctuaire de la Vache céleste, où il avait recensé les personnes en quarantaine conformément au vœu de son patron. Soucieux de se faire bien voir après l'affaire des faux médicaments, il avait rédigé un rapport détaillé qu'il entreprit de lire à haute voix :

— Ainsi donc, sur quatre-vingts malades...

— Quatre-vingts ! s'écria le juge.

— ... dix appartiennent à la classe des artisans, vingt-quatre sont de petits commerçants, et tous professent un parfait respect envers Votre Excellence. J'ai aussi noté leur âge, leur sexe et leur opinion quant à la politique agraire lancée l'an dernier par Votre Excellence, qui recueille, je dois le dire, l'admiration d'une écrasante majorité d'entre eux.

Tandis que son second débitait ses flatteries, Ti déploya une carte de la ville. Il marqua à la craie les lieux où habitaient les malades avant d'être transférés au sanctuaire. Il constata immédiatement que les foyers de l'épidémie étaient bien définis. Il y en avait trois, si l'on excluait la maison du marchand de thé où s'étaient produites les premières attaques du mal. Le démon, si c'était bien lui le responsable, était parti du quartier des commerces de bouche pour se déplacer vers le marché aux farines après un arrêt dans la partie la plus pauvre de la cité.

— Peut-être aime-t-il la proximité des fours à pain, suggéra Ma Jong. Moi-même, en fin de journée, rien ne m'ouvre mieux l'appétit.

Ti chargea ses adjoints d'aller étudier le système d'alimentation en eau de ces trois zones. Il convenait de puiser au fond des puits et de faire boire des animaux pour voir s'ils tombaient malades. Peut-être étaient-ils souillés par une même

charogne. Il voulait aussi qu'on vérifie s'il régnait dans l'air une odeur particulière, quelle qu'elle soit.

— Le démon de la maladie a des pouvoirs, mais nous avons de notre côté l'imagination qu'il faut pour contrer ses plans, affirma-t-il.

À l'aide d'encre rouge, il tira un trait pour relier ces trois quartiers. Curieusement, les trois lignes se croisèrent en un point unique.

— Qui loge ici ? demanda-t-il, le doigt posé sur l'emplacement.

L'un des secrétaires issus de la région examina la carte.

— Une famille d'excellente réputation, noble juge. Les Xiahou. Le chef en est le marquis de Bi.

Ti nota que la maison Xiahou se situait précisément au centre des pérégrinations démoniaques. Le spectre les avait-il pris pour cible ? C'était difficile à croire, d'une part à cause de la piété démonstrative dont faisaient preuve les dames de cette demeure, propre à écœurer n'importe quel suppôt des enfers, de l'autre parce qu'à la connaissance du juge aucun membre de ce clan ne figurait sur sa liste de malades.

Pendant ce temps, dans le gynécée, ses épouses donnaient une petite collation – rien de luxueux en ces périodes de drame public – afin de remercier les nobles dames des efforts qu'elles déployaient pour rétablir l'harmonie dans la cité. Ti appelait cela « regonfler ses troupes ». Les épouses du magistrat y recevaient avec une courtoisie appuyée. Une aimable conversation réunissait une vingtaine de femmes autour d'une tasse de thé. Les Xiahou étaient bien sûr présentes, ainsi que la sœur de dame O, bonzesse de son état, qui n'avait pas hésité à quitter sa communauté pour venir soutenir la famille de ses prières. C'était une petite bonne femme au crâne rasé, vêtue d'une robe grise toute simple, le parfait pendant de sa magnifique sœur. L'autre belle-fille du marquis, dame Wan, paraissait effacée en comparaison de sa belle-sœur à la personnalité solaire. On n'avait guère l'occasion d'entendre le son de sa voix.

Avant de prendre congé, la rayonnante O Yue-ying pria les épouses du magistrat de leur faire l'honneur d'une visite.

Madame Première l'en remercia avec la plus grande politesse, bien qu'aucune des trois n'eût l'intention de se déplacer : chacune d'elles était ulcérée par les affronts reçus à tour de rôle au sanctuaire de la Vache céleste. Pour rien au monde elles n'auraient mis les pieds sur les terres de leurs concurrentes.

Une fois les visiteuses parties, madame Première alla rendre compte de leur mission à son mari et conclut en lui racontant avec quel front la belle-fille du marquis avait osé les convier chez elle.

— Voilà une idée excellente, dit le juge. Allez-y tout de suite. Elle resta interdite.

— Vous n'aurez pas bien compris, sans doute, que cette femme nous insulte depuis le début de l'épidémie avec ses exercices de charité ostentatoire. Elle croit soigner les gens en répandant son or par poignées ! C'est d'une indécence inimaginable !

Son mari semblait imperméable à la justesse de ses arguments.

— J'espère que ces petites dissensions ne vous empêcheront pas de rendre au plus vite leur visite à ces trois bienfaitrices.

« Petites dissensions ? » se répéta intérieurement sa Première, qui n'en croyait pas ses oreilles. On eût dit qu'il n'avait pas saisi un traître mot de son discours.

Mais comme les ordres de son époux ne se discutaient pas, elle envoya un messenger chez les Xiahou pour annoncer son arrivée. Elle eut la bonté d'épargner la corvée à ses compagnes : étant l'épouse principale, sa présence suffisait à représenter toute la maisonnée des Ti. Elle se sentit sacrifiée une fois de plus.

La maison Xiahou était une belle demeure patricienne cernée de murs dont les quinconces étaient censés repousser les démons. Passé le porche monumental, on pénétrait dans une première cour aux proportions harmonieuses sur laquelle ouvraient les principaux pavillons qui composaient la résidence.

Les deux belles-filles et la nonne accueillirent madame Première à sa descente de palanquin. Celle-ci s'aperçut bientôt que la nonne passait le plus clair de son temps à réciter des soutras, même lorsqu'elle était avec le reste de la famille, créant

un fond sonore des plus étranges. On aurait dit qu'ils logeaient à proximité d'un temple dont leur parvenait le murmure assourdi des prières égrenées par le collège des religieuses.

L'air d'autorité de dame O laissait à penser qu'elle dirigeait cette maison. Or, madame Ti apprit qu'elle n'était en fait que l'épouse du fils cadet. C'était sa belle-sœur, dame Wan, qui était la matrone en titre. Mais leurs caractères très différents avaient renversé l'ordre habituel des choses. La belle-sœur semblait avoir abdiqué ses prérogatives afin de permettre à dame O d'endosser le rôle auquel sa nature dominatrice la prédisposait.

Il y avait aussi une tripotée d'enfants nés des deux ménages, parmi lesquels beaucoup de filles. Le patriarche était veuf depuis longtemps. On laissa comprendre à la visiteuse qu'il régnait sur son clan avec autorité, ce qui n'était pas l'aspect le plus merveilleux de la vie dans cette demeure. Madame Première saisit à demi-mot qu'on ne s'y amusait pas tous les jours.

Dame O était si soignée, parée, voire pomponnée, que les autres femmes, à côté d'elle, avaient toutes l'air de souillons, l'épouse du mandarin y compris. Ses cheveux étaient tirés en un chignon aussi impeccable que compliqué. Ses vêtements tombaient si naturellement qu'on pouvait croire qu'il s'agissait de bois sculpté et peint, et qu'elle était elle-même une statue douée de mouvement. Ses traits n'étaient animés d'aucune expression, hormis un sourire quasi permanent, digne d'un bouddha sur l'autel d'un temple. C'était la déesse de l'harmonie conjugale descendue parmi les hommes.

Madame Première apprit qu'on avait prévu une petite distraction. Tout le monde se réjouit d'assister à une séance de divination dont le prétexte était d'apprendre le futur immédiat de la ville. Le devin était en habit noir sobre et digne, la tête surmontée d'un très haut chapeau en forme de tube tenu par un cordon qui passait sous son menton. Madame Première se demanda si l'objet avait pour but d'acheminer les messages du Ciel jusque dans son esprit éclairé.

On fit un sacrifice devant la petite chapelle privée installée dans un réduit qui ouvrait sur le salon par un volet à deux battants. Le devin déposa sur une table la boîte dans laquelle il

transportait les instruments nécessaires à l'exercice de son art sublime : un couteau bien effilé, des pincettes d'argent et une scie bien solide. Un serviteur apporta un agneau nouveau-né qu'on avait acquis pour l'occasion. Madame Première n'était pas très cliente de ces offrandes d'êtres vivants. Elle détourna les yeux au moment où le sacrificateur égorgea le chétif animal. Lorsque le sang se fut écoulé dans une jarre, il ouvrit l'abdomen afin de consulter les organes internes. La nonne bouddhiste suivait cela d'un œil tout juste poli. Madame Première nota néanmoins qu'elle redoublait de soutras, sans doute pour contrebalancer cet assaut d'une religion non approuvée par le Bouddha. Le devin fit sa lecture à haute voix pour le bénéfice de ses commanditaires :

— Le foie ne nous dit pas grand-chose d'intéressant. Tiens, vous avez eu une perte financière récemment. Cela ira mieux bientôt, les intestins sont catégoriques. Les reins nous indiquent une légère mésentente au sein de votre foyer. Il faudra y remédier. Je connais quelques incantations qui ramèneraient la paix dans une tribu de barbares des steppes. Le cœur est plus désert.

Il se pencha pour l'examiner de plus près. Ce qu'il y lut ne devait pas convenir à une conversation entre gens de bonne compagnie, car il se redressa, laissa échapper un « hum » embarrassé et passa à l'organe suivant comme on tourne la page d'un livre. Il y eut un courant d'air.

— Ah ! fit le mage en levant un doigt. Sentez-vous que les dieux nous ont rejoints ? C'est le souffle divin qui vient de passer. Nous sommes sur la bonne voie.

Madame Première aurait juré que la nonne avait haussé les épaules et levé les yeux au ciel. Le lecteur se remit à farfouiller dans la dépouille du bout de ses pincettes.

— L'estomac : voilà où se tient la réponse à nos questions.

Il expliqua que les dieux du ventre étaient particulièrement chatouilleux en cette saison. Il suffisait de peu de chose pour les offusquer. La particularité du cas présent était que la population entière de la cité s'était compromise dans l'offense. À péché collectif, punition générale. Les dames se mirent à chercher de quoi il pouvait bien s'agir. Il sembla à dame Wan que les

libations de la fête des morts n'avaient pas été effectuées avec assez de componction. À bien y réfléchir, dame O jugea qu'on s'était comporté comme des rustres. Au bout de quelques instants, les exemples de mauvaise conduite touchant au ventre constituaient une liste interminable. Han-yuan était devenu un repaire de mécréants acharnés à contrarier les divinités corporelles de toutes les manières imaginables. La ville n'avait rien à envier aux quartiers les plus mal famés de la capitale, c'était un véritable coupe-gorge où les dieux avaient eu bien raison de frapper les impies.

Ces dames ne tardèrent pas à se sentir abattues à la perspective des tourments qui viendraient sûrement les punir tous. Par bonheur, le devin tenait la panacée.

— Nous sommes sauvés ! dit la belle-sœur.

Le devin attendit que le silence fût revenu pour administrer la recette d'un ordre retrouvé :

— Il s'agit d'élever un monument aux dieux du ventre. Un petit temple bien situé serait l'idéal. La population se rendra en pèlerinage sur le mont Hua pour se faire remettre des amulettes consacrées. Durant un mois, des cérémonies auront lieu chaque soir, au cours desquelles on demandera pardon à la divinité pour l'offense. Alors seulement la paix et l'harmonie reviendront dans notre ville.

Madame Première se dit que le remède était abracadabrant et que tout le monde serait mort avant de l'avoir réalisé. Elles en étaient là de leurs débats lorsqu'on vint prévenir ces dames que le marquis était souffrant.

— Ah, que vous avais-je dit ! s'exclama le devin. Elles s'empressèrent d'aller au pavillon du maître, et en profitèrent pour lui amener le mage aux avis si éclairés. Madame Première suivit par curiosité.

Le vieux marquis de Bi reposait sur son lit, tout habillé. Il se tenait le ventre et arborait une figure blafarde. Dame O donna des ordres aux servantes, qui lui ôtèrent ses bottes et entreprirent de l'installer plus confortablement.

— Ce ne sera rien, dit-il avec un geste d'apaisement. Je vais déjà mieux. C'est passé.

Il commença aussitôt à se tordre de douleur. Dame O, qui avait un instinct très sûr pour tout ce qui touchait aux convenances et à la propreté, saisit un plat avec la rapidité de l'éclair et le plaça sous le nez de son beau-père juste à temps pour qu'il y vidât son estomac.

Assez dégoûtée par ce spectacle, madame Première ne vit aucune nécessité de s'attarder dans cette maison où nul n'avait plus la tête à s'occuper d'elle. Sa place était au yamen, où l'attendaient ses tâches ménagères et où personne ne souffrait d'un mal contagieux. Elle formula deux ou trois phrases de remerciement pour ce charmant accueil et tourna les talons. La dernière chose qu'elle entendit avant de quitter la chambre fut la voix de dame O assurant son beau-père qu'elle prenait tout en main et les clochettes que le devin agitait au-dessus du vieil homme.

VIII

Le juge Ti nettoie un bois de bambous ; il empêche un défunt de s'en aller.

Tandis que chacun s'évertuait à trouver un remède à l'épidémie, le juge Ti gardait à l'esprit les autres affaires qui réclamaient son attention. Il importait de faire respecter l'ordre public, qui exigeait que l'on puisse traverser les forêts de bambous sans se faire détrousser par une prostituée et son souteneur. Vexé d'avoir vu ses mesures contrariées par de vulgaires bandits, il se prit à rêver d'un supplice sur la grand-place, qui aurait rappelé à ses concitoyens qu'il ne plaisantait pas avec la morale.

Il ordonna une sortie militaire exceptionnelle. La garde au complet fut chargée de cerner le bois de bambous avec l'ordre de ratisser tous ceux qu'on y trouverait. Les soldats disponibles furent réquisitionnés. Ma Jong et Tsiao Tai allèrent annoncer dans les rues qu'on recrutait des hommes de bonne volonté pour leur prêter main-forte. Les habitants se proposèrent en si grand nombre qu'ils les soupçonnèrent d'espérer en profiter pour filer. Aussi choisirent-ils ceux qui laissaient une famille et un commerce derrière eux. Leurs noms furent notés, on les prévint que l'appel serait fait au retour : en cas d'absence, leurs parents seraient jetés en prison et leurs biens confisqués. Curieusement, plusieurs d'entre eux se souvinrent soudain que leurs occupations ne leur permettaient pas d'aller courir les routes pour le plaisir du sous-préfet. Les lieutenants firent la sourde oreille et ordonnèrent aux sbires d'emmener tout le monde au bois à coups de bâton si nécessaire. La porte de la ville fut ouverte pour la petite troupe et se referma au nez des curieux, des femmes, des vieillards, et de ceux qui avaient encore plus peur des bandits que des coliques mortelles.

Pendant ce temps, Ti s'employa à vérifier que l'eau des puits était buvable. Il envoya le personnel du yamen ramasser les animaux errants de par les rues. Servantes et esclaves revinrent au tribunal avec des sacs où l'on avait fourré des chats, ou traînant des chiens récalcitrants au bout de cordes. Chaque chef de quartier apporta une jarre contenant un peu de son eau. Le reste de l'après-midi se passa à essayer de faire boire des animaux à qui le fait de se trouver attachés par le cou ne donnait guère envie de laper.

Au prix de maintes griffures et morsures, ils parvinrent à établir que l'eau n'était pas plus malsaine que d'habitude. En fin de journée, les petits auxiliaires furent relâchés, bien que le sergent Hong eût suggéré qu'on en profitât pour en débarrasser la cité une bonne fois pour toutes. Ti estima qu'il n'était pas séant de faire un mauvais sort à des créatures qui venaient de travailler pour eux. Par ailleurs, la période n'était pas propice à l'élimination des chats : il avait lu dans ses grimoires que certaines épidémies apparaissaient lors de la prolifération des rats.

Le dernier toutou quittait à toutes pattes l'enceinte du tribunal lorsque les valeureux soldats et leurs amis du jour furent annoncés à la porte sud. Les vivats qui accompagnèrent leur traversée de la ville aux flambeaux donnèrent au juge une indication sur le résultat de l'entreprise. Si la foule acclamait les courageux guerriers, c'est qu'ils paraissaient avoir interpellé une bande au grand complet. Une douzaine de personnes avançaient sous bonne garde, constamment menacées par lances, fourches et bâtons.

Une fois ce petit monde réuni dans la cour du yamen, Ti prononça quelques mots pour remercier les héros. Il leur fit servir du vin prélevé sur sa réserve personnelle, et donna discrètement l'ordre au capitaine d'évacuer dès que possible ceux qui n'avaient rien à faire là.

Il alla s'installer sur l'estrade où trônait la table de justice et se fit amener les suspects. Il dut bientôt se rendre à l'évidence : le butin était moins glorieux quand on y regardait de plus près. Il y avait là quelques mendiants plus ou moins éclopés qui ne correspondaient pas du tout à la description du gnome et de sa

houri, et qui d'ailleurs auraient été fort empêchés de mettre à mal un membre de sa garde. On leur avait adjoint un petit groupe de bûcherons surpris en plein travail et dont la hache avait été considérée comme un instrument contondant. Deux ou trois glaneuses des alentours ne cessaient de réclamer qu'on les libère pour qu'elles puissent aller préparer leur soupe. Les seuls dont les raisons de se promener dans ce bois étaient mal définies étaient un couple que le juge Ti aurait été ravi d'avoir en son pouvoir si leur description avait correspondu au portrait tracé par l'unique témoin. Il fit néanmoins venir ce dernier pour entendre son avis. Le soldat, qui commençait à se remettre de ses blessures, fut effaré de contempler ce que ses confrères lui avaient décrit comme une horde d'assassins assoiffés de sang. Son regard ne s'attarda pas plus longtemps sur le petit couple que sur les bûcherons, les mendiants et les glaneuses.

— Ils ne sont pas là, noble juge, conclut-il à regret. J'ai été attaqué par une grande femme mince à la beauté ensorcelante et par un lutin maléfique dont les yeux lançaient des éclairs paralysants. Je ne vois rien de tel ici.

Ti nota au passage que le récit s'était étoffé depuis la fois précédente. Dans un mois, il comprendrait un chariot jaillissant du ciel dans un nuage de feu et tout cela finirait en légende locale, entre les histoires de sorcières et les exploits du roi dragon. Il supposa que l'homme et la femme étaient un couple illégitime qui profitait de la solitude – toute relative, apparemment – de ces bois pour se livrer à des ébats réprouvés par la morale.

Ce fut alors que la foule, qu'on n'avait pas réussi à chasser de la cour, commença à réclamer à grands cris qu'on décapite tout de suite les malfaiteurs. Les « héros » avaient raconté avec force détails de quelle façon ils avaient risqué leur vie pour protéger celle de leurs concitoyens. Le récit de leur combat à mains nues contre les féroces bandits avait suscité un grand émoi. Le vin généreusement distribué par le magistrat ajoutait à l'ambiance générale. Le petit peuple de Han-yuan aurait volontiers conclu la fête par une exécution collective à la lueur des torches. Le juge Ti comprit que l'effet de soupape qu'il avait souhaité était en train de se produire, et même au-delà de ses

espérances. La communauté s'était si bien soudée contre ses ennemis qu'elle exigeait à présent leur sacrifice pour donner la touche finale à cette belle réconciliation.

La seule solution était d'envoyer tous les suspects en prison pour les protéger de la colère publique. Leur libération aurait été désastreuse pour l'état d'esprit de ses administrés. Il ne se voyait pas leur imposer cette douche froide. Il parut sur le perron de la salle d'audience. Lorsque le silence fut revenu, il promit que « les coupables » recevraient sous peu la punition qu'ils méritaient, mais que tout devait se faire conformément aux lois impériales. Aussi pria-t-il l'assistance de bien vouloir rentrer chez elle sans causer de troubles. Le fait que des gardes aient été postés tout autour de la cour, l'arme au poing, plaidait pour le respect des désirs de Son Excellence. Aussi put-il bientôt aller se coucher dans un tribunal de nouveau calme, non sans se demander ce qu'il allait bien pouvoir expliquer à ces excités le lendemain.

Le juge Ti prenait ses nouilles du matin en compagnie de ses épouses lorsque le sergent Hong lui remit un faire-part apporté par un esclave des Xiahou. Le marquis de Bi s'était éteint dans la nuit, au son des prières rituelles des trois grandes religions. Ti vit voler en éclat son observation selon laquelle la maladie se contentait bizarrement de faire le tour de cette demeure. Les funérailles devaient avoir lieu dans la matinée, sans attendre les trois jours d'exposition, étant donné les circonstances particulières, c'est-à-dire que le marquis avait succombé à un mal contagieux qui avait déjà emporté nombre de leurs concitoyens. Nul n'avait envie de rendre une dernière visite au cadavre. Le défilé des voisins, un mouchoir parfumé sur la bouche, n'aurait pas apporté le réconfort qu'on recherche habituellement dans ces occasions. De plus, il aurait été difficile de trouver un embaumeur qui accepte de le préparer, sans parler de l'interdiction édictée par l'administration d'approcher ceux que l'épidémie avait emportés.

À l'heure dite, Ti revêtit sa plus belle robe verte de fonctionnaire de troisième rang et se posta devant le portail du yamen pour voir passer le cortège. Il était séant que le premier

magistrat de la ville présente ses respects à l'un des membres les plus éminents de la noblesse locale.

Il n'était pas le seul à se tenir sur la chaussée. Bien que les décès se fussent multipliés ces derniers temps, la population n'était pas assez blasée pour se priver du spectacle que constituaient les funérailles d'un personnage titré et fortuné. La famille avait le devoir de se mettre en frais, si dure que fût la période, faute de quoi elle aurait irrémédiablement perdu la face. Les Chinois entraient dans la mort conformément à l'ordre qui avait présidé à leur existence. Le monde invisible répondait aux mêmes lois célestes que celui des mortels. Nul n'avait envie de se voir un jour confronté à un aïeul courroucé d'avoir été expédié sans les formalités auxquelles il avait droit.

Une première bannière de haute taille détaillait les noms du défunt. Suivait un second étendard sur lequel avaient été décrits ses mérites, ses titres, sa réussite, sa nombreuse famille et les bonnes actions dont il ne semblait pas avoir été avare.

— Je suis toujours étonné de voir à quel point nos nobles sont des gens de bien, qui passent leur vie à aider leur prochain dans le plus grand souci de la morale, nota le juge. Ces funérailles sont chaque fois une occasion d'édification pour le peuple. Ah ! Si les vivants faisaient aussi bien que les morts, nous vivrions dans un monde parfait !

Venait ensuite la chaise à porteurs du marquis, vide bien entendu, et dont la présence servait à rappeler combien il manquerait cruellement à tous ceux qui l'avaient connu. Une autre explication de cette coutume était que l'âme du mort devait être conduite à sa dernière demeure avec le même respect qu'on lui avait dispensé de son vivant.

Une petite troupe d'enfants soutenue par une fanfare tonitruante de tambours et trompettes portait de grands plumeaux blancs destinés à éloigner les mauvais esprits.

Juste avant le corps marchaient les représentants des trois religions : de sobres bonzes récitant leurs soutras, des prêtres taoïstes en robe sombre, à côté desquels les chamanes aux visages recouverts de masques, revêtus de tenues multicolores, s'agitaient avec frénésie afin de préparer le départ de l'âme purifiée du marquis.

Le catafalque reposait sur un chariot à deux roues tiré par un bœuf enturbanné dont le pas d'ambassadeur donnait son rythme à la procession. Le défunt avait été emmailloté et recouvert des insignes de sa dignité. Lorsqu'il passa à la hauteur du magistrat, ce dernier s'inclina respectueusement, beaucoup plus bas qu'il ne l'aurait fait du vivant du marquis, à qui la mort conférait un rang bien au-dessus de ceux qui lui survivaient.

Les membres de la famille suivaient en grand habit de deuil blanc, montés sur de beaux chevaux empanachés, car il n'était pas séant de voir des nobles se déplacer à pied, même pour des funérailles. Le noir dont les dames avaient coutume de cerner leurs yeux avait coulé sur leurs joues blanchies par la poudre de riz. En fait, il était d'usage de dessiner les coulures devant un miroir, avant de quitter la demeure, au cas où les larmes auraient du mal à venir : l'expression de la plus vive douleur était à la fois une marque de respect envers le disparu et une nécessité vis-à-vis des voisins.

Esclaves et serviteurs fermaient le convoi. Ils exprimaient une profonde tristesse due à la perte de leur bon maître, tristesse qu'on avait sans doute eu soin de soutenir par la concession de quelque prime de deuil. Que serait-il resté de l'honneur familial si les domestiques avaient arboré des faces hilares à l'arrière du cortège ? Ils étaient en outre chargés de transporter les biens matériels destinés à être laissés à la disposition du trépassé au cas où il aurait eu une petite faim durant son voyage vers l'au-delà : des amphores du meilleur vin, deux rouleaux de soies précieuses pour circonvenir quelque passeur ou quelque juge des enfers un peu sourcilieux sur ses bonnes actions prétendues, des livres de prières pour pallier un trou de mémoire éventuel, et des statuettes représentant danseuses et musiciens, afin d'égayer son éternité. Le juge Ti, en tant que représentant de l'ordre, aurait bien aimé qu'on abolît cette coutume, qui incitait les individus sans scrupules à venir piller les tombes, et suscitait une criminalité particulière, appelée « délinquance des cimetières ».

Tout ce monde se dirigeait d'un pas lent vers la chapelle des Xiahou, préparée et décorée pour l'occasion, qui s'élevait sous la muraille, hors la ville. C'était là ce qui achoppait. Après avoir

rendu ses devoirs au marquis, Ti rentra se faire servir une tasse de thé en attendant le scandale qui n'allait pas manquer de se produire.

Les porteurs d'oriflammes s'arrêtèrent les premiers, tout surpris de se heurter aux battants hermétiquement clos de la porte nord. La chaise ambulante faillit leur rentrer dedans, tout comme elle manqua d'être renversée par les enfants aux plumeaux, contre qui butèrent les bonzes, prêtres et chamanes. Ceux-ci eurent juste le temps de s'écarter pour ne pas être écrasés par le bœuf, qu'on avait tardé à freiner. Les amis et parents furent tout étonnés de se voir subitement mélangés à leurs esclaves, qui ne savaient pas où se mettre ni où poser les offrandes pesantes dont ils étaient embarrassés. Ce fut pendant quelques instants une belle cohue, jusqu'à ce que les deux fils du marquis parviennent à remonter le cortège à présent disloqué jusqu'au poste de garde responsable de ce désordre. Les soldats étaient déterminés à ne laisser sortir personne sans une permission écrite du magistrat. Les Xiahou arguèrent du fait qu'aucune porte ne pouvait rester fermée devant un mort d'un si haut rang. Les militaires rétorquèrent qu'ils ne pouvaient se permettre d'enfreindre un ordre du sous-préfet.

On était sur le point d'en venir aux mains lorsque dame O, enfin parvenue en tête de convoi, déclara qu'il s'agissait d'un regrettable malentendu : on avait omis de demander le sauf-conduit à Son Excellence, un oubli qui pouvait être réparé en peu de temps. Le juge venait de rendre les honneurs à la dépouille funèbre, il n'avait certainement pas l'intention de l'offenser en lui opposant des chicaneries administratives. Il allait parapher l'autorisation, et le responsable de ce contretemps serait fouetté pour sa négligence.

Les deux couples décidèrent donc de se rendre au yamen pour régler l'incident avec qui de droit. On crut que dame O avait vu juste lorsque l'un des lieutenants du sous-préfet accourut, un papier à la main. La foule emmêlée des processionnaires le regarda avec soulagement grimper sur un tonneau pour prononcer une allocution publique. Brandissant le document, Tsiao Tai annonça qu'il était porteur d'un décret de Son Excellence, selon lequel tous les morts sans exception

devaient être incinérés. Les Xiahou n'avaient pas encore eu le temps de bien comprendre ce qu'on venait de leur dire quand il ajouta que le bûcher était déjà prêt : on l'avait dressé sur l'esplanade des exécutions, de l'autre côté de la muraille, et seule la famille proche était autorisée à sortir pour assister à la crémation. En un mot, on pouvait remballer tout le matériel, payer les figurants et renvoyer le personnel à la maison, la démonstration de gloire des marquis de Bi était terminée.

Le mari de dame O fulminait, elle-même était abasourdie.

— Il semble qu'on ne va fouetter personne, finalement, ma chère, dit son beau-frère.

Ils hésitèrent un moment entre la colère et l'obéissance. Leurs troupes d'enfants et de religieux ne pesaient pas lourd face aux soldats en armes qui gardaient la porte. Dame O, décidément en veine de diplomatie, ravala son humiliation pour expliquer à sa parentèle que la crémation ne constituait en aucun cas une offense. D'abord parce qu'il s'agissait du sort commun dicté par l'état d'urgence – et à bien y réfléchir ils n'étaient pas mécontents qu'on prît des mesures pour les préserver de cette maladie. Ensuite, le bûcher funéraire était une vieille pratique bouddhiste qui valait bien celles des autres religions. Les mânes de leur père ne s'offusqueraient pas de ce traitement. Sa sœur, la bonzesse, sortit de sa réserve pour soutenir fermement cette idée. Depuis les progrès de la foi bouddhique, les plus hauts courtisans se faisaient incinérer. Ce qui était bon pour l'élite du pays ne pouvait être mauvais pour le regretté patriarce.

Le reste de la famille fit contre mauvaise fortune bon cœur. Le propre des Chinois avait toujours été de s'adapter aux circonstances et de se tourner vers telle religion selon l'usage qu'ils en avaient. Chamanes et prêtres taoïstes furent donc remerciés plus tôt que prévu, sous l'œil ravi des bonzes. Les funérailles bouddhistes ne prévoyant pas d'incinérer d'offrandes avec le corps, les serviteurs emportèrent leurs soieries, amphores et figurines. Quand l'avenue se fut un peu dégagée, les soldats ouvrirent enfin la porte monumentale pour ne laisser passer que le bœuf avec son catafalque et les enfants du

marquis, qui montraient à présent un désespoir accru par cette rebuffade publique.

IX

Le juge Ti surprend un intrus dans son gynécée ; il arrête un lutin et une renarde.

L'explication selon laquelle l'épidémie était due à un péché collectif des ventres se répandit très vite parmi la population de Han-yuan. Comme les dieux corporels ne pouvaient monter au ciel dénoncer leurs hôtes que pendant le sommeil, la conclusion qu'il était préférable de dormir le moins possible s'imposa d'elle-même.

Ti eut dès lors l'impression de diriger une ville de fous. Lorsque le jour commença à décliner, un raffut inhabituel monta de l'avenue principale. Les heures passèrent sans que le brouhaha faiblît le moins du monde. Tsiao Tai, envoyé aux nouvelles, expliqua que leurs concitoyens s'étaient rués sur tout ce qui pouvait provoquer l'insomnie. Devant l'affluence de clients déterminés à ne plus se coucher, les patrons des auberges avaient décidé d'ouvrir toute la nuit. Les musiciens, bons ou mauvais, étaient sollicités de toutes parts. Les bourgeois aisés donnaient chez eux des fêtes privées dont le bruit se propageait à travers les fenêtres. Il n'y avait plus un pétard disponible chez les marchands. Les tripots faisaient salle comble, on jouait à tous les jeux imaginables, à la lumière des lampions, voire devant les porches des demeures particulières. Partout des vendeurs ambulants proposaient du thé aux malheureux qui déambulaient comme des âmes en peine. Les règles de préparation de ce breuvage délicat avaient été indignement bafouées : on cherchait à produire la boisson la plus concentrée, sans respect pour l'art de l'infusion, un des piliers de la culture traditionnelle. On avait même vu des amis se faire la grâce de se gifler les uns les autres au moindre signe de défaillance. C'était un concours à qui veillerait continûment. Et si, par malheur, on s'endormait sur son tabouret, il se

trouvait toujours un passant charitable pour vous secouer par les épaules. La plupart des commerçants avaient renoncé à fermer boutique, surtout ceux qui vendaient des crécelles, des tambours ou des noix d'arec à mâcher. Seuls les comptoirs d'alcools étaient en quarantaine, l'enivrement menant en général à l'assoupissement. C'était comme s'il n'avait plus existé ni nuit ni jour. L'ordre naturel des choses, le rythme sain de la vie sociale s'étaient évanouis devant la peur de tomber malade. Les prêtres avaient baptisé cela la « fête du ventre divin », et nul ne pouvait prédire combien de temps elle durerait.

Ti ignorait si ces efforts pathétiques allaient faire reculer l'épidémie. Ce qui était sûr, c'était que l'harmonie était tout à fait détruite, ce qui constituait une victoire pour le démon à l'origine du mal.

Quelque déplaisante cette anarchie fût-elle, le magistrat ne se voyait guère passer la nuit à courir après des récalcitrants énervés par une trop grande consommation d'excitants. Mieux valait attendre le lendemain pour régler cette question. Après vingt-quatre heures de veille, ses concitoyens seraient assez ramollis pour reconsidérer leur attitude.

Incapable de dormir dans ce raffut, Ti quitta sa chambre pour une petite promenade dans les corridors du yamen. L'un des grimoires médicaux dont il affectionnait la lecture recommandait de marcher pieds nus sur un sol froid pour mettre le bas du corps dans des dispositions favorables à l'endormissement. Il était donc en train d'errer dans le noir lorsque l'idée lui vint d'aller partager la couche d'une de ses épouses afin de passer cette terrible nuit le moins désagréablement possible. C'était le tour de sa Deuxième, mais elle avait ses embarras. Au reste, lorsqu'elle ne les avait pas, c'était en général qu'elle attendait un heureux événement, ce qui ne faisait pas de leur vie conjugale un festival de plaisirs charnels. Il se dirigea vers l'aile des femmes en cherchant laquelle des deux restantes allait avoir l'honneur d'être réveillée par son auguste époux.

Il venait de tourner l'angle du couloir lorsqu'il vit avec horreur un inconnu se glisser subrepticement hors du gynécée, une petite lampe à huile à la main. C'était, pour ce qu'il pouvait

en voir, un homme fluet, certainement jeune, doté d'à peine trois poils sur le menton, et vêtu avec un soin coquet. Exactement le genre de freluquet dont l'une de ces vaniteuses était susceptible de s'enticher ! Était-il possible qu'il fût cocu ? Cette idée le paralysa. Il en était déjà à se demander lequel de ses fils était bien de lui lorsqu'il vit le brigand jeter un coup d'œil à droite et à gauche pour vérifier que la voie était libre. Cédant à la colère, Ti bondit sur l'infâme suborneur. Il eut la satisfaction de constater qu'il le dépassait d'une demi-tête, ce qui allait faciliter l'expression de sa juste fureur.

— Halte-là ! rugit-il en l'agrippant par le col. Pas si vite, mon petit bonhomme ! Connais-tu le sort réservé par le code à ceux qui s'aventurent la nuit dans les appartements des femmes de magistrats ? Mes collègues ont rédigé toute une page à ce sujet, avec en notes la liste des tortures recommandées. Nous allons l'étudier ensemble !

Le délinquant restait curieusement muet, hormis quelques couinements aigus tandis que le juge le secouait. Ti l'examina de plus près, sourcils froncés... et eut la surprise de constater qu'il venait d'appréhender sa Troisième, revêtue d'un costume masculin, une fine moustache collée au-dessus de la bouche. Il la lâcha immédiatement, incapable de choisir la contenance à adopter.

— Pardonnez-moi, dit-elle en baissant la tête. C'est la fête, dehors. Je n'ai pu résister à l'envie d'aller voir par moi-même ce qui se passe.

Il sembla au magistrat que la maison venait de s'ouvrir en deux sous l'effet d'un séisme.

— Comment avez-vous osé ! la gronda-t-il. Que dirait notre chère Première si elle l'apprenait ? Elle qui a toujours à cœur de veiller sur la respectabilité de notre clan !

La porte du gynécée grinça sur ses gonds. Un second jeune homme se glissa dans le corridor. Il était pourvu d'une superbe barbe parfaitement peignée et portait sur son chignon un bonnet brodé un peu trop élégant pour le reste de sa tenue.

— Désolée, dit-il, j'ai dû rembourrer ces bottes, elles sont un peu grandes. Nous y allons ?

Le bellâtre se tourna vers eux, si bien que Ti n'eut aucun mal, son incrédulité mise à part, à reconnaître celle dont il venait de vanter l'attachement aux bonnes mœurs. La superbe pilosité virile qu'elle arborait ne lui était pas non plus inconnue. Elles portaient toutes deux des barbes postiches empruntées à sa collection de déguisements, qui lui servait à enquêter sans se faire connaître. Dame Lin sembla fort contrariée de rencontrer son époux, qui lui-même n'avait pas l'air enchanté. Il prit une voix plus grave de deux tons pour leur exprimer le fond de sa pensée, afin de bien marquer son désagrément sans avertir toute la maisonnée de ses déboires :

— Croyez-vous qu'il soit de votre dignité de déambuler dans les rues sous un travestissement grotesque ?

S'il avait été assez facile d'impressionner sa Troisième, la Première avait des idées plus arrêtées sur la manière dont elle était censée se conduire :

— Que mon noble époux me pardonne, répondit-elle d'une voix suave, mais vous faites cela tout le temps.

Ti leur fit observer que les règles de bonne conduite des dames de la noblesse ne prévoyaient pas qu'elles se déguisent pour aller s'amuser incognito.

— Comment faire autrement ? objecta dame Lin. Vêtues en épouses du sous-préfet, il nous serait impossible de nous divertir comme tout le monde.

— Vêtues comme les femmes honnêtes de votre rang, certainement ! rugit leur mari.

— Au reste, que vous importe ? reprit sa Première. Puisque nul n'est en mesure de nous identifier, votre honneur est sauf !

La remarque incitait le juge Ti à une longue méditation sur les périls auxquels on s'exposait en épousant une femme qui avait des lettres. C'est alors qu'un éclair frappa son esprit. La solution d'une des enquêtes en cours venait de fondre sur lui comme le faucon sur le pigeonneau à peine sorti du nid.

— J'ai trouvé ! dit-il pour lui-même, tout à sa réflexion. Ses épouses le virent s'éloigner comme un somnambule.

— Et nous, noble époux ? demanda à mi-voix sa Troisième.

— Allez vous coucher, répondit-il avant de tourner l'angle du corridor.

Elles restèrent un moment interdites, se demandant de quelle vision incongrue leur juge de mari était encore la proie. Dame la Troisième ouvrit la porte du gynécée, que sa compagne referma d'un coup sec.

— Mais... hésita la Troisième. Il a dit d'aller nous coucher.

On percevait toujours, montant de la rue, le brouhaha de conversations et de chansons à la gloire du ventre.

— Oui... répondit dame Lin. Mais il n'a pas dit à quelle heure. L'obéissance à cette injonction peut bien souffrir un petit délai, je pense ? J'ai pour ma part une furieuse envie d'alcool de riz.

Il était évident que le magistrat avait désormais autre chose en tête que la discipline conjugale. Les deux petits barbichus se dévisagèrent un instant. La Troisième souffla la lampe à huile et elles se dirigèrent vers la porte de derrière que leur époux utilisait lorsqu'il voulait quitter le yamen discrètement.

Le fait d'avoir vu ses femmes changées en hommes avait dégoûté le juge Ti de partager leur couche, et cette situation risquait de durer tant que la fâcheuse impression qu'il avait ressentie ne se serait pas dissipée. Il s'allongea dans son lit-cube sans plus prêter attention au bruit de fond. C'était cette fois l'ébullition à laquelle son esprit était en proie qui l'empêchait de dormir. Lorsqu'il s'abandonna enfin au sommeil, son plan était résolu. Il se laissa sombrer dans l'inconscience, au risque de permettre au dieu de son ventre de monter au ciel faire un rapport défavorable à son sujet. Du moins le dieu de la poitrine, qui présidait à l'intelligence, lui serait-il reconnaissant de ne pas passer toute la journée suivante dans les brumes causées par le manque de repos.

Il se leva aux premières lueurs du jour et constata avec satisfaction que les agapes qui avaient perturbé sa nuit n'étaient plus qu'un murmure lointain. Il se rendit à la prison attenante au tribunal, et annonça aux gardes de service que les détenus étaient autorisés à faire leur toilette dans les communs du yamen. Après tout, n'était-il pas sur le point de libérer discrètement ces malheureuses victimes de la vindicte populaire ? Il recommanda aux sbires de les traiter avec douceur et déclara qu'il était inutile de les surveiller de près.

La cour dans laquelle on les transféra pour leurs ablutions était celle où les servantes faisaient leur lessive. Elle donnait d'un côté sur les cuisines, si bien qu'une collation leur fut commodément servie au fur et à mesure qu'ils terminaient de se nettoyer. De l'autre, elle ouvrait sur la lingerie, où l'on entreposait les draps et vêtements qui passaient entre les mains des blanchisseuses.

Ses instructions données, Ti envoya réveiller ses lieutenants avec ordre de le rejoindre dans la cour principale dès qu'ils seraient prêts. Il retourna dans ses appartements, où le sergent Hong l'aïda à revêtir l'une de ces fameuses tenues passe-partout que ses épouses s'étaient permis de lui emprunter la veille au soir. Le vieux serviteur se doutait bien qu'il se passait quelque chose : il connaissait assez son maître pour reconnaître la lueur du chasseur à l'affût qui brillait dans son œil noir. Il était cependant trop discret pour oser poser la moindre question. Aussi le juge prit-il l'initiative de mettre fin à ses interrogations :

— J'ai compris par quelle astuce on m'a empêché de découvrir l'identité des bandits du bois de bambous ! annonçait-il, assez content de sa finesse.

— La sagacité de Votre Excellence n'a d'égale que son intrépidité ! s'émerveilla le sergent Hong. Si tous nos magistrats étaient comme vous, la vie dans l'empire du Milieu serait un ravissement perpétuel !

C'était dans de pareils moments que le juge Ti se souvenait pour quelle raison il continuait d'employer un serviteur cacochyme qui avait depuis longtemps passé l'âge d'aller se reposer à la campagne.

Une fois attifé à la manière d'un badaud anonyme, Ti rejoignit ses lieutenants qui l'attendaient au poste de garde à côté du portail. Il lança un ordre bref à Ma Jong et quitta le bâtiment en compagnie de Tsiao Tai pour se diriger vers la porte sud.

Les paysans des environs venus apporter le ravitaillement étaient en train de décharger leurs paniers à l'entrée du marché. Les mesures décrétées par le juge ne leur permettaient pas d'aller plus loin. Dès que la marchandise était payée, il leur

fallait quitter la ville par cette même porte, qui ne resterait ouverte que le temps de leur sortie. Ti et son adjoint prirent place sur le banc d'une gargote et se firent servir une petite collation tandis qu'ils considéraient ce va-et-vient d'un œil distrait. À voir commerçants et maraîchers discuter les prix à l'arrière des charrettes, on aurait pu croire que rien de spécial ne se passait dans la cité.

Ma Jong les rejoignit bientôt. Il était accompagné du sbire qui avait été victime de l'attaque dans le bois de bambous. Ce dernier semblait parfaitement remis de ses coups de bâton. Ti eut la certitude que le léger boitillement qui l'affectait encore n'avait pour but que de lui permettre de lambiner à l'infirmerie au lieu de reprendre son service.

Il le pria de s'asseoir sans façons à ses côtés. Tsiao Tai lui servit une tasse de thé, tandis que l'homme contemplait comme eux le spectacle du marché, en se demandant visiblement ce qui prenait à son magistrat de le tirer de son lit pour partager une théière devant une auberge.

Les cultivateurs, peu soucieux de s'attarder dans une cité attaquée par des maladies mal identifiées, ne tardèrent pas à remballer leurs paniers vides. La porte sud s'ouvrit, et le convoi de chariots tirés par des bœufs s'ébranla lourdement.

Ce fut alors que le sbire se figea, puis bondit sur place, tout en désignant du doigt un point dans la foule :

— Là ! Ils sont là, noble juge ! Le gnome et la renarde ! Appelez un exorciste !

Ti aperçut dans la direction indiquée une grande dame drapée dans du brocart, suivie d'un petit homme grassouillet. Ils se dirigeaient vers la sortie après s'être glissés parmi les marchands de légumes. La robe élégante de la belle et mince personne n'était pas sans rappeler quelque chose au magistrat : il avait vu la même sur sa Première à maintes reprises. Il fit un signe à ses lieutenants, qui foncèrent sur les fuyards.

Il leur fut assez difficile de parvenir jusqu'aux bandits à travers le flot de charrettes, de bœufs et de cultivateurs. D'autant que leurs cibles, se voyant repérées du fait des gesticulations de leur victime, qui criait aux gardes de fermer les portes, se replièrent dans le sens opposé en se frayant un

chemin à coups de coudes. Le sbire se mit à pousser des cris d'orfraie :

— Méfiez-vous ! Il va vous paralyser avec ses tours magiques ! Elle va vous mordre avec ses dents pointues !

Ti nota que son employé avait fini par croire lui-même à l'histoire que son imagination avait forgée pour s'épargner l'humiliation d'avoir été assommé par une simple femme et un petit gros. Les bandits se trouvèrent bientôt bloqués entre un tas de tonneaux et des caisses de choux, ce qui permit aux lieutenants de leur mettre la main au collet. Ma Jong eut toutes les peines du monde à arraisonner la dame, tandis que Tsiao Tai saisit assez facilement son acolyte rebondi. Ti attendit patiemment que le flot de chariots se fût écoulé, puis il traversa la rue pour contempler leur prise. Les deux suspects avaient à présent les mains liées dans le dos. Ils montraient des faces pleines de colère, tandis que le sbire restait prudemment en retrait, tout au souvenir de ses coups de bâton. Le juge constata que la dame, trop maquillée, portait bien une robe de son épouse, ainsi qu'il l'avait escompté.

— Au nom de l'Empereur, déclara-t-il, je vous inculpe de vols, voies de fait sur un émissaire du tribunal et entrave à la politique de votre sous-préfet !

Il ordonna de les traîner au tribunal et traversa la ville d'un pas triomphal sous le regard perplexe de ses administrés.

Avant de pénétrer dans la salle, le juge Ti frappa lui-même le tambour afin d'annoncer une séance extraordinaire. Toutes les audiences étant publiques, quelques curieux se présentèrent pour y assister, poussés par l'envie de savoir si leur magistrat avait enfin découvert un indice intéressant quant au spectre à l'origine de leurs tourments. C'était toujours, en outre, une occupation susceptible de les détourner de l'envie de dormir qui les tenaillait.

Une fois devant la table de justice, le sbire confirma formellement qu'il reconnaissait ses agresseurs, le nain maléfique et la renarde. Il parut déçu de ne pas voir des éclairs jaillir des yeux du lutin, ni la femme se changer en bête pour leur échapper. Il cracha devant eux sur le dallage, ce que le juge eût préféré qu'il ne fit pas.

Ti, du haut de son estrade, désigna de son marteau la robe que portait la grande femme :

— Ce vêtement n'est pas à toi. Tu l'as dérobé ce matin à ma Première.

L'assistance poussa un cri de surprise lorsqu'il ordonna à deux sbires de la dévêtir, afin que la robe fût rendue à sa véritable propriétaire. La prévenue eut beau se tortiller avec fureur, l'habit lui fut ôté, si bien qu'il ne lui resta plus que la chemise et la culotte qu'elle portait en dessous. Ti demanda qu'on regarde aussi si son ample chevelure tenait bien à son crâne. Un nouveau cri s'éleva dans le parterre lorsqu'un sbire fit tomber au sol la perruque superbement coiffée, découvrant une tête aux cheveux courts. Le grand escogriffe qui se tenait devant eux n'avait plus rien d'une personne du sexe. Il avait enfilé les atours féminins par-dessus les vêtements d'homme qu'il portait en arrivant en ville, la veille au soir, et peaufiné son changement de genre à l'aide d'artifices qu'il transportait dans son sac.

Désignant le petit rebondi vêtu en serviteur du yamen, Ti déclara que la pudeur l'empêchait de faire de même avec « elle » et demanda qu'on le crût sur parole. Il ne lui restait plus qu'à expliquer l'ingénieux système qui avait permis à ces deux bandits de perpétrer leurs forfaits sans être inquiétés. Les victimes disaient toutes avoir été attaquées par une grande femme mince et un petit homme rondelet. Si par hasard les coupables étaient interpellés, on présentait aux témoins leur exact contraire. Une fois les rôles échangés, ils devenaient indétectables.

— La méthode leur a permis d'écumer impunément les régions avoisinantes... jusqu'à ce qu'un mauvais sort les mette en présence d'un magistrat subtil, conclut le juge en lissant sa fine moustache, ainsi qu'il en avait coutume lorsqu'il était content de lui.

Après s'être travestis dans la lingerie, il leur avait été facile de franchir la porte du yamen. L'homme, qui avait apparemment une faiblesse pour les beaux atours, ressemblait à une matrone en visite chez les épouses du magistrat, et la femme avait tout d'un esclave suivant sa maîtresse.

— Voilà comment on met un terme aux méfaits d'une renarde et d'un lutin ! dit le juge avec un regard pour le propagateur de récits fantastiques, qui ne savait plus où se cacher.

En attendant de choisir la peine définitive à leur appliquer, il les fit mettre au carcan devant le bâtiment, sous un panneau où était écrit « Je suis un immonde détritius de la société ». Il convenait de montrer au peuple que son sous-préfet avait encore la situation bien en main, au moins pour ce qui était de la morale publique. Après tout, qu'importait que les habitants meurent comme des mouches ? L'essentiel était que cela se fasse dans le respect des conventions. La maladie était un phénomène naturel ; le désordre était un outrage à l'autorité impériale et insultait sa compétence.

Ti regagna ses appartements satisfait. Les malfaiteurs d'origine humaine ayant été arrêtés, il allait de nouveau pouvoir se concentrer sur ceux revenus d'outre-tombe.

X

Le juge Ti affronte un démon retors ; il exhume une vieille affaire non élucidée.

Ti avait décidé de reprendre son enquête à la source. Bien résolu à s'abstraire d'un raisonnement fondé sur la superstition, il retourna sur les lieux où tout avait commencé : la boutique du marchand de thé.

La façade avait pris un aspect sinistre. Les solides volets en bois du rez-de-chaussée étaient clos. En cette période d'épidémie, ils donnaient moins l'impression d'un magasin fermé que d'une maison dont les occupants avaient succombé. Seul signe de ce qu'une personne vivait encore là, on s'était contenté de baisser les stores de l'étage des chambres. Le juge dut faire un effort de volonté pour écarter de son esprit toute idée de malédiction. Il se répéta que Confucius, son maître à penser, croyait moins aux démons qu'aux mauvais instincts présents dans tout esprit humain. « À nous deux ! » se dit-il en pénétrant dans la demeure d'un pas décidé.

La boutiquière était en train de préparer un panier de vivres pour son mari, qui avait été transporté au sanctuaire de la Vache céleste, ainsi que les malades de la ville. Ti en déduisit qu'il était toujours de ce monde. Selon sa femme, il se portait même beaucoup mieux qu'au début de sa maladie. S'il n'était pas encore sorti du sanctuaire, c'était parce qu'il avait été l'un des premiers atteints : on craignait que son retour dans cette maison maudite n'irrite les mânes du pendu.

— Vous, en tout cas, vous avez l'air de vous porter comme un charme, nota le juge en contemplant les formes avantageuses de la marchande, qui s'acharnait à vouloir fourrer dans son panier plus de victuailles qu'il ne pouvait en contenir.

— Grâce aux dieux, noble juge ! répondit-elle. Je prie dès que j'ai un moment de libre, et je ne mets jamais un pied au

sous-sol : j'ai bien trop peur de rencontrer le fantôme ! Ainsi il n'est plus dérangé et il me laisse en paix !

La remarque laissa le juge songeur. Il renifla.

— N'y a-t-il pas une drôle d'odeur, ici ? demanda-t-il. La vendeuse de thé respira autour d'elle.

— Je me souviens d'avoir eu la même impression quand nous nous sommes installés. Mais maintenant je ne sens plus rien.

Ti se dit que, à force de vivre dans ce léger relent, ils avaient cessé d'en avoir conscience, d'autant que leurs vêtements devaient en être imprégnés. Il se souvenait d'avoir remarqué ce curieux effluve à sa première visite. C'était plus fort, cette fois.

Le moment était venu d'en venir au but de sa visite, quitte à devoir affronter l'esprit malin qui résidait sous leurs pieds. Les traits de son hôtesse se déformèrent en une expression d'angoisse mêlée d'épouvante lorsqu'elle le vit pousser la porte de la cave, une lanterne à la main.

— Votre Excellence ne songe pas à... bredouilla-t-elle.

— J'y pense fortement, au contraire, répondit-il en posant le pied sur la première marche.

Il était déjà à mi-chemin du sous-sol lorsqu'il entendit la brave femme psalmodier des prières composées pour repousser les êtres cornus. Elle était debout dans l'encadrement de la porte.

— Cette odeur... dit-elle tout bas. Je la sens, maintenant. C'est celle du démon. Votre Excellence ne devrait pas descendre seule !

Ti sourit de la peur que provoquaient chez cette femme du peuple un relent d'humidité et trois embarras gastriques. Il quitta l'escalier et fit quelques pas sur le sol de terre battue.

— Eh bien, voilà : j'y suis ! Il n'y a pas lieu de s'alarmer ! C'est juste une cave mal assainie.

Il y eut un léger courant d'air, peut-être dû au fait que la porte du rez-de-chaussée était grande ouverte. Une odeur nettement plus forte frappa ses narines. Il ne put s'empêcher d'imaginer un diable invisible qui se serait rapproché jusqu'à lui souffler son haleine putride à la figure. Il eut la nette impression de n'être pas seul dans cette espèce de caverne obscure. Des

rats, peut-être ? Il avait déjà noté, au cours de ses pérégrinations dans les lieux les plus improbables, que les excréments accumulés de ces rongeurs pouvaient exhaler une puanteur abominable. Ceux des chauves-souris avaient le même genre d'effet sur l'odorat humain. Cette odeur, cependant, n'avait rien d'animal. Les prêtres taoïstes, qui côtoyaient perpétuellement les enfers – la lutte contre leurs habitants représentant leur fonds de commerce –, prétendaient que les abîmes puaient atrocement : c'était à la fois l'un des tourments infligés aux damnés et l'expression du déséquilibre des forces naturelles qui régnait en ces lieux abandonnés des dieux.

Ti en était là de ses réflexions lorsqu'il remarqua que la tête lui tournait. Il tenta de s'appuyer au mur, mais sa main ne rencontra aucun achoppement auquel se raccrocher. Ses jambes fléchirent malgré lui. Habitué par ses études médicales à observer ses propres symptômes, il nota dans sa poitrine une douleur qui tendait à gagner le ventre. Il crut qu'il allait vomir. C'est alors qu'il perdit connaissance. La dernière chose qu'il entendit fut le cri perçant que poussa la marchande de thé en le voyant s'effondrer sur le sol.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était plié en deux. Des mains étaient posées un peu partout sur lui. Avant d'avoir totalement repris conscience, il sentit le contenu de son estomac refluer dans sa bouche. Une matière jaune et malodorante remonta de son tube digestif pour se répandre par terre sous les exclamations des inconnus qui l'entouraient.

Il se redressa tandis que la marchande de thé lui tamponnait le visage à l'aide d'un tissu qu'elle trempait régulièrement dans un bol d'eau froide. Il se trouvait dans la rue, devant la boutique. Levant les yeux, il vit que la moitié du quartier était regroupée autour de lui.

— Ces hommes vous ont tiré de la cave, expliqua la marchande en désignant deux gaillards qui le contemplaient avec inquiétude. Ils n'ont pas hésité à braver le démon qui vous avait attrapé dans ses griffes. Grâce soient rendues aux dieux, il existe encore des gens courageux, de nos jours !

— Un démon ? répéta le magistrat, hébété.

Il ne devait pas avoir bonne mine, car ceux qui le regardaient d'en haut se mirent à murmurer entre eux. Il entendit les mots « malade », « atteint » et « épidémie ». Il était urgent de se relever avant qu'on ne l'empoigne pour le conduire de force au sanctuaire de la Vache céleste conformément à ses propres injonctions. Il agrippa le premier bras à sa portée et fit un effort pour se soulever. Hormis le malchanceux dont il avait saisi la manche, tout le monde fit un pas en arrière. Les badauds n'avaient cure de voir ce mort en sursis, que le malin avait touché de son doigt fatal, se précipiter sur eux pour leur cracher sa bave à la figure.

Les pas qu'il parvint à faire en chancelant lui procurèrent presque autant de satisfaction que les premiers qu'il était parvenu à exécuter entre les mains de ses nourrices, quelque trente-six ans plus tôt.

— Tout va bien, parvint-il à articuler après avoir respiré profondément dans l'espoir de chasser le goût acre qui s'attardait dans sa bouche.

La marchande de thé se tenait devant sa porte, regardant avec frayeur sa propre demeure.

— Où vais-je dormir, noble juge ? Je ne peux plus entrer dans cette maison maudite ! Il s'est attaqué à Votre Excellence ! Il ne respecte plus personne !

Ti se retint quelques instants à la façade pour reprendre son équilibre. Il lui sembla qu'il allait mieux. Peut-être allait-il éviter la quarantaine, avec un peu de chance et quelques potions laxatives. Ses entrailles lui faisaient le même effet que si une main les avait malaxées à l'intérieur de son abdomen.

— Le démon ne sort pas de votre sous-sol, répondit-il. Si vous continuez de vous abstenir d'y descendre, il ne devrait rien vous arriver.

Elle jeta un regard dubitatif à son foyer.

— Je vais faire brûler de l'encens partout. Ça chassera ce monstre.

Elle choisit trois gamins dans le groupe des curieux et leur promit une petite somme pour qu'ils passent la nuit à alimenter les encensoirs. Puis elle s'inclina devant le magistrat et le remercia d'avoir risqué sa précieuse existence dans un combat

au corps à corps avec les forces du mal. Ces derniers mots suscitèrent des exclamations parmi l'assistance : ils évoquaient des images de fonctionnaire affrontant un être griffu, lippu, poilu, dans les brumes impénétrables surgies des enfers. Ti se dit que ce n'était peut-être pas le lazaret qui l'attendait, finalement, mais la divinisation sous forme de statuette dans le temple des Vertus civiles. Il se voyait fort bien représenté dans sa robe verte, luttant contre une créature démoniaque multicolore au crâne pourvu de pointes recourbées.

Songeant aux brumes infernales, Ti aperçut des volutes de fumées grisâtres qui s'élevaient au-dessus du toit. Il s'écarta comme il put de la façade pour se camper au milieu de la rue, à l'intérieur d'un cercle formé par ses sauveurs, qui semblaient s'attendre à le voir s'écrouler d'un instant à l'autre dans une mare de déjections corporelles.

Il fit un effort pour lever la tête. Il y avait au-dessus d'eux une cheminée d'où sortaient les fumerolles. Un parfum différent commençait à flotter dans l'air. Celui-là, il le reconnut sans peine : c'était celui des galettes de blé cuites au feu de bois. Ils se trouvaient devant le fournil d'un boulanger en train de préparer sa marchandise. Une idée traversa le brouillard de son esprit.

— Je crois que je commence à comprendre... murmura-t-il pour lui-même.

L'image du succube malodorant acharné à terrasser ses visiteurs était en train de céder à une autre, plus concrète mais tout aussi fascinante. Les pensées commençaient à s'enchaîner à vive allure dans l'esprit du juge. Tout cela s'imbriquait parfaitement. La suite des événements acquérait une logique lumineuse qui le ravissait tout autant que si la bienveillante déesse Bixia avait surgi au milieu d'eux dans son halo d'éclairs.

— Bien sûr, c'est ça... dit-il en prenant machinalement le chemin de son tribunal.

Les habitants du quartier le regardèrent s'éloigner, encore un peu titubant, en songeant que les dieux mauvais, dans leur cruauté, avaient ôté à leur sous-préfet ce qui faisait sa fierté, sa capacité de raisonnement, pour ne laisser de lui qu'un pantin lamentable éructant des propos incohérents.

Les gardes postés à la porte du yamen virent avec un immense étonnement la silhouette hâve de leur patron avancer vers eux à petits pas, suivie d'une foule de gens qui n'osaient pas l'approcher à moins d'une longueur de lance. Ignorants des faits, ils se précipitèrent pour l'aider. Ils ne le lâchèrent plus, même lorsque les témoins leur eurent chuchoté ce qui lui était arrivé, principalement parce qu'il était trop tard. Une fois à l'intérieur du bâtiment, ils s'apprêtaient à le diriger vers ses appartements lorsque leur maître, d'une voix rauque, leur indiqua la direction qu'il désirait prendre : celle des archives.

À l'entrée du magistrat livide que deux hommes d'armes soutenaient fermement sous les aisselles, les trois secrétaires s'égaillèrent comme une volée de moineaux effrayés par un chat. Ti se fit déposer dans le fauteuil qu'il avait l'habitude d'occuper quand les devoirs de sa charge l'obligeaient à consulter de vieux documents. Il réclama une théière de thé bien fort, d'un mélange qui nettoyait efficacement les intérieurs.

Le thé arriva en même temps qu'un sergent Hong effaré.

— Nous allons quérir les meilleurs médecins, noble juge ! promet-il à son maître, convaincu que ce dernier était à l'article de la mort.

Ti l'arrêta de la main pour l'empêcher d'alarmer toute la maisonnée :

— Inutile, dit-il après avoir avalé une première gorgée du liquide salvateur. Je vais un peu mieux à chaque instant. Le spectre du pendu m'a jeté à terre, mais il n'a pas eu le temps de finir le travail. On m'a tiré à temps de cette cave maudite, grâce au ciel. Je serai bientôt en mesure d'expliquer ce qui s'est passé là-bas.

Hong Liang posa sur lui des yeux ébahis. Il craignait que son maître ne fût en plein délire causé par les fièvres :

— Votre Excellence sait de quelle façon les douleurs infernales se sont abattues sur nos misérables personnes ? Ne devrait-elle pas se reposer dans son lit avant de réfléchir à tout cela ?

Plutôt que de répondre à ces conseils de bon sens, Ti fit signe à ses secrétaires d'approcher. Ceux-ci, ayant compris que le juge venait d'affronter directement le responsable de

l'épidémie, se tinrent à distance aussi respectueuse qu'il leur était permis sans offusquer le mandarin. Entre deux gorgées de thé, il leur ordonna de rechercher dans leurs boîtes à archives la trace d'un vol important qui aurait été commis cinq ans plus tôt. Les gratte-papier se mirent à la tâche avec ardeur : plus vite ils auraient mis la main dessus, plus vite ils quitteraient cette pièce où un pestiféré était en train de vider des théières dans l'espoir de se purger. Ils commencèrent par les étagères les plus éloignées du fauteuil où reposait leur chef. Il en était à sa troisième bouilloire, remplie d'une infusion réputée pour ses qualités laxatives, lorsqu'un cri fit sursauter tout le monde. L'un des employés brandissait une feuille de parchemin jaunie portant le sceau du magistrat précédent². Le document devait au moins contenir l'explication du projet divin global pour provoquer sur son visage une telle expression de contentement.

— J'ai trouvé, noble juge ! Il y a un peu plus de cinq ans ! Tout comme vous l'aviez dit !

La nouvelle répandit la satisfaction chez la plupart des personnes présentes : elle signifiait que le magistrat était sur la piste des causes de leurs malheurs, si brumeuses fussent-elles.

Tout le monde se regroupa autour de lui tandis qu'il essayait de déchiffrer les caractères que son prédécesseur avait fait tracer à l'encre noire. Sa vue était brouillée. Il pria le sergent Hong de lui en donner lecture et saisit la tasse qu'un des secrétaires venait de lui servir avec empressement.

Le document était daté de la onzième année du règne de l'empereur Kao-tsong, au mois des épis de blé. Il commençait avec la déposition d'un orfèvre de Han-yuan qui se plaignait d'un vol commis durant un transport de fonds. Son comptable et ses deux gardes du corps avaient été attaqués comme ils rentraient de la capitale avec le produit d'une vente importante. On n'avait retrouvé que leurs cadavres criblés de coups de couteau. Suivait un compte rendu d'enquête. Le magistrat avait

²Les juges de district changeaient d'affectation tous les trois ans environ, pour empêcher qu'ils ne nouent avec leurs administrés des rapports trop étroits qui auraient pu les mener à perdre leur impartialité.

organisé des battues dans les bois avoisinants. Le juge Ti avait sa petite idée sur la raison pour laquelle cette mesure n'avait rien donné. En dépit des efforts déployés, des recherches et des indices rétribués par les inspecteurs, le butin n'avait jamais été saisi.

— On dirait bien un coup de nos deux travestis, dit le sergent Hong. Un convoyeur de fonds attaqué sur une route, ses assaillants qui s'évaporent dans la nature...

Le juge était d'un avis tout différent.

— Nos lascars s'en prenaient à des hommes seuls et n'avaient pas besoin de disparaître, c'était justement là leur force. J'ai la certitude que cet assassinat a été commis par la même bande qui faisait entrer et sortir des objets volés par-dessus la muraille. C'est pour cela que mon confrère n'a pu les attraper : il les cherchait dans la forêt alors qu'il les avait sous le nez, à deux pas de chez lui !

Le sergent comprit que son patron était tiré d'affaire lorsqu'il surprit de nouveau dans son regard cette lueur du chasseur qu'il y avait contemplée quelques heures plus tôt. Bien qu'il eût préféré le mettre au lit par mesure de prudence, il le vit s'appuyer fermement sur les bras de son fauteuil pour se lever. Les dieux seuls savaient dans quelle course déraisonnable il souhaitait se lancer !

Ce fut alors que la porte des archives s'ouvrit à la volée devant trois épouses en pleine agitation. L'esclave qui renouvelait le thé s'était confié à la cuisinière, qui en avait causé à une servante, qui l'avait répété à la nourrice de leur petit dernier, qu'elles avaient trouvée en pleurs, convaincue que le maître était en train de rendre le dernier soupir au milieu de ses assistants. Elles étaient accourues pour voir ce qu'il en était, assez fâchées de devoir compter sur les domestiques pour apprendre les événements qui secouaient leur maisonnée.

Leur irruption parut une bénédiction au sergent Hong. Dès qu'il les vit, son maître lâcha les bras de son fauteuil pour retomber sur le coussin aussi lourdement qu'un poids mort. Toute son énergie yang venait d'être aspirée par la triple incarnation du yin qui avait surgi. Ce que le démon de la cave au pendu n'avait pu accomplir, les trois dames allaient le faire

immédiatement. Le vieux serviteur vit son maître emporté en direction de son lit comme le pantin d'un théâtre de marionnettes, malgré les protestations molles dont il était encore capable.

XI

Madame Première rend une visite de courtoisie ; elle assiste à une guérison miraculeuse.

Dès qu'il fut installé entre les couvertures, une pierre chaude glissée sous ses épaisses chaussettes de laine, Ti fit signe à sa Première qu'il avait quelque chose à lui dire.

— Il ne faut pas oublier la visite de deuil, articula-t-il péniblement, car l'irritation de sa gorge se faisait cruellement sentir à présent qu'il avait cessé d'ingurgiter des théières entières.

Son épouse eut un sursaut.

— Il n'est pas question de cela ! le gronda-t-elle. À quoi pensez-vous ? Vous serez sur pied demain, il ne faut pas en douter !

Le juge Ti balaya l'objection de la main.

— Je le sais bien, ma chère femme. Je voulais parler du deuil de la famille Xiahou. Les funérailles ont eu lieu, ils doivent à présent recevoir leurs parents et amis pour les paroles de réconfort. Je souhaite que vous vous y rendiez afin de leur présenter mes condoléances. Il s'agit d'un des premiers clans de notre ville, c'est là notre devoir. Je suis hélas empêché, mais vous vous en tirerez aussi bien que moi.

Madame Première aurait pu croire que son mari ne lui donnait là qu'un ordre anodin dans le souci de respecter les impératifs de la politesse, s'il n'avait ajouté, malgré le mal qu'il avait à parler :

— Je compte que vous irez dès aujourd'hui. Vous me raconterez ce que vous aurez vu. Je désire savoir comment se déroule ce deuil, de quoi ont l'air les membres de la maisonnée, quelle est l'ambiance générale, enfin, tout ce qui fait l'ordinaire de ce genre de situation, vous me comprenez...

Elle comprenait assez pour savoir que ce n'était nullement « l'ordinaire de la situation » qui l'intéressait. Son mari avait l'œil sur ces Xiahou. Ils avaient éveillé sa suspicion pour une raison qu'elle ignorait encore. L'idée d'aller les espionner adoucissait la contrariété de devoir retourner dans un endroit où un homme avait été terrassé en une nuit par un mal mystérieux. C'était le genre de mission qui ajoutait du piquant à sa terne existence de digne épouse. On lui proposait de se distraire sans devoir se déguiser, c'était une occasion à saisir.

— Vous n'aurez qu'à vous louer de m'avoir accordé votre confiance, chuchota-t-elle, comme si des oreilles indiscretes avaient risqué de surprendre quelque secret d'État.

Le juge répondit qu'il n'en doutait pas et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, en proie à une irrésistible envie de se reposer, signe qu'il était plus atteint qu'il ne l'avait cru, vu les quantités d'excitant qu'il avait avalées.

Il avait à peine fermé les yeux que sa Première le quitta pour enfiler une robe de circonstance, sobre et couvrante, susceptible d'exprimer le profond respect dû à un marquis défunt. Elle l'agrémenta de deux peignes de chignon laqués noirs du meilleur effet.

Elle monta dans le palanquin officiel du tribunal et se fit conduire à la demeure patricienne. Dès qu'elle se fut annoncée au gardien, le portail s'ouvrit à deux battants pour laisser passer son équipage. Le majordome l'aida à mettre le pied dans la grande cour carrée. Les dames, qu'on s'était hâté de prévenir, l'attendaient au bas des marches. L'épouse du juge constata que ses efforts discrets pour ne pas avoir l'air d'une dame patronnesse sur le retour étaient éclipsés par l'art avec lequel son hôtesse avait détourné les sobres exigences du deuil.

Dame O et sa belle-sœur étaient en blanc intégral, quoique la tenue de la première n'eût que cela en commun avec celle de la seconde. Toutes les coutures étaient discrètement rehaussées de fils d'argent qui parvenaient à égayer l'ensemble sans apporter la moindre touche de couleur. Dame O avait fait le choix d'une soie si brillante qu'elle s'irisait au moindre rayon de soleil, si bien qu'on avait plutôt l'impression qu'elle était vêtue d'un arc-en-ciel. Elle portait au cou un lourd collier de perles

d'ivoire à plusieurs rangs qui aurait été parfait pour n'importe quelle réception brillante. Madame Première ignorait qu'on pût trouver dans les boutiques de Han-yuan de telles splendeurs. Un diamant translucide de belle grosseur trônait entre ses seins. Sa propriétaire avait réussi à faire des contraintes funèbres un festival d'élégance. Elle était en deuil, certes, mais pas plus qu'un lys ou qu'une rose aux mille pétales immaculés. Ce qui frappait dans cette robe, c'était le contraste qu'elle offrait avec la simplicité dans laquelle vivait le reste de la famille. Il lui aurait fallu des panaches, des arbres rares, des massifs d'orchidées, des statues monumentales, et non cette vaste demeure typique de la noblesse provinciale à laquelle ils appartenaient. La visiteuse se demanda si dame O ne jouissait pas d'une fortune personnelle qui la mettait financièrement bien au-dessus du clan de son mari. À la voir si resplendissante dans sa « douleur », madame Première l'aurait volontiers taxée d'hypocrisie, si son hôtesse n'avait paru se moquer du décès comme de sa première robe de soie.

Les dames allèrent s'installer dans le salon du gynécée, où les attendait la bonzesse au crâne rasé. Par respect pour ses convictions, on était convenu de ne plus servir de viande pendant toute la période de deuil, afin de ne pas gêner la réincarnation éventuelle du marquis. On ne poussait pas le respect pour sa mémoire jusqu'à imaginer qu'il avait atteint le degré sublime de détachement permettant d'échapper au cycle infernal des réincarnations.

Une fois qu'on eut égrené les rares qualités qu'il était possible de reconnaître au cher disparu, la conversation souffrit d'un manque de sujet. Un personnage à la mine revêche, tout vêtu de gris, se tenait debout dans un angle de la pièce, l'œil rivé sur leur petit groupe. Soucieuse de détendre l'atmosphère, l'épouse du magistrat tenta une remarque caustique qui provoqua un ou deux gloussements aussitôt étouffés.

— On ne rit pas ! gronda l'homme en gris en fronçant le sourcil comme les statues des dieux guerriers.

Madame Première jeta un coup d'œil étonné à l'espèce d'esclave mal dégrossi qui se permettait ces injonctions.

— Qu'est-ce que c'est que ce malappris ? s'enquit-elle auprès de ses compagnes.

Dame O se pencha vers elle avec embarras :

— Mon beau-frère est très à cheval sur les conventions. Il a eu la bonté de nous confier l'un de ses serviteurs personnels pour nous guider. Cet homme a pour mission de gommer aimablement de notre conduite tout ce qui pourrait sembler malséant.

— Les chuchotements ne sont pas de saison ! grogna le gardien des bonnes mœurs.

Si le père avait été un tyran lointain, il était clair que le fils aîné était un bonnet de nuit grincheux, déterminé à empêcher les gens de prendre la vie du bon côté. La tâche de son espion était tout bonnement de vérifier que les visites protocolaires n'étaient pas prétexte au moindre divertissement.

« Eh bien, il va leur sembler long, ce deuil ! » se dit madame Première en dévisageant du coin de l'œil le garde-chiourme. Il était si sérieux qu'il en devenait ridicule. Elle ne put s'empêcher de faire quelques commentaires sur l'absurdité de la situation.

— Voici donc votre nouveau directeur de conscience. L'incarnation de votre bienheureux époux. L'effigie emblématique de votre clan. Le bâton radieux du Bouddha. Le pilier de votre honorabilité.

Les dames, surprises et ravies de voir moquer leur tourmenteur, se mirent à pouffer. Se sentant encouragée, dame Lin multiplia les comparaisons grotesques, ce qui était d'autant plus drôle que leur censeur rougissait chaque fois un peu plus. Elles éclatèrent enfin de rire, sans égard pour le surveillant, qui n'en finissait pas de lancer des admonestations :

— On ne rit pas ! On ne se cache pas la bouche derrière la main ! On ne se parle pas à l'oreille ! On ne lève pas les yeux au ciel ! On ne fait pas de gestes équivoques !

À bout d'arguments, n'en pouvant plus, il déclara qu'il allait se plaindre au maître et quitta la pièce d'un pas furieux. Les quatre dames tamponnèrent leurs yeux du revers de leurs interminables manches. C'était la première fois qu'elles versaient de vraies larmes depuis le décès.

— J'espère que vous nous ferez l'honneur de venir nous voir plus souvent, dit dame O. Votre présence est un baume pour notre peine.

La visite de deuil put commencer. Débarrassées des oreilles indiscrètes, elles passèrent en revue les véritables qualités du défunt, le soin qu'il mettait à ne pas dépenser son bien, sa patience limitée, son affabilité qu'il fallait aller chercher sous une épaisse couche de rudesse, si bien qu'il apparut à madame Première que cet homme n'avait que des défauts. Si le juge attendait d'elle de connaître tous les ragots qui couraient dans cette maison, il allait être servi.

Conformément aux règles nobiliaires, le fils aîné du marquis avait pris le titre de comte de Bi³. Il s'était enfermé dans ses appartements afin de prier continûment pour les mânes du feu patriarche. Les dames avaient espéré que la cruauté de cette disparition serait tempérée par un adoucissement de leur sort, notamment parce que les clés du coffre avaient changé de mains. Mais celles dans lesquelles elles étaient tombées ne valaient guère mieux que les précédentes, et leur quotidien ne s'en était nullement amélioré. On supposait qu'une très belle somme, accumulée au fil des ans, dormait quelque part dans la maison. Mais jusqu'à présent on n'avait pas vu la couleur du plus petit lingot et il convenait toujours de reprendre ses vieilles robes pour les faire durer.

— Je vois que vous n'avez pas ce problème, dit madame Première en désignant la somptueuse étoffe dont dame O était parée.

La belle-sœur Wan parut gênée. Dame O, en revanche, était détendue. Elle expliqua que la famille dont elle était issue était beaucoup plus à son aise que l'actuelle. Ses parents avaient pourvu à sa toilette de deuil afin de lui permettre de le porter ainsi qu'il convenait.

³Contrairement à l'usage en vigueur en Europe, les titres de noblesse n'étaient pas immuables. Dans la Chine impériale, ils baissaient d'un niveau à chaque génération. Ainsi, le quatrième descendant d'un marquis n'était plus que simple citoyen.

Elle descendait d'une lignée de riches fonctionnaires qui contrôlaient les importations de farines depuis les plaines du centre. À force d'organiser les flux et de distribuer les autorisations, ils avaient bâti une fortune confortable qui leur avait permis de s'allier à des clans de vieille souche. Elle évoqua avec nostalgie les belles années de son enfance passées dans l'opulence. Sa sœur, la bonzesse, approuvait du menton et ajoutait de temps à autre son commentaire personnel sur la nécessité d'abandonner les vanités de ce monde. Lors de son mariage, il était évident que dame O avait troqué le luxe, l'abondance et le confort contre l'aride fierté de son nouvel entourage.

— Par bonheur, la foi permet de traverser toutes les épreuves, conclut-elle, provoquant l'acquiescement enthousiaste de la nonne à la tête tondue.

C'était l'exercice de cette foi qui les poussait à prendre soin des plus démunis.

— Mais, sans argent, comment faire ? s'interrogea madame Première, qui avait elle-même bien du mal à trouver dans son foyer de quoi satisfaire aux exigences de la charité prônée par Confucius.

La bonzesse expliqua que leurs parents, frères et cousins, qui travaillaient toujours à la surveillance des farines, leur permettaient de puiser dans les entrepôts pour leurs bonnes œuvres. Elles avaient l'habitude de distribuer aux pauvres de petits paquets de céréales, voire des galettes lorsqu'elles avaient le temps de les fabriquer. C'était ainsi qu'elles préparaient leur réincarnation et qu'elles rachetaient les mesquineries des Xiahou. Madame Première remarqua qu'on n'avait pas grande opinion des hommes de la famille, dans le gynécée. D'évidence, dame O, en entrant chez eux, avait espéré une existence plus brillante. Le marquis occupait une situation sociale qui faisait de lui un homme en vue. Sans doute avait-elle cru que son mari l'emmènerait vivre une partie de l'année à la capitale toute proche. Mais les deux rejetons s'étaient montrés en dessous de ce qu'on attendait d'eux – et peut-être même en dessous des attentes de leur propre père. Ils n'occupaient aucune charge

importante et vivaient des rentes dévolues à la noblesse titrée⁴. Dame Lin commençait à comprendre qu'il s'agissait d'incapables imbus de leur rang, et radins qui plus est. Quant au mari de dame O, le cadet, il n'avait jamais su tirer un sou du patriarche pour leur ménage. Sa femme dépensait tout ce qu'elle avait afin de faire bonne figure dans la société élégante de Han-yuan. Bien que détachée de ces questions du fait de son engagement religieux, la bonzesse plaignait visiblement sa sœur de ses désillusions.

Les enfants de la maison, dont cinq appartenaient à dame O et deux, des filles, à sa belle-sœur, vinrent saluer leurs mères au sortir d'une leçon donnée par leur précepteur. Madame Première nota que ce dernier, un jeune lettré, avait belle allure. Dame O l'interrogea sur l'assiduité avec laquelle ses fils avaient accompli leurs exercices de calligraphie. L'épouse du magistrat eut l'impression que la beauté physique de cet homme faisait partie du luxe apparent et somme toute superficiel dont cette femme raffinée aimait à s'entourer. Il était un accessoire parmi d'autres. Il devait être impensable pour cette orgueilleuse de ne pas s'offrir ce qu'il y avait de mieux dans tous les domaines, y compris en ce qui concernait les serviteurs. Celui-ci semblait lui vouer un respect plus profond que ne l'exigeait le fait qu'il travaillait sous sa direction. Dame Lin était trop fine pour ne pas deviner qu'il existait entre eux un sentiment qu'eût réprouvé le juge s'il avait soupçonné quelque chose du même genre entre ses femmes et l'un de leurs employés.

Le précepteur n'était pas le seul bellâtre à être admis dans l'honorable demeure. Une petite servante annonça l'arrivée de l'alchimiste Liu Zijing. L'homme qui s'inclina dès son entrée dans la pièce était d'une prestance qui ne le cédait en rien à celle presque féminine du jeune lettré. Il était de plus d'un statut social supérieur qui se devinait immédiatement à sa manière d'être. Il se tenait très droit, portait beau et possédait une assurance qui ajoutait à son charme.

⁴Les titres ouvraient droit à l'attribution de rentes qui permettaient au pouvoir central de conserver la direction des terres auxquelles ces titres correspondaient.

— M. Liu a longtemps été un habitué de notre maison, expliqua dame O. Il revient d'un long voyage dont la fin nous permet de profiter à nouveau de son agrément.

Madame Première se demanda si cette longue absence n'avait pas un rapport avec la prestance du visiteur et le plaisir évident qu'avait son hôtesse à le contempler. Elle se demanda aussi ce que penserait le marquis de sa présence chez eux s'il était encore de ce monde.

— Cet éloignement fut un cadeau des dieux, répondit l'alchimiste avec un sourire qui leur permit d'admirer une denture resplendissante. Il m'a permis de rencontrer les maîtres de l'art médical qui m'ont initié aux secrets des grimoires antiques. Je suis à présent en mesure de faire profiter mes amis de mes nouvelles connaissances, pour ma plus grande joie.

Les dames jugèrent que cela tombait à merveille, vu les circonstances. Madame Première ajouta que son époux, le magistrat, aurait certainement besoin de ses lumières pour lutter contre l'épidémie. Cette remarque suscita chez l'intéressé un enthousiasme modéré.

— J'ai eu le plaisir de rencontrer notre auguste sous-préfet il y a peu.

Il ne semblait pas garder un excellent souvenir de l'entrevue. Dame Lin connaissait assez bien son mari pour deviner qu'il avait dû mettre à l'épreuve ce fabricant de potions sans prendre de gants.

Comme précédemment, les dames profitèrent de cette visite de condoléances pour parler de tout autre chose, en l'occurrence des remèdes contre les maux de tête ou contre les maladies infantiles qu'il avait pu découvrir dans ses vieux traités. Ils en étaient à parler pommades et cosmétiques lorsqu'une servante affolée surgit dans le salon.

— Le jeune maître est malade ! Il se plaint du ventre ! Il vous réclame !

Ce terme désignait le second des deux frères, celui qui avait épousé dame O. Les trois femmes de la maison se levèrent d'un même mouvement, comme si la foudre avait enflammé le toit. Tout le monde traversa la cour et pénétra dans les appartements qui faisaient face au gynécée. Assis dans un fauteuil près d'une

fenêtre, le cadet des Xiahou, un homme d'une bonne trentaine d'années, se tenait l'abdomen à deux mains en grimaçant de douleur.

— J'aurai mangé quelque chose qui ne passe pas, dit-il entre deux gémissements. C'est comme si on me piquait les entrailles avec une épingle.

Nul ne douta qu'il était atteint du même mal qui venait d'emporter son père. La nonne se plongea immédiatement dans ses litanies, tandis que la belle-sœur réclamait de l'eau froide pour lui faire des compresses.

Dame O se jeta aux genoux de son mari dans un gracieux frou-frou de soie. Puis elle releva la tête vers l'alchimiste, les yeux déjà humides, et l'implora de faire son possible pour soulager le malheureux.

Madame Première remarqua que Liu Zijing avait davantage l'air surpris qu'effrayé. Divers sentiments passèrent sur son visage aux lignes harmonieuses.

— Mais bien sûr, répondit-il après un instant de réflexion. Je vais le soulager tout de suite. Ne vous inquiétez pas.

Ce fut cette fois à dame O d'avoir l'air étonné. Elle se tourna vers le malade pour l'assurer qu'ils avaient là, par chance, un savant réputé qui allait le tirer d'affaire au plus vite.

— Vous serez bien aimable, dit M. Xiahou, dont les traits s'étaient figés en une expression de malaise.

Maître Liu fila chez lui, et revint au bout d'un temps si court qu'il semblait avoir volé sur le dos d'un dragon ailé. Il avait dû dévaler les rues à toutes jambes pour effectuer le trajet aussi vite. Sans doute n'avait-il pas non plus réfléchi beaucoup au remède à rapporter. Il tira de sa manche une fiole minuscule dont il versa le contenu dans une tasse d'eau chaude. On força le malade à tout avaler malgré ses élancements. Puis l'alchimiste lui fit boire une grande quantité de lait tiède « pour diluer les humeurs néfastes qui lui rongeaient le bas-ventre ». Enfin, comme il ne se produisait pas d'amélioration notable, il saisit la tête de son patient et enfonça résolument deux doigts au fond de sa bouche, ce qui eut pour effet immédiat de lui faire rendre sur le tapis tout ce qu'il venait d'ingurgiter à grand-peine.

Le pauvre homme resta quelques instants sans bouger, épuisé par le traitement énergique qu'il venait de subir. Madame Première supposa que c'était la fatigue qui l'empêchait de continuer à se tenir le ventre et à se plaindre. À sa grande surprise, elle le vit se redresser bientôt. Le rictus de la souffrance avait disparu de ses traits. Sa mine exprimait plutôt le soulagement. Il déclara qu'il ne ressentait presque plus rien, hormis une légère sensation de brûlure à l'estomac.

La bonzesse redoubla de litanies, cette fois pour remercier l'Éveillé de cette guérison aussi impromptue qu'inespérée. L'épouse du comte de Bi déclara que leur ami avait le don d'accomplir des miracles. Dame O contempla alternativement son époux ressuscité et le sauveur qui l'avait retiré d'entre les morts. Les sourcils qu'elle haussait ostensiblement lui donnaient une mine incrédule, comme si elle n'avait pu se résoudre à admettre la guérison de son mari. Madame Première promit de vanter les mérites d'un si grand praticien auprès du juge : il fallait absolument l'envoyer traiter les malheureux parqués dans le sanctuaire de la Vache céleste.

Le héros se montra beaucoup plus modeste qu'elle ne l'aurait pensé. Il expliqua que l'efficacité de ses soins était due au fait qu'il avait pu les administrer dès les premiers signes du mal, et que la présence d'une fervente adepte du Bouddha avait certainement influencé l'issue de la situation : c'était à elle que revenait tout le mérite. La nonne rougit jusqu'aux oreilles et s'inclina, mains jointes, pour remercier leur visiteur de ses bonnes paroles.

À vrai dire, dame Lin trouva le pharmacien plus rassuré que fier d'avoir tiré son hôte d'un mauvais pas. Elle aurait juré qu'un enjeu secret avait pesé sur cette guérison. Quant à dame O, qui s'occupait à présent de donner des ordres pour que son époux puisse se reposer tranquillement sous les couvertures, son déploiement d'activité ne permettait pas de définir quels étaient exactement ses sentiments. Madame Première se demanda si tel n'était pas là l'effet recherché.

Toute la maisonnée loua le succès du visiteur providentiel avec force courbettes. On le força à accepter un rouleau de soie coûteux pour preuve de gratitude. Il le reçut avec une sobriété

dont dame Lin ne l'aurait pas cru capable. Les Xiahou le firent raccompagner en palanquin jusqu'à son domicile, qui ne devait pas être très éloigné si l'on se fondait sur la rapidité avec laquelle il avait accompli l'aller et retour.

Madame Première jugea opportun de laisser ses hôtesse se remettre de leurs émotions. Elle prit congé et remonta dans son propre véhicule, que les porteurs ramenèrent au yamen d'un bon pas, bien qu'ils fussent moins rapides que le dragon ailé chevauché par l'honorable Liu une heure auparavant.

Dès son retour, elle alla voir si son propre époux s'était remis de sa lutte contre le démon de la cave. Elle le trouva en train de déguster une petite collation de légumes cuits au lait, signe qu'il allait mieux. Comme il était très désireux de connaître les circonstances de sa visite, elle lui raconta son entretien avec les dames de Bi, qui s'était conclu par le malaise foudroyant du fils cadet, suivi du traitement de choc miraculeux.

— Je connais ce Liu Zijing, dit le juge Ti, assez surpris de ce qu'il venait d'entendre. Je ne lui aurais même pas donné mes chiens à soigner !

Son épouse certifia qu'elle l'avait vu de ses yeux arracher le malade à l'emprise de la mort. Elle avait vu la couleur revenir sur cette face blafarde et les stigmates de la souffrance s'effacer en quelques instants entre ses mains expertes. Ti se montra fort étonné d'apprendre que celui qu'il prenait pour un charlatan était tout de même capable de sauver des vies. Peut-être Pavait-il jugé trop vite. Il était après tout possible qu'il eût une certaine connaissance des médicaments.

— Vous devriez faire appel à ses talents la prochaine fois que vous affronterez un spectre dans un sous-sol maudit, suggéra sa Première.

Ti resta songeur quelques instants.

— Très bonne idée, dit-il enfin. Au besoin, je m'efforcerai même de tomber malade pour voir comment il s'y prend. Il y a dans cette guérison quelque chose d'aussi fascinant que l'irruption soudaine de ce mal chez les messieurs Xiahou.

Madame Première posa une main sur le front de son mari pour voir si ces propos incohérents n'étaient pas dictés par un

retour de fièvre. À sa grande surprise, le crâne sous le bonnet était tout juste tiède.

XII

Le juge Ti déjoue une conjuration ; il retrace le parcours d'une tête coupée.

Le juge était à peine remis de son dangereux combat contre les forces invisibles qu'il dut faire face à une fronde générale de ses administrés. Il venait de prendre place dans son cabinet quand Tao Gan demanda à le voir pour une affaire de la première importance.

— J'ai éventé un complot contre Votre Excellence ! clama-t-il en brandissant un papier plié en quatre dont le sceau en cire avait été brisé.

Les bourgeois de Han-yuan avaient rédigé une lettre commune à l'attention de la capitale, signée des principales corporations de commerçants, d'artisans, et même de certains prêtres. Comme nul n'avait le droit de quitter la ville sans une autorisation du sous-préfet, ils avaient imaginé de soudoyer l'un de ses sbires pour qu'il convainque son maître de l'envoyer à Chang-an chercher des médicaments ou un médecin de renfort. Il était convenu qu'il cacherait la lettre sous son uniforme et ferait un crochet par le palais. Il avait reçu une belle somme pour prix de son double jeu.

Malheureusement pour eux, Tao Gan, dont les oreilles traînaient toujours partout où il y avait quelque chose d'intéressant à apprendre, avait eu vent du complot. Ayant appris par les garçons d'écurie qu'un cheval rapide avait été commandé pour le lendemain, il lui avait été facile de faire comprendre au sbire qu'il avait bien plus à perdre dans cette trahison que les misérables pièces d'argent distribuées par ses commanditaires. Ti connaissait assez son secrétaire pour le soupçonner de lui avoir révélé le complot parce qu'aucune gratification n'était prévue pour lui dans les plans des conjurés.

Le papier que Tao Gan lui tendit était adressé au Secrétariat impérial, rien moins. Ti le lut attentivement, savourant le style ampoulé de ces petits bourgeois assez affolés pour remettre leur sort entre les mains des plus hauts dignitaires de l'empire. Une fois ôtées les innombrables formules de politesse et protestations de fidélité éternelle au Fils du Ciel, le sens était clair et lui faisait peu d'honneur.

Les citoyens de Han-yuan n'acceptaient pas d'être enfermés dans leur ville par temps d'épidémie sur la volonté régaliennne d'un fonctionnaire de troisième rang. Ils voyaient là un abus de pouvoir caractérisé et demandaient que cette injonction soit annulée et le sous-préfet rappelé aux limites de sa charge.

Toute communauté de sujets de l'empereur de Chine avait le droit de se plaindre directement à l'administration centrale lorsqu'elle en ressentait le besoin vital ou si une injustice flagrante avait été commise. Les juges de district étaient tout-puissants dans la localité qu'ils dirigeaient, mais l'œil du souverain restait fixé sur eux pour estimer leur honnêteté et leur compétence. Ils ne devaient pas perdre de vue qu'ils étaient là pour faire régner l'ordre du Ciel, et toute faute de leur part était considérée comme une offense au pouvoir sacré qu'ils représentaient.

Han-yuan n'était pas très éloignée de la capitale. Ses habitants devaient tabler sur le fait que la réponse aurait le temps de leur parvenir avant qu'ils ne soient tous morts par suite des décisions iniques de leur juge. Ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'était que ce dernier aurait connaissance de la missive avant même le départ du cavalier chargé de la porter.

Ti considéra les paraphes figurant au bas du texte. Il pouvait se vanter d'avoir fait l'unanimité contre lui. Nul n'avait envie de mourir entre ces murs pour lui faire plaisir. Ces hommes étaient prêts à propager la maladie à travers toute la province pour avoir une chance de sauver leur peau. C'était là un risque qu'il ne pouvait se permettre de courir. Il n'était pas seulement le premier magistrat de Han-yuan, il avait un district entier à sauvegarder. La santé de ses paysans et villageois comptait autant à ses yeux que celle de quelques bourgeois peureux et égoïstes. Il convenait cependant de réduire leurs efforts à néant

sans les heurter de front. Par ailleurs, s'il jetait cette lettre au feu, il pouvait être sûr qu'ils en écriraient une seconde et trouveraient un autre moyen de la faire parvenir à destination. Sa connaissance de l'administration centrale lui souffla bientôt l'attitude à adopter pour parvenir à ses fins sans braquer sa communauté plus qu'elle ne l'était déjà.

Lorsque les principaux chefs des guildes signataires reçurent une convocation au tribunal, il ne leur fallut pas longtemps pour faire le lien avec la mesure désespérée qu'ils venaient de prendre. Leur premier mouvement fut de s'enquérir de ce qu'il était advenu du sbire censé porter leur lettre au ministère. La nouvelle qu'aucun cavalier n'avait encore quitté la ville et l'impossibilité d'entrer en contact avec leur homme acheva de les affoler. Ils se rendirent au yamen comme à leur propre procès. D'un magistrat pour qui leurs vies avaient si peu d'importance, ils s'attendaient au pire : des réprimandes sévères, des cris, des menaces, et pour finir de lourdes amendes, voire quelques coups de bambou pour leur apprendre à respecter son autorité.

Aussi furent-ils tout étonnés de trouver un sous-préfet calme et posé, à tel point qu'ils se prirent à espérer que leur petite trahison n'était pas découverte et qu'on les avait fait venir pour les informer des derniers progrès dans la lutte contre l'épidémie. Cette illusion vola en éclats lorsque Ti, toujours aussi serein, saisit sur sa table de justice un papier qui n'était autre que leur placet.

En guise d'entrée en matière, il s'offrit le plaisir de louer leur sens aigu des responsabilités civiles. Tandis que les chefs de guilde et les deux ou trois prêtres se regardaient sans comprendre, il les félicita d'avoir enfin pris une initiative dans la conjoncture difficile que leur ville traversait. Le petit discours sur le mérite qu'ils avaient eu à s'allier entre professions différentes pour travailler tous à un même but n'eut pour effet que de leur faire écarquiller les yeux.

— C'est ce sentiment que j'essaye de développer dans notre belle communauté, expliqua-t-il, un sourire pacifique aux lèvres. Tous unis, tous amis ! Tant que vous mettrez du cœur à

vous entendre pour œuvrer en commun, aucun démon ne saura nous abattre !

Il conclut qu'il allait autoriser sur-le-champ leur messenger à galoper vers Chang-an, et même il lui confierait le meilleur cheval du tribunal pour qu'il aille plus vite. Puis il leur rendit leur lettre afin qu'ils puissent la cacheter à nouveau et leur recommanda de bien mentionner sur la face extérieure de quelle ville venait la supplique et son motif.

Une fois revenus de leur émoi, les chefs de guilde le jugèrent plus conciliant qu'ils ne l'avaient cru. Le plus âgé prit la parole pour le remercier en leur nom à tous de ses bonnes paroles, de sa compréhension et de l'aide qu'il voulait bien leur accorder. Il prit le papier et assura que les conseils de Son Excellence seraient suivis à la lettre. Le juge poussa la bonté jusqu'à leur faire apporter de l'encre et de la cire afin d'aller plus vite, l'émissaire attendant dans la cour près de sa monture déjà sellée.

Dès que tout fut prêt, les chefs de guilde s'inclinèrent profondément devant leur aimable magistrat et quittèrent la salle d'audience pour aller remettre au cavalier la protestation véhémement qu'ils avaient rédigée en commun contre lui.

L'entrevue avait laissé Tao Gan perplexe.

— Votre Excellence ne craint-elle pas d'être désavouée par le Secrétariat impérial ? Voilà qui nuirait beaucoup à votre autorité dans la région. Autant dire que nous n'aurions plus qu'à demander notre mutation anticipée dans une province éloignée.

Tao Gan était assez contrarié à l'idée de devoir déménager plus tôt que prévu les petites manipulations fructueuses qu'il avait organisées à Han-yuan. Un sourire malin se peignit sur le visage de son patron :

— Dors sur tes deux oreilles, mon bon Tao. Leur message n'ira pas loin. J'ai commencé ma carrière aux Archives centrales, je suis bien placé pour savoir que tout papier émanant d'une région en proie à une épidémie est brûlé dès qu'il arrive. Le leur porte désormais la mention « Han-yuan, victime d'une maladie non identifiée ». Autant écrire dessus « Jetez-moi au feu tout de suite ! ». Ils attendront longtemps leur réponse !

Le secrétaire admira la rouerie du mandarin, à côté de laquelle la sienne ressemblait à la malice naïve d'un enfant de huit ans tout juste capable de voler des biscuits au miel.

Ti n'oubliait pas qu'il avait aussi une épidémie sur les bras. Ses petits divertissements policiers ne devaient pas le détourner de ses préoccupations en faveur du bien public. Il fit chercher Liu Zijing pour établir s'il connaissait oui ou non le remède capable de guérir les pestiférés.

Son messager revint sans le précieux alchimiste. L'honorable savant avait été appelé d'urgence au chevet du comte de Bi, frappé à son tour par la maladie.

« Eh bien ! Moi qui croyais cette famille protégée ! se dit le magistrat. C'est l'hécatombe, au contraire ! » Au reste, il n'était pas trop inquiet pour le patient, son frère cadet ayant été récemment sauvé par l'art du même homme. Il envoya son serviteur chez les Xiahou pour prier l'éminent soigneur de bien vouloir se rendre au yamen dès qu'il aurait sauvé son patient.

Puisque ses administrés étaient calmés pour un moment, occupés qu'ils étaient à attendre une réponse impériale qui ne viendrait jamais, Ti était libre de se consacrer de nouveau aux énigmes criminelles qui l'intéressaient. Il organisa une réunion avec ses lieutenants pour faire le point sur l'état de l'enquête. Il commença par leur apprendre qu'il avait résolu le mystère de la tête coupée retrouvée à l'intérieur de la bicoque, alors que le corps gisait dans une ruelle, derrière un tas d'ordures.

— Notre meurtrier m'avait suivi, la veille, lorsque j'ai rendu visite à la veuve du pendu. Il m'a vu discuter avec elle devant la bicoque adossée au rempart. Il en a déduit que j'étais sur la piste du trésor qu'il convoite depuis cinq ans. Il s'agit du même homme qui a assassiné le pendu de manière à faire croire à un suicide. Ma visite l'a déterminé à agir pour couper toute piste pouvant me conduire au magot. Son problème était de trucher deux personnes qui, se sachant menacées, vivaient le plus souvent derrière une porte garnie de lourds verrous. Il lui fallait perpétrer son forfait de nuit pour ne pas attirer l'attention du voisinage. Or c'est précisément le moment où ses victimes étaient inaccessibles, enfermées dans leur forteresse.

Les lieutenants se tenaient respectueusement debout de l'autre côté de la table, curieux d'entendre les développements nés de l'esprit exceptionnel de leur patron. Celui-ci triturait machinalement son pinceau à manche de jade tout en rassemblant ses conclusions.

— Je suppose qu'il s'est d'abord attaché aux pas du nouveau compagnon de la veuve. Ou bien il lui a donné rendez-vous dans cette ruelle obscure sous un prétexte, je ne sais. Ce qui est sûr, c'est qu'il est parvenu à l'estourbir. Le plus difficile était de parvenir jusqu'à la veuve, calfeutrée chez elle. Jamais elle ne lui aurait ouvert à cette heure tardive. Vous aurez peut-être remarqué comme moi que sa porte avait été percée d'un œilleton. Quelques instants après la mort de son compagnon, quelqu'un a toqué au battant. Méfiante, la veuve a regardé par le trou... pour voir les traits de ce même compagnon, faiblement éclairés par la lueur vacillante d'une lanterne. Sans doute n'avait-il pas l'air frais ; elle aura mis cela sur le compte d'un excès de boisson. Aussi a-t-elle ouvert. Quelle a dû être son épouvante en se trouvant face à son ennemi, qui tenait à la main la tête coupée de son amant !

— Quelle ingéniosité ! s'exclama le sergent Hong, sans qu'on sût s'il faisait allusion à celle du meurtrier ou à celle du mandarin.

— Elle a dû avoir l'impression qu'il lui souriait de façon bizarre, nota Tsiao Taï.

— C'était le rictus de la mort ! renchérit Ma Jong.

— Une fois à l'intérieur, reprit le juge, notre ingénieux assassin s'est jeté sur sa proie paralysée par l'horreur et l'a étranglée. Il ne s'était pas davantage rapproché du trésor qu'il recherche depuis si longtemps, mais du moins a-t-il pensé avoir coupé les ponts entre lui et moi. Tous ces gens faisaient partie de la même bande. Des gagne-petit. L'attaque du convoi de lingots leur a permis de mettre la main sur une somme trop grosse pour eux : pas un n'en a profité. Leur chef a été exécuté le premier. Si personne n'a jamais pu s'emparer du magot, cela signifie que le défunt avait trouvé la cachette idéale.

Les quatre hommes en face de lui sentirent qu'il attendait un commentaire de leur part, mais ils furent incapables de

déterminer lequel. Ti laissa passer un silence pour ménager son petit effet.

— À votre avis, demanda-t-il, quel est le meilleur endroit pour dissimuler un trésor que tout le monde convoite ?

Ses hommes se lancèrent dans un profond effort de réflexion, notamment Tao Gan, que le mot « trésor » excitait furieusement. Ils évoquèrent la possibilité d'un meuble truqué, d'une latte de parquet amovible, ou même d'un coffre jeté au fond d'un puits. Il était évident que les complices avaient eu tout le temps d'explorer ces éventualités. Le juge nota une fois de plus qu'il avait davantage d'imagination qu'eux :

— Quelle meilleure cachette qu'un lieu gardé par un démon ? Un lieu où nul ne peut s'aventurer sans subir ses attaques ?

Les lieutenants se frappèrent le front, fâchés de n'y avoir pas pensé eux-mêmes.

— Votre Excellence veut-elle dire que le spectre qui loge dans cette cave n'est pas celui du pendu ? dit Ma Jong. Qu'il était là avant, et que le chef de bande en avait connaissance ?

Le juge fit non de la tête.

— Je dirais plutôt que c'est lui qu'il l'a introduit là par une manœuvre astucieuse, à l'insu de ses complices, expliqua-t-il.

— Il faut des compétences dignes d'un éminent exorciste pour commander ainsi à un diable si puissant ! dit Tsiao Tai.

L'expression énigmatique du juge laissait entendre que la magie n'avait pas forcément grand-chose à voir là-dedans.

— Ce qui est sûr, conclut-il, c'est qu'il était impossible à ses assassins de fouiller les lieux à leur guise, pour la bonne raison que ceux qui y passent trop de temps sont pris de malaises. Bientôt à court d'argent, ils n'ont pas pu empêcher la maison d'être louée à quelqu'un d'autre. C'est ainsi que, d'un occupant à l'autre, elle est échue au marchand de thé par qui cette affaire est devenue un drame public.

Tout ce que ses lieutenants comprirent de cette explication, c'est qu'il leur restait beaucoup à apprendre pour connaître le fin mot de l'histoire.

Le messenger vint rapporter au magistrat que les efforts de l'alchimiste n'avaient pas été couronnés du même succès que

dans les soins prodigués au frère cadet. Le comte de Bi était au plus mal. Il montrait tous les signes de la maladie qui affligeait en ce moment les habitants de Han-yuan.

— Dans ce cas, conclut le juge, les mêmes règles s'appliquent à lui comme à tout le monde. Tu vas retourner là-bas et ordonner en mon nom qu'il soit conduit au sanctuaire de la Vache céleste, où il recevra les mêmes soins que tous les autres. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je traite différemment les nobles et le petit peuple. Cette mesure fera plaisir à mes administrés, qui n'ont pas tant de motifs de satisfaction en ce moment.

Une heure ne s'était pas écoulée que le sergent Hong annonçait la visite des dames Xiahou. À peine introduites, elles bousculèrent le vieux domestique pour se jeter aux genoux du sous-préfet, qu'elles implorèrent de revenir sur l'ordre qu'il avait donné. Dame O se montra la plus volubile, l'épouse du malheureux se contentant de tremper de ses larmes la robe du mandarin :

— Nous vous supplions d'épargner à notre beau-frère et mari le péril d'un transport qui lui portera certainement le coup fatal ! déclara la plaideuse, dont le désespoir rendait son teint pâle encore plus lumineux qu'à l'ordinaire.

Ti dut faire appel à toute son incorruptibilité pour arguer de ce que tous les autres malades avaient subi ce déplacement ; encore le comte de Bi aurait-il le privilège de l'accomplir en palanquin, quand d'autres n'avaient eu que leurs jambes ou une brouette pour se rendre au sanctuaire.

Les deux dames répondirent que tous n'avaient pas non plus la chance de pouvoir être choyés chez eux par des épouses aimantes. Elles espéraient obtenir la faveur de le garder à la maison, où elles étaient à même de lui prodiguer tous les soins nécessaires. Le juge leur accorda volontiers l'autorisation de pénétrer dans le sanctuaire aussi souvent qu'elles le voudraient, et même d'y passer la nuit si cela leur faisait plaisir. La perspective de coucher au milieu des mourants ne suscita guère d'enthousiasme. Une autre motivation, plus profondément ancrée en elles, apparut alors :

— Ce serait le tuer deux fois que de l'installer au milieu des gueux ! Mon beau-frère aimerait mieux...

— Mourir ? compléta le magistrat.

Le clan des Xiahou avait les prérogatives de son rang chevillées au corps. Peu importait de succomber, pourvu que ce soit dans le respect de la dignité nobiliaire. Ti fut convaincu que ces dames pleureraient davantage en le voyant partir pour le séjour de tout le monde qu'à l'annonce de son décès. Ce sentiment, s'il pouvait le comprendre, n'étant pas lui-même exempt de tout préjugé de classe, l'agaçait à ce moment, où tout un chacun semblait prêt à piétiner son voisin en dépit du drame qui les frappait tous. Il se montra inflexible.

Comprenant qu'il n'y avait pas moyen de s'accorder, dame O revit à la baisse ses exigences. Elle demanda qu'on aménage au moins un appartement particulier dans le sanctuaire, pour bien marquer la différence du patient avec le commun des mourants qui encombraient les lieux. Ayant obtenu cette faible compensation, elle put remercier le magistrat de ses bontés, si bien que chacune des deux parties sauvait la face.

Le sergent Hong ne put cacher sa surprise de la tournure qu'avait prise l'entretien :

— Puis-je m'étonner que Votre Excellence n'ait pas accédé à la supplique légitime de ces pauvres femmes ? Qu'importe qu'il y ait un malade de plus ou de moins chez les prêtres de la Vache céleste ? Je croyais qu'il était d'usage de favoriser les nobles, qui sont le premier soutien de l'empire.

Son patron répondit sèchement qu'il avait ses raisons. Il ne lui déplaisait pas de donner un coup de pied dans la fourmilière du clan Xiahou. Un détail dans la maladie du comte de Bi ne cessait de l'intriguer : la façon qu'elle avait de ne frapper que les maîtres, à l'exclusion des femmes, des enfants et des serviteurs. Il se demandait s'ils n'avaient pas affaire à un démon excentrique, résolu à renverser les conventions sociales immuables en vigueur dans l'empire du Milieu : il provoquait des bouleversements plus dérangeants que la maladie elle-même. Ti aurait bien aimé savoir à quoi il fallait encore s'attendre de la part d'une épidémie capable de pareilles extravagances.

XIII

Le juge Ti organise une expédition sur des terres maudites ; il affronte un démon.

Dès qu'il s'estima tout à fait rétabli, le juge convoqua ses lieutenants. Il avait résolu de prendre sa revanche sur le fantôme de la cave. Il convenait cette fois de mettre toutes les chances de son côté. Il distribua donc les ordres nécessaires pour mettre sur pied cette expédition. Il était convenu qu'ils quitteraient le yamen en grand comité dès que les préparatifs auraient été accomplis.

Madame Première, occupée à donner ses propres instructions au personnel, vit d'abord passer un sergent Hong fort affairé, la mine soucieuse ; ses mains étaient agitées d'un léger tremblement, ce qui était chez lui le signe indubitable d'une grande inquiétude. Ce fut ensuite Tao Gan qui traversa la cour avec sous le bras ce qui ressemblait fort à des outils emballés à la va-vite dans une toile cirée ; puis Ma Jong et Tsiao Tai, les inséparables assistants de son époux, se hâtant vers un but qui ne pouvait leur avoir été désigné que par celui-ci. C'en était trop. La certitude qu'il se passait quelque chose dont on n'avait pas jugé opportun de la prévenir l'empêchait de se concentrer sur ses directives. Elle renvoya tout le monde aux épouses secondaires et se dirigea vers le cabinet de son mari.

Elle eut la surprise de trouver ce dernier non seulement en tenue anonyme, comme à vrai dire elle s'y attendait assez, mais occupé à trier dans un coffre divers gris-gris et amulettes dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Le juge, si fier de sa défiance envers les superstitions et croyances populaires, était en train de choisir entre une poupée griffue, une représentation de chimère, diverses tablettes gravées de sentences magiques et des sachets sans doute remplis d'aromates aux vertus odorantes, vu le parfum oppressant qui régnait dans la pièce.

— Ah, vous tombez bien ! dit-il quand il la vit, deux effigies dans chaque main. Pensez-vous que la Grande Mère soit plus efficace que le dieu Mu contre les forces infernales ? Savez-vous si vos compagnes possèdent quelques reliques bouddhistes salutaires ?

Elle le considéra quelques instants sans répondre, les bras croisés.

— Je veux venir, dit-elle enfin sur un ton qui laissait peu de marge à la négociation.

Ti hésita à nier qu'il eût prévu le moindre déplacement.

— Nous ne partons pas en promenade, dit-il. Cela ne sera guère une partie de plaisir. L'ennemi que nous nous apprêtons à affronter ne fera pas de quartier. Vous n'avez pas idée de ce que nous allons faire.

Elle en avait au contraire une idée assez nette.

— Je ne suis pas moins qualifiée que vous pour me coller avec le spectre d'un pendu, répliqua-t-elle. Je vous conseillerais par ailleurs d'avoir une femme avec vous : l'esprit féminin vous apportera un atout supplémentaire. C'est par l'union du yin et du yang que nous aurons une chance de restaurer l'harmonie parfaite de cette cité⁵.

Ti n'était pas beaucoup plus amateur de yin et de yang que de marionnettes repousse-démons. Mais, puisqu'il était en train de faire des concessions envers sa chère philosophie, peut-être convenait-il d'oublier ses préventions, au nombre desquelles celle qui lui faisait préférer voir ses épouses dans leur gynécée plutôt que sur le lieu d'un crime. Il lui fit promettre de lui obéir au doigt et à l'œil et de se comporter avec discrétion. Ayant acquiescé machinalement à tout ce qu'il voudrait, sa Première se hâta vers ses appartements, où elle aurait juste le temps de choisir dans la garde-robe de la Seconde une tenue assez sobre, voire terne et de mauvais goût, qui lui permette de passer inaperçue.

⁵Selon le tao, le yang représente le principe masculin et le yin le principe féminin. Il est à noter que c'est ce dernier qui est généralement associé aux forces négatives...

À l'heure dite, l'équipe des chasseurs de fantômes se réunit dans la cour du yamen. Les lieutenants furent bien un peu surpris de voir l'épouse de leur patron se joindre à eux déguisée en simple bourgeoise. Mais, comme ils ne comprenaient plus rien à ce qui se passait depuis le matin, il ne s'agissait là que d'une vague de plus dans un océan de perplexité.

Le juge avait en effet envoyé Ma Jong dans une humble boulangerie s'enquérir des heures où l'on cuisait les galettes de blé ! Tsiao Tai s'était rendu chez la marchande de thé la prier d'aller s'occuper de son mari au sanctuaire de la Vache céleste et de laisser sa porte ouverte. Tao Gan avait réuni des instruments de terrassier. Quant au sergent Hong, on lui avait demandé de rafraîchir sa connaissance des incantations par lesquelles les prêtres se protégeaient des mauvais esprits, ce qui n'était nullement dans les habitudes de la maison. Le petit groupe franchit le portail et prit la direction de la boutique où toute l'affaire avait commencé.

Ce ne fut pas sans appréhension que la plupart d'entre eux considérèrent la façade toute simple du magasin de thé. Elle n'avait qu'un étage et aurait pu être confondue avec n'importe quelle autre maison du quartier. Ses chevrons et ses ouvertures bouchées n'en représentaient pas moins une incarnation d'épouvante. Les rares passants traversaient sans s'arrêter ni surtout jeter le moindre coup d'œil de ce côté, comme s'il s'était agi de la gueule béante de l'enfer prête à avaler les téméraires.

Ti sortit de son sac quelques gris-gris destinés à rassurer ses troupes dans l'assaut contre les forces du mal. Cela fait, il les engagea à le suivre à l'intérieur. Le sergent Hong surtout avait des objections – quoique, à vrai dire, le reste de la troupe ne fût pas très rassuré non plus :

— Mais, noble juge... Toutes les personnes qui sont descendues récemment dans cette cave ont connu un sort funeste...

— Pas toutes, Hong, répondit le juge d'un air mystérieux, pas toutes. C'est bien là l'intéressant. Gageons que nous ferons partie des chanceux à qui rien n'arrive !

Cette confiance dans la chance heurtait le joueur professionnel qu'avait été Tao Gan. Elle n'avait jamais été pour

lui qu'un leurre capable de jeter dans ses rets les naïfs et les prétentieux trop sûrs d'eux. Lui qui n'aurait pas aventuré la plus petite pièce de cuivre sans s'appuyer sur des dés pipés ou des cartes marquées avait du mal à s'en remettre à la bienveillance de dieux amateurs d'honnêteté et de franchise.

— Votre Excellence est-elle bien sûre que nous serons du nombre des chanceux ? s'enquit-il alors que l'idée de démission progressait à grands pas dans son esprit.

— À vrai dire, je suis prêt à parier là-dessus, affirma Ti. J'ai une bonne raison de penser que les dieux sont de notre côté, reprit le magistrat, voyant que ses hommes n'étaient pas convaincus. C'est que le boulanger que vous voyez là n'a pas pu allumer son four aujourd'hui, faute de farine. Il y a pénurie à cause de la fermeture des portes.

Loin de les rassurer, ces arguments les plongèrent dans des interrogations sans fin sur l'état mental de leur chef. Le combat avec le spectre n'avait-il pas laissé des séquelles du côté de son intelligence ? Ils la trouvaient tout à coup moins aiguë qu'à l'accoutumée. Surtout à présent que leur vie était en jeu. Il semblait que leurs pieds s'étaient subitement lestés de plomb, ou même qu'ils s'étaient soudés au sol de la ruelle. Le juge eut beau lancer un « allons-y ! » plein d'entrain, nul ne bougea.

Ti se demandait si le moment n'était pas venu de faire acte d'autorité quand sa Première traversa la rue d'un pied décidé pour aller pousser la porte de la boutique de thé comme si elle venait rendre visite à une personne de sa connaissance. Les yeux ronds, les hommes du magistrat la virent disparaître dans les profondeurs de la maison de l'horreur. Le juge la suivit bientôt, si bien qu'il ne leur resta plus qu'à leur emboîter le pas s'ils voulaient éviter de passer pour des couards. Ils pénétrèrent l'un après l'autre dans la boutique en se demandant par quel miracle les activités d'un boulanger les protégeaient de la malédiction.

Ti constata avec plaisir que ses troupes étaient revenues à des sentiments plus dignes de gaillards travaillant pour lui. Afin de les conforter dans ces bonnes dispositions, il rouvrit le sac aux amulettes et leur en distribua. Le sergent Hong s'engouffra dans l'escalier en brandissant une poupée de chiffon remplie

d'un mélange d'os, d'herbes et d'autres éléments sur la composition desquels mieux valait ne pas se pencher. Ma Jong et Tsiao Tai suivirent avec la démarche assurée de l'ancien brigand que rien n'effraie ; nul ne pouvait voir qu'ils serraient le poing sur les petits sacs d'aromates antidémon. Tao Gan mit le pied sur la première marche en jurant de se conduire dorénavant en citoyen vertueux si les dieux lui faisaient la grâce d'échapper au monstre, une promesse à laquelle seules des divinités fort crédules pouvaient se fier.

— Toujours cette odeur bizarre... murmura le juge en reniflant.

— La puanteur des enfers, glapit derrière lui le sergent Hong.

Une fois en bas, Ti disposa des lanternes aux quatre coins du sous-sol tandis que tous les autres jetaient alentour des coups d'œil peu rassurés.

— Soyez sûrs que si je n'avais eu un besoin absolu d'assistance je ne vous aurais pas amenés ici, assura-t-il. Je vous remercie de votre parfaite confiance en la justesse de mes déductions.

Ses hommes regardèrent leur patron avec reproche, se disant qu'il ajoutait le cynisme à la cruauté.

— Je suis convaincu que l'homme qui a été pendu ici y a aménagé une cachette pour son trésor.

— Avant ou après sa mort ? demanda Ma Jong.

— Votre mission, reprit le juge, consiste à explorer la moindre parcelle de cette cave afin de la découvrir. Il s'agit d'une grosse somme en lingots d'or, et peut-être aussi de bijoux précieux.

Aux mots de lingots et de bijoux, la peur de Tao Gan diminua considérablement. Il saisit l'une des lampes et entreprit d'examiner de près le local. Un à un, ils se mirent à remuer les caisses de thé vides ou pleines, les paniers et les innombrables objets oubliés là au cours des ans. La tâche était compliquée par l'aspect irrégulier des murs, composés qu'ils étaient de pierres grossièrement taillées. La lueur des lampes jetait des ombres trompeuses. Ceux qui pensaient au trésor avaient à tout instant l'impression d'avoir découvert une

anfractuosité. Ceux que la soif de l'or tenaillait moins fortement avaient plutôt tendance à apercevoir des faces grimaçantes ou des yeux luisants guettant depuis les ténèbres. Le sergent Hong ne s'écarta guère du centre de la cave et l'on pouvait douter qu'il fût en position de découvrir la moindre cache de là où il était.

Ils frappèrent le sol du pied pour vérifier que cela ne sonnait pas creux. Après qu'ils eurent posé leurs doigts un peu partout et jusque sur le plafond bas, Tsiao Tai étant monté sur les épaules de Ma Jong, ils commencèrent à perdre espoir.

— Je crains que la légendaire sagacité de Votre Excellence n'atteigne pas son but dans le cas présent, dit sa Première, qui exprimait l'opinion générale.

C'était d'autant plus contrariant que, dans l'hypothèse où le juge s'était fourvoyé, la menace du démon maléfique reprenait toute sa force. Ti les pria de faire silence et fit appel à son arme la plus affûtée : son intelligence. Qu'aurait-il fait s'il avait eu un trésor à cacher dans ce sous-sol ? Il l'aurait placé hors d'atteinte. Ce n'était pas un endroit sur lequel on pouvait tomber par hasard. Pas dans la terre battue, parce qu'on risquait de marcher dessus. Pas au plafond, parce qu'il risquait de tomber tout seul si la charpente jouait, en cas de tremblement de terre ou d'inondation.

Il saisit une perche et se mit à frapper les pierres. Le son changea tout à coup. Ti donna l'ordre d'empiler des caisses afin d'atteindre l'emplacement. Il donna un bon coup sec avec l'extrémité de sa perche, si bien qu'un prodige s'accomplit sous leurs yeux ébahis : le bois traversa la pierre. Ayant approché sa lanterne, Ti vit qu'une imitation en maçonnerie fermait un trou pratiqué dans le mur bien au-dessus des regards. La fausse pierre avait la même forme et la même couleur que les autres. On avait pris la peine de la maculer de terre meuble pour la rendre indétectable.

— Votre Excellence est un génie de perspicacité ! s'écria le sergent Hong, au comble de l'admiration.

Ti entreprit de démolir la maçonnerie. Les gravats pleuvaient sur le sol. Avec une cache pareille, le chef de bande était tranquille : les inspecteurs du tribunal pouvaient venir, ses adjoints pouvaient gratter où ils voulaient. Même en survivant

aux émanations néfastes, ils auraient eu bien du mal à déceler son artifice.

— Vous voyez ! dit le juge sans cesser de creuser. Notre pendu n'a pas laissé son âme dans cette cave ! Il n'a pas jeté de sort et son secret n'est gardé par aucun démon !

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'un large morceau de crépi s'effondra. Il se trouva nez à nez avec une face horrible, rougeaude, difforme, grimaçante, surmontée d'une paire de cornes que ses cheveux roux en bataille ne dissimulaient nullement. D'une main, elle brandissait un crâne humain, et de l'autre elle les menaçait d'un sabre à la lame couverte de sang. L'apparition était si imprévue que le magistrat vacilla sur son empilement de caisses et se retrouva le postérieur dans la poussière.

Ce fut la débandade. Seul l'empressement de chacun à emprunter l'escalier le premier les empêcha de fuir la cave à l'instant. Le juge n'était pas encore revenu de son étonnement qu'il n'y avait plus dans la pièce que sa femme et lui. Les autres, certains de ce que le démon venait une nouvelle fois d'attaquer leur patron, s'étaient repliés au rez-de-chaussée.

La première émotion passée, Ti se releva avec l'aide de son épouse. Ils rebâtirent la pile de caisses. Une fois à hauteur de la créature, il vit qu'il s'agissait d'une effigie démoniaque peinte, sans doute volée dans un temple et introduite en ville par-dessus la muraille.

— Tenez bon, noble juge ! cria le sergent Hong, qui avait trouvé assez de fidélité en lui pour passer le nez par la porte de la boutique. Ma Jong est parti chercher un exorciste. Nous vous tirerons de là !

Ti s'était assis sur une caisse de thé, en proie au découragement. Tous ces efforts pour découvrir un démon de bois peint au fond d'une cave malsaine ! Sa Première était songeuse.

— Peut-être cette cavité est-elle plus profonde, dit-elle. Qui nous dit que le trésor ne se cache pas derrière ?

S'accrochant à ce nouvel espoir, son mari remonta sur son perchoir et tâcha de faire basculer le gros objet.

— Attention ! C'est lourd comme le diable ! prévint-il en faisant glisser la statue hors du trou.

Madame Première eut exactement la même pensée lorsqu'elle la reçut dans ses bras et tomba à la renverse sous le choc. Ti glissa la main sur les parois de la cachette. Il alla jusqu'à les sonder avec son bâton. Tout cela résistait et sonnait le plein.

— Nous nous fatiguons en vain, dit-il en descendant.

Ils furent rejoints par ses lieutenants, qui les entendaient discuter depuis la boutique. Le patron et sa femme n'étant pas en train de râler en se tordant sur le sol, la bave aux lèvres, ils en avaient déduit que leur devoir les forçait à regagner leur poste à leurs côtés. Ils contemplèrent avec appréhension le mauvais génie couché sur la terre battue, dont les yeux étaient encore très inquiétants en dépit de sa posture de défaite.

— Je me demande à quel sanctuaire leur chef a dérobé cette horreur, dit Tsiao Tai.

— Il a dû la choisir avec soin : elle prenait juste la place disponible dans la cachette, ajouta Tao Gan.

— En tout cas, il s'est donné du mal, dit dame Lin : cet objet pèse un poids considérable pour un vulgaire morceau de bois.

Cette remarque éveilla l'intérêt de son mari. Il s'accroupit devant la statue et tira de sa manche une petite lame qui faisait partie de l'attirail prévu pour ce genre de sortie.

— C'est peut-être plus qu'un épouvantail posté là par le pendu pour écarter les chercheurs de trésor, marmonna-t-il.

Il gratta le dessous. Très vite, après les premiers copeaux de la même couleur marron recouvrant les semelles, une estafilade brillante apparut. Ti considéra la divinité vengeresse d'un œil nouveau. Les autres se penchèrent pour voir. Elle était en or massif. Un second examen révéla que son épée était en argent, ses yeux en rubis, et les bijoux dont elle était chargée n'étaient pas en toc. Elle contenait à elle seule plusieurs butins !

— On peut dire qu'elle est d'une laideur sans prix, dit le juge en ôtant à sa Première le magnifique bracelet ouvragé serti de pierres précieuses dont elle était en train de juger l'effet à son poignet.

— Quel triomphe pour Votre Excellence quand nous annoncerons la découverte du trésor ! s'exclama le sergent Hong.

Ti avait d'autres projets.

— Nul ne doit l'apprendre, au contraire. Nous allons choisir à ce démon une nouvelle cachette. Je vous recommande de vous conduire comme si nous n'avions rien trouvé.

Quelques minutes plus tard, ils quittaient la boutique de thé la mine basse, les vêtements couleur de terre, la barbe poussiéreuse. En guise de trophée, les lieutenants transportaient les outils de terrassement. Ils avaient l'air pitoyables. Un témoin aurait juré qu'ils avaient perdu leur temps et pouvaient s'estimer heureux d'avoir échappé à la colère du pendu.

Tao Gan, toujours curieux d'apprendre les petits trucs de son patron dans l'espoir de les utiliser à son profit, voulut savoir le rapport entre la boulangerie et le fait que le démon de la cave ne s'était pas montré.

— Je crois savoir, dit le sergent Hong d'un air finaud. C'est très simple. Notre maître a fait une offrande en galettes de blé au dieu des cultures. Il a compris que seule cette puissante divinité de l'abondance était capable de neutraliser le spectre.

Tous les regards convergèrent vers le juge pour chercher son acquiescement.

— Hum, fit ce dernier. C'est un peu ça. En fait, j'avais remarqué la présence de cette boulangerie juste à côté de la boutique de thé. Je savais que les boulangers doivent prendre soin de bien aérer le local où se trouve leur four, sans quoi les émanations produites par la cuisson finissent par corrompre l'air. C'est ainsi que j'ai pensé à une fissure entre la cave et le four. C'est pourquoi je me suis assuré que ce dernier n'avait pas été allumé de quelque temps et ne le serait pas pendant notre excursion sur ce lieu de malédiction. En réalité, cette cave n'est pas une gueule de l'enfer ; c'est juste celle d'un four à galettes, ce qui n'exclut pas l'intervention du dieu des cultures, bien entendu, ajouta-t-il pour ne pas désobliger son vieux serviteur devant tout le monde.

Ils marchèrent un moment en silence tandis que chacun assemblait mentalement les morceaux d'un tableau à présent presque complet. Ce ne fut qu'une fois en vue du portail que le juge leur fit ses ultimes recommandations :

— Ne soufflez mot de tout cela à quiconque. À présent que le pendu nous a transmis son secret, il nous reste à venger sa mort pour que ses mânes puissent reposer en paix et nous de même. Le fait d'avoir découvert le trésor nous donne un coup d'avance sur l'assassin. Je crois que la fin de cette partie de go fatidique ne va pas tarder.

XIV

Le juge Ti provoque la rencontre d'une victime et de son assassin ; il emporte la boîte de thé la plus chère du monde.

Une fois qu'ils furent tous débarbouillés et qu'ils eurent revêtu des habits propres, le juge Ti distribua ses nouvelles directives. Tao Gan vint l'avertir que le boulanger avait reçu ses farines.

— Je suis prêt à parier que notre vilain bonhomme est sur le point de s'infliger à lui-même la punition qu'il mérite, dit le juge en lissant sa barbe.

Il décida d'envoyer Tsiao Tai et Ma Jong surveiller discrètement la boutique dès la nuit tombée. Auparavant, il convenait de recommander à la marchande de thé d'aller coucher ailleurs. Il ne souhaitait pas qu'elle coure le risque de se faire estourbir, le criminel n'étant plus à un meurtre près.

— La maison d'en face a une entrée par l'arrière, sur une autre rue. Vous passerez par là, en tâchant de ne pas vous faire remarquer. Une fois que vous y serez, ceux que vous y trouverez auront interdiction d'en sortir.

Il réfléchit un instant avant de poursuivre.

— Vous n'entrerez dans la boutique sous aucun prétexte, quoi que vous voyez ou entendiez. J'ai des raisons de croire que le fantôme va faire une dernière apparition pour prendre son tribut de sang et de chair sur celui qui a suscité sa colère.

Ses hommes de main ne posèrent pas de question. Dès leur entrée au service du magistrat, ils avaient pris l'habitude de lui obéir sans discuter. Les rouages de ses raisonnements étaient en général trop tortueux pour leur permettre de les suivre.

Dès que les dernières lueurs du jour se furent éteintes, ils allèrent frapper chez le voisin d'en face. Le petit vieux tout rabougri qui leur ouvrit fut assez effrayé de voir surgir devant lui les deux colosses qu'il avait souvent vus dans le sillage du

sous-préfet. Il s'inclina très bas en leur demandant ce qui lui valait l'honneur d'une telle visite. Les inspecteurs se hâtèrent d'entrer et de refermer derrière eux.

Les murs de la pièce unique étaient recouverts d'instruments en métal et en bois, de rouleaux de cordes pendus à des crochets et de sandales à divers stades de fabrication. Une femme âgée, debout près de son chaudron, les regarda avec des yeux ronds.

— Nous venons juste passer la nuit chez vous, annonça Ma Jong. Nous nous installerons à l'étage. Faites comme si nous n'étions pas là. Il vous est interdit de quitter les lieux tant que nous serons là.

Le cordonnier n'osa pas demander pour quelle raison bizarre les lieutenants de Son Excellence avaient élu domicile sous son toit. Il leur proposa de partager leur soupe. Tsiao Tai déclina l'invitation, mais tira de sa manche un petit sac de toile qu'il tendit à son hôtesse en la priant de leur préparer du thé bien fort. Puis ils gravirent l'échelle menant à l'étage supérieur.

Il n'y avait là aussi qu'une seule pièce mansardée, humblement meublée de deux coffres en bois grossier et d'un grabat. Deux petites fenêtres ouvraient sur la rue.

De là, on avait une vue parfaite sur la boutique de thé. Ils poussèrent les coffres devant les ouvertures pour s'en faire des sièges et commencèrent leur surveillance.

Ils remarquèrent bientôt que la cheminée de la boulangerie mitoyenne s'était mise à fumer. Le boulanger avait déjà lancé sa première fournée pour rattraper le temps perdu.

Ils commençaient à s'assoupir lorsque la vieille femme apparut par la trappe de l'échelle. Elle se retourna pour attraper le plateau que lui tendait son mari. Les guetteurs se réchauffèrent les mains autour de leur tasse.

Les passants étaient fort rares dans cette rue sombre, éclairée par une demi-lune blafarde. Sans doute les gens du quartier n'avaient-ils aucun désir de traîner à proximité d'une maison si mal famée. Les deux hommes en étaient à leur troisième théière lorsque Tsiao Tai poussa son acolyte du coude. Une ombre venait d'apparaître. Ses contours étaient à peine visibles dans la lueur blême.

— D'où sort-il, celui-là ? grommela Tsiao. Je ne l'ai pas vu venir !

La silhouette se tenait devant la porte du commerce. L'homme — ce devait en être un vu sa taille — jeta un rapide regard alentour, puis resta immobile un moment en leur tournant le dos. La porte s'ouvrit soudain et il disparut à l'intérieur. L'instant d'après, c'était comme si rien ne s'était passé.

— Ah, ça ! Comment est-il entré ? s'étonna Ma Jong.

— Il devait avoir la clé, répondit son compagnon. Si les suppositions de notre maître sont exactes, ce serait assez logique.

Ma Jong lui jeta un regard étonné : si son ami se mettait à faire appel à la logique, ils auraient bientôt deux juges Ti au lieu d'un !

Plus rien ne bougeait dans la rue ni dans la boutique de thé, hormis la fumée grisâtre qui continuait de s'échapper de la boulangerie. Ils organisèrent un tour de garde afin de pouvoir dormir par intervalles. En réalité, ils auraient pu enrôler leurs hôtes dans leur veille, les deux vieillards étant bien trop ébahis pour trouver le sommeil.

Au petit matin, Ma Jong vint secouer son compère par l'épaule : leur mission était finie.

— Personne n'est sorti, vieux frère, annonça-t-il. C'est bizarre, tout de même. Le patron aurait sûrement voulu qu'on le suive pour voir qui c'était. Maintenant, le jour est levé, le cambrioleur ne pourra plus s'en aller sans se faire repérer.

— Le juge a son idée, grogna Tsiao Tai en étirant ses membres endoloris par une couche moins confortable que ce à quoi il était habitué depuis qu'il s'était mis au service de la justice. Je cours au yamen pour le lui dire. Reste ici au cas où.

Comme l'interdiction de quitter la demeure du cordonnier ne tenait plus, Ma Jong envoya ce dernier lui chercher des galettes dans la boulangerie d'en face tandis que sa femme préparait une nouvelle ration de thé corsé.

Il avait à peine eu le temps de terminer sa collation lorsqu'il vit le magistrat arriver au milieu d'une petite troupe de sbires et de serviteurs. Il était curieusement suivi d'un gigantesque

soufflet qu'on avait dû prendre dans l'établi d'un forgeron. Il fallait rien moins que deux hommes pour porter l'instrument de cuir et de bois cerclé de fer. Ma Jong dévala les degrés de l'échelle, remercia rapidement le couple d'artisans de son hospitalité, les laissant aussi abasourdis qu'à son arrivée la veille au soir.

La première mesure du magistrat fut d'envoyer quelqu'un sommer le boulanger d'éteindre son four. Une fumée totalement blanche s'éleva dès que Tsiao Tai eut jeté un seau d'eau tout entier sur les braises incandescentes. Le juge fit ouvrir toutes les ouvertures de la boutique de thé, y compris la porte de la cave. Ceux dont ce n'était pas la première visite reconnurent l'odeur des gaz venus du four à galettes. Elle était plus puissante qu'auparavant, sans doute parce que le bois brûlait encore l'instant d'avant. Il commanda aux serviteurs de disposer l'énorme soufflet en haut de l'escalier.

— Allez-y ! ordonna-t-il. Actionnez-le ! De toutes vos forces ! Je veux que tout l'air de cette cave s'en aille au plus vite !

Les esclaves du tribunal se mirent à souffler de l'air pur dans les profondeurs obscures du sous-sol. Des volutes de poussière leur revenaient à la figure en même temps que la puanteur chassée des tréfonds de la maison. Ti recommanda à tout le monde de se tenir à l'extérieur et remplaça bientôt les souffleurs pour ne pas prendre le risque de les voir tomber pâles, ce qui aurait compromis la suite des opérations.

Lorsqu'il estima qu'on avait soufflé assez longtemps, il interrompit la manœuvre et se fit servir une tasse de thé, assis sur un tabouret devant la façade, attendant que la poussière fût retombée. Ce ne fut qu'après avoir siroté son thé qu'il se leva pour affronter le démon qui logeait en bas. Il marmonna quelques paroles que tout le monde prit pour des prières. Puis, ayant adopté son allure la plus martiale, il franchit résolument le seuil de la boutique, sous les yeux admiratifs de la foule à présent nombreuse massée dans la rue.

Tsiao Tai et Ma Jong lui emboîtèrent le pas, munis de deux lanternes. La cave n'avait pas tout à fait le même aspect qu'à leur précédente visite. Elle avait été fouillée sans soin de fond en

comble. Les caisses avaient toutes été déplacées et jetées n'importe où. Les sacs de thé étaient éventrés. Le remue-ménage n'avait cependant pas pu se prolonger bien longtemps : celui qui en était la cause gisait sur le ventre au pied de l'escalier. Lorsqu'il avait senti les premières attaques de l'intoxication, il était trop tard. Il s'était effondré en posant le pied sur la première marche. Le juge souleva son poignet pour lui prendre le pouls. Puis il posa deux doigts sur sa gorge.

— Le pendu a eu sa vengeance, conclut-il. Voilà cinq ans qu'il attendait que la bonne personne descende dans cette cave. Vous le ferez porter à la morgue du yamen.

Lorsque Ti quitta la boutique, la marchande, avertie qu'il se passait de drôles de choses chez elle, se tenait devant la porte, très anxieuse.

— Vous pouvez rentrer chez vous sans crainte, l'in-forma-t-il. Je vais vous envoyer des ouvriers qui régleront un petit problème dans votre cave. Je vous garantis que vous ne serez plus jamais ennuyée par le diable qui y avait établi son domicile. Nous l'avons chassé.

Ces propos furent accueillis de la part de la foule par un murmure d'admiration et d'incrédulité. La commerçante, convaincue par l'assurance du magistrat, s'agenouilla pour baiser le bas de sa robe verte.

Celui-ci n'en avait pas terminé. Il se rendit tout droit chez le prêteur sur gages installé non loin de là, à qui il avait déjà rendu visite incognito quelques jours plus tôt.

— Inutile de frapper, il n'y a personne, annonça-t-il. En revanche, c'est probablement fermé.

Il n'eut qu'un regard à jeter à Tao Gan pour que l'ancien escroc, qui ne se faisait pas d'illusions sur les raisons pour lesquelles on l'employait, s'accroupît devant la serrure. Il y fourra l'un de ces petits instruments dont il avait le secret et qu'il portait toujours à l'intérieur de son épaisse ceinture. Au bout d'un moment qui parut court à tout le monde, bien que Tao eût pris son temps pour ne pas laisser croire qu'il faisait cela tous les jours, la porte s'ouvrit au son du petit carillon métallique suspendu devant son chambranle.

— Nous effectuons une perquisition, annonça le juge à ses assistants. Fouillez-moi tout ça. Je suis à la recherche d'armes ou du moindre objet qui vous paraîtra suspect.

À vrai dire, l'échoppe d'un prêteur était par nature remplie d'objets dont un grand nombre pouvait paraître suspect.

Tsiao Tai mit la main sur un stock de couteaux tranchants qui n'était pas en exposition et ressemblait fort à l'attirail d'un bandit de grands chemins. Tao Gan, qui avait du nez pour ce genre d'article, trouva une cassette remplie de bijoux un peu trop coûteux pour le genre de l'établissement.

— Il me semble que, si j'avais de tels bijoux à négocier, je m'adresserais plutôt à un orfèvre ayant pignon sur rue, qu'à un prêteur louche, remarqua-t-il. Il y en a tant que cela ne peut guère appartenir à une seule personne.

— C'est bien ce que je pensais, dit le juge.

Il se tourna vers Tao Gan et lui recommanda de revenir avec les secrétaires du tribunal pour examiner les livres de comptes et vérifier que toute la marchandise présente dans la boutique y était bien répertoriée. Le reste devait être transporté au yamen pour y être placé sous séquestre en attendant qu'on en retrouve les véritables propriétaires. Tao Gan se dit que ceux-ci ne se présenteraient sûrement pas et que ce serait autant de gagné pour les caisses de l'administration. Encore un honnête truand qui disparaissait pour le plus grand bénéfice de l'État !

En passant devant la maison du pendu, le juge ordonna à Tao Gan d'aller lui chercher une boîte de thé chez la marchande :

— Tu sais laquelle, dit-il d'un air entendu. J'aime particulièrement celui des coteaux du sud-ouest. Emprunte aussi à cette brave femme sa plus grande balance. Je promets de la lui rendre aujourd'hui même.

Le secrétaire réapparut bientôt, les bras chargés d'une boîte oblongue portant en gros caractères la mention « Thé rouge du Setchouan ». Ils traversèrent la ville en sens inverse, avec leur butin de chez le prêteur, le soufflet géant, l'imposante balance et la boîte de thé rouge, ce qui constituait un étonnant cortège, le juge marchant en tête dans sa robe de soie émeraude, la tête couverte de son bonnet noir à ailettes. Il voyait les habitants de

Han-yuan échanger les nouvelles sur son passage. Il ne put s'empêcher de concevoir une certaine fierté à l'idée qu'il avait finalement résolu une partie du mystère qui accablait depuis trop longtemps sa ville. Quoique, à voir la mine des badauds, on ne pût définir s'ils regardaient passer un héros ou un fou muni d'une collection d'objets hétéroclites sans signification. Encore était-il seul à savoir que la petite bourgade n'était pas au bout de ses surprises.

Une fois dans son cabinet, il fit extraire de la boîte de thé la statue qu'elle contenait. Il chercha dans le dossier quel montant d'or avait été dérobé à l'orfèvre. Ils ôtèrent l'épée en argent, placèrent le démon désarmé dans un plateau et le poids du vol dans l'autre. La balance pencha nettement du côté du dieu néfaste. On en profita pour définir quelle était la quantité d'or excédentaire, résultat d'autres rapines.

— Il va falloir la fondre pour rendre à chacun ce qui lui a été volé, conclut le juge. À moins qu'un temple ne décide d'acquérir cette œuvre d'art pour l'exhiber dans son sanctuaire, ce dont je doute. Cet objet n'aura survécu que cinq ans à son auteur !

Il convenait de faire publier la découverte. En l'absence de réclamations justifiées, le reliquat reviendrait à l'État pour ses frais. Ti confia la statue à la responsabilité de Tao Gan, principalement pour l'empêcher de rien en soustraire. Il se doutait par ailleurs que la proximité d'un tel tas d'or ferait faire de doux rêves à son second. Il était le seul parmi ses lieutenants à n'être pas gêné par l'apparence affreuse de cette créature menaçante, ne voyant en elle que la matière dont elle était faite. Il la fit pour sa part recouvrir d'un tissu afin de ne plus avoir cette horreur sous les yeux.

On lui annonça l'arrivée de l'orfèvre.

— J'ai à vous annoncer une bonne et une mauvaise nouvelle, dit le juge. La bonne est que l'or qu'on vous a volé il y a cinq ans est retrouvé.

Le riche commerçant tomba à genoux comme si le dieu de l'abondance était apparu devant ses yeux éblouis :

— Votre Excellence est trop bonne ! Je savais qu'on pouvait compter sur elle ! Jamais je n'ai prêté l'oreille aux mauvais plaisants qui se permettaient de critiquer vos décisions !

Le magistrat nota au passage l'opinion que les bourgeois de Han-yuan avaient de lui.

— Heu... fit le visiteur, revenu de son ravissement. Votre Excellence parlait aussi d'une nouvelle moins heureuse ?

Sur un signe de son maître, Tao Gan ôta le tissu recouvrant la statue. L'orfèvre eut un mouvement instinctif de recul quand ses yeux rencontrèrent ceux de l'effigie démoniaque à la mine furieuse, qui jetaient des feux couleur rubis.

— Voilà, dit le juge. Vos lingots ont quelque peu changé d'aspect. Ils se sont pour ainsi dire incarnés dans ce... cette œuvre d'art mystique. Nous avons calculé que le bras gauche, la jambe droite et le ventre vous appartiennent. Pour le reste...

Ti n'eut pas besoin de terminer sa phrase. L'orfèvre avait parfaitement compris que le bras droit, la jambe gauche et la tête avaient toutes les chances de tomber dans l'escarcelle de l'administration. Cela lui importait peu, au demeurant, puisqu'il récupérerait des membres qui lui étaient presque aussi chers que ceux de sa propre personne.

— Je peux d'ores et déjà vous annoncer que le fantôme est parti, conclut le juge. Vous le direz à vos amis les marchands. Cela relèvera, je pense, l'idée qu'ils se font de ma politique.

Comme le propriétaire du bras gauche n'avait Pair qu'à moitié convaincu, Ti comprit qu'il allait falloir un peu plus que de belles promesses pour faire admettre sa réussite. Il ajouta qu'il était disposé à prouver ce qu'il venait d'avancer en passant lui-même toute une nuit dans cette cave. Très impressionné, le joaillier se retira en l'assurant qu'il allait répercuter sur-le-champ cette courageuse résolution auprès de ses collègues, qui ne manqueraient pas de louer sa bravoure.

Bien qu'il n'eût aucune envie d'aller coucher dans une cave malsaine au sol de terre battue, Ti savait qu'il était hors de question de revenir sur sa décision. Les appréhensions des habitants de Han-yuan n'avaient une chance de s'apaiser qu'à sa sortie indemne de l'ancre maléfique. Il ordonna donc à ses subordonnés de surveiller de très près les travaux de calfeutrage nécessaires pour empêcher le phénomène de se reproduire.

Son projet fit immédiatement le tour du yamen, où il sema la perplexité. Ti jugea opportun d'expliquer un peu la situation à ses lieutenants.

— Vous avez compris, bien sûr, que notre défunt d'aujourd'hui n'est autre que le prêteur sur gages chez qui nous venons de perquisitionner, dit-il d'un air entendu. Son commerce étant tout proche, il a vu que nous avions survécu à une longue visite dans la cave du crime – du crime qu'il avait lui-même commis, en fait.

Comme ils n'avaient pas l'air de bien suivre, le juge fit un court récapitulatif :

— Ce receleur appartenait à notre bande de trafiquants au petit pied, dont il écoulait les marchandises. Voilà cinq ans, ces olibrius ont réussi un beau coup qui les a fait entrer en possession d'un véritable trésor. Leur chef, probablement décidé à tout garder pour lui, a transformé le butin en statue, dans l'idée de s'enfuir avec cet objet répugnant qui n'avait plus rien d'attirant pour personne. Je pense que ses complices, pressentant ses projets, se sont entendus pour l'étrangler et faire passer sa mort pour un suicide. Ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est que le défunt avait si bien caché son or à l'intérieur de leur repaire qu'il leur serait impossible de mettre la main dessus. La veuve et son compère se sont repliés sur la maisonnette du rempart, tandis que le receleur continuait de surveiller les lieux depuis son échoppe. Les divers locataires, en tombant malades les uns après les autres, lui confirmaient l'impossibilité d'aller arracher son magot au fantôme de leur victime.

— Si seulement ils avaient su qu'il suffisait de surveiller la fumée de la boulangerie et d'aérer un peu ! s'écria Ma Jong.

Le juge estima qu'on faisait bon marché de son travail de déduction :

— Oui, enfin, j'ai payé de ma personne, grogna-t-il. Ils n'avaient pas quinze ans d'études confucéennes pour les aider à reconstituer l'enchaînement logique qui relie inmanquablement tous les faits en ce bas monde. Après ma visite chez le receleur, la semaine dernière, je me suis rendu directement chez la veuve du pendu. J'ai lieu de croire qu'il m'a

suivi. Il a dû craindre que cette femme ne me mette sur la voie, ou bien qu'elle ne le trahisse une fois arrêtée. Il a préféré liquider ses anciens complices pour couper tout chemin permettant de remonter d'eux à lui. Ce qui montre bien qu'on finit toujours par recevoir le prix de ses actions, surtout quand elles sont guidées par de mauvais penchants ! Dès qu'il a cru que la voie était enfin libre pour aller fouiller cette cave maudite, il s'est précipité. Il avait tellement attendu ! Cinq ans passés à vivoter à un jet de pierre d'une fortune ! Voilà une torture digne du crime qu'il avait perpétré !

— Et comme Votre Excellence nous avait fait cacher la statuette dans un pot à thé qui forcément n'était pas là à l'époque des faits, dit Tsiao Tai, ravi d'avoir précédé les conclusions de son maître, le ruffian a perdu son temps à fouiller la cave jusqu'à ce que les vapeurs du four à galettes le fassent tourner de l'œil ! Je reconnais bien là notre maître estimé. C'est à la fois d'une grande cruauté et d'une moralité parfaite !

— Cela m'évite surtout d'organiser un procès et une exécution, en ces temps où j'ai bien d'autres choses à faire. J'ai par ailleurs toujours pensé que la juste punition des assassins est de mourir des conséquences de leurs méfaits.

Le sergent Hong était songeur.

— Puis-je faire remarquer à Votre Excellence que c'est en fin de compte le fantôme qui a lui-même exécuté son meurtrier ? Il l'a emporté avec lui aux enfers !

Le juge prit une petite gorgée de thé.

— J'espère que nos citoyens estimeront comme toi que les mânes du pendu ont assouvi leur vengeance. Nous avons bien besoin d'un peu de sérénité et de confiance, ces jours-ci.

— Louée soit la sagesse de Votre Excellence ! s'exclama le vieux serviteur. Cette épidémie va donc nous laisser en repos, à présent que cette âme en peine est vengée !

— Hélas, dit le juge, je doute que l'épidémie ait un rapport quelconque avec notre fantôme. Je ne crois pas que les raisons qui l'ont causée aient du tout disparu. Nous devons nous attendre à voir des choses horribles se produire, je le crains.

Le vieux Hong, la mine catastrophée, se demanda combien de spectres on allait devoir satisfaire pour que la maladie s'éloigne enfin de leur malheureuse ville.

XV

Madame Première se consacre à ses bonnes œuvres ; elle connaît une cruelle déconvenue.

Quand madame Première entra dans le cabinet personnel de son mari, ce dernier était en train d'ordonner au médecin du yamen d'examiner les personnes qui viendraient à décéder, et leur bouche en particulier. Il désirait savoir si une quelconque modification de couleur ou de texture pouvait être notée. Elle attendit patiemment la fin de l'entretien.

Une fois maître Wen parti, Ti pria sa Première de retourner se montrer au sanctuaire de la Vache céleste. Ils ne devaient pas relâcher leurs efforts pour rassurer la population, d'autant que la maladie était encore loin d'être éradiquée. Par bonheur, Dame Lin s'était résignée à son sort de représentante des bonnes œuvres du tribunal. Elle commençait d'ailleurs à se piquer au jeu. Il y avait là-bas des gens qu'elle aurait eu plaisir à voir guérir, notamment un élève en études classiques à qui elle ne répugnait pas à apporter un peu de réconfort, peut-être parce que les souffrances n'avaient pas affecté sa beauté ni le charme de sa conversation. Son mari parut un peu contrarié qu'elle se fût attachée à des malades dont la survie n'avait rien d'assuré.

— Si vous tenez à voir cet enfant se remettre, interdisez-lui donc de prendre toute nourriture qui n'ait été apportée par ses parents, lui recommanda-t-il.

Le juge aurait peut-être été plus contrarié encore s'il avait su que « l'enfant » à qui il prodiguait ses conseils était en fait un jeune homme très bien fait, presque aussi grand que lui, à qui son menton glabre et sa physionomie avenante conféraient quelque chose de fragile qui troublait son épouse au plus haut point. Elle avait d'abord mis ce sentiment sur le compte de l'instinct maternel, oubliant qu'elle n'avait guère ressenti

d'élans similaires pour la progéniture chaque année plus nombreuse dont les épouses secondaires les gratifiaient.

Il pleuvait fort. « Si seulement cette eau pouvait laver notre ville des souillures qui la minent », se dit-elle. Ce fut le cœur léger, malgré la pluie battante, qu'elle se rendit au sanctuaire où l'on avait entassé les victimes de l'épidémie. Son palanquin la déposa devant le porche. L'un des sbires qui en gardaient l'entrée se précipita pour la protéger d'une large feuille de papier huilé. Rien ne semblait devoir ruiner la bonne humeur de la visiteuse, enfin conquise par l'esprit de charité qui présidait à cette bonne action.

Elle nota quelques changements depuis sa dernière apparition. La présence à temps quasi complet de dame O avait modifié l'organisation des lieux. Ce n'était plus du tout le capharnaüm des premiers jours. On avait installé les malades sur des grabats disposés selon un plan symétrique, à égale distance les uns des autres. Chacun bénéficiait d'un petit plateau sur lequel avaient été regroupés les sachets d'herbes destinés à ses soins et ses couverts personnels. Un esprit d'ordre avait soufflé sur le sanctuaire.

Le va-et-vient principal se faisait en direction d'une loge fermée par un rideau, où dame Lin devina qu'on avait déposé le plus insigne pensionnaire des lieux. Elle reconnut un à un tous les membres de la famille Xiahou à qui elle avait été présentée : la femme du comte de Bi, son frère cadet, dame O, la bonzesse, et même l'alchimiste Liu, qui avait tout l'air d'être devenu indispensable.

Sans un regard pour les mourants dépourvus d'intérêt qui l'entouraient, elle marcha tout droit au recoin presque calme où elle avait fait transporter son protégé. Elle vit tout de suite qu'il allait mieux : les couleurs étaient revenues sur son visage aux traits fins et allongés. Elle se promit de ne s'autoriser qu'une discussion formelle sur les progrès de sa convalescence, peut-être pimentée de quelques remarques littéraires tirées des recueils de poèmes en vogue. Aussi fut-elle toute surprise, quelques instants plus tard, de se trouver en train de masser le crâne du jeune homme, ayant jugé que l'amélioration de sa santé passait obligatoirement par l'amélioration de son

apparence. Elle avait défait elle-même le chignon qui retenait ses longs cheveux noirs et les avait mis à tremper dans une bassine d'eau savonneuse posée sur ses genoux. Elle était accroupie derrière le malade, dont la tête lui touchait les jambes à travers la fine étoffe de sa robe, la plus gaie qu'elle avait trouvée dans ses coffres à vêtements. Jamais elle n'aurait imaginé que la générosité envers l'humanité souffrante pût être si plaisante. À vrai dire, on pouvait douter que ce fût là ce que Confucius avait en tête lorsqu'il avait édicté ses principes d'entraide et d'amour du prochain. Il n'était pas non plus certain que cette soudaine abnégation fût destinée à peser en sa faveur lors du choix de sa prochaine réincarnation, si jamais elle se décidait à se convertir au bouddhisme à la mode. Elle n'avait pas oublié d'apporter ses petits flacons d'essences parfumées, dont elle usait habituellement pour se soutenir dans cette épreuve, et dont elle se servit cette fois pour huiler la longue chevelure aussi fine et douce qu'un cocon de la soie la plus pure. Elle la sécha longuement dans une serviette propre, comme elle le faisait parfois pour son mari lorsqu'ils étaient en voyage et qu'aucun domestique n'était disponible. La bande de tissu qu'elle avait ôtée du chignon était sale et usée. Elle la jeta au loin. Ayant lancé un bref coup d'œil alentour, elle défit l'un des nœuds qui agrémentaient sa tenue et refit la coiffure du jeune homme, à présent ornée d'un beau ruban acheté dans la meilleure boutique de fanfreluches de Han-yuan.

— Vous êtes si bonne, murmura le jeune homme. Belle, bonne, intelligente, cultivée... Vous êtes la déesse Bixia descendue des cieux pour prendre en pitié ma misérable personne !

Madame Première se sentit rougir. Fallait-il qu'elle fréquentât les mouiroirs pour voir ses mérites appréciés par quelqu'un ? Il y avait longtemps qu'il n'était pas venu à l'idée de son mari de la comparer à la moindre divinité du panthéon taoïste. En fait de mouiroir, elle avait si peu conscience de l'endroit où elle était qu'elle aurait pu découvrir tout à coup autour d'elle un paysage de prairies sous un beau ciel d'été sans en être étonnée.

Le jeune étudiant, dont le cuir chevelu avait été délicatement massé par des mains attentives, finit par s'assoupir, vaincu par une vague de bien-être auquel il n'était guère accoutumé. Dame Lin posa sa tête sur le coussin brodé qu'elle lui avait offert à sa précédente visite et s'éloigna discrètement, non sans avoir intimé à ses voisins l'ordre de râler moins fort pour ne pas le réveiller.

Les dames Xiahou étaient en train de faire le tour des malades avec leurs marmites de bouillons chauds.

Dame O et sa belle-sœur transportaient chacune un petit récipient dont elles vidaient peu à peu le contenu dans les écuelles de patients reconnaissants. Comme elle ne tenait guère à assister à leurs exercices de piété, estimant avoir bien assez sacrifié elle-même aux exigences de la charité, elle se dirigea de l'autre côté.

La pluie continuait de tomber comme elle l'avait fait tout le reste de la journée. Cette grisaille humide ne rendait pas le sanctuaire très gai. Pourtant, dame Lin n'avait aucune tristesse en elle. Elle avait eu une conversation intéressante avec un fin lettré qui lui avait récité de jolis vers : qu'est-ce qu'une femme pouvait espérer de mieux de l'existence ? Elle se sentait en parfait accord avec elle-même. La pensée qu'elle allait pouvoir affirmer tout à l'heure à son mari que ses ordres avaient été exécutés mot pour mot renforçait sa satisfaction.

Il y eut tout à coup une grande agitation du côté de la loge du comte. Elle s'en approcha. Un esclave passa la tête à travers le rideau pour lancer un ordre bref à deux servantes qui se précipitèrent à l'intérieur avec une bassine d'eau tiède et des serviettes fraîches. Madame Première se demanda quels soins spéciaux on pouvait appliquer à ce patient de marque. Peut-être avaient-ils trouvé quelque remède dont le bel étudiant aurait pu profiter après que le comte l'aurait testé ? Piquée par la curiosité, elle repoussa légèrement le rideau et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il faisait sombre. La petite pièce habituellement occupée par un prêtre du sanctuaire n'était éclairée que par une ouverture située très haut. Un brasero jetait en outre sur toute chose sa lumière orangée, contribuant à donner à l'ensemble une

apparence crépusculaire. Dans un angle, dos au mur, comme effrayée par une bête fabuleuse, la bonzesse égrenait frénétiquement ses soutras sur un ton qui n'avait plus rien de la rengaine monotone. On aurait dit qu'elle lançait des incantations désespérées pour se protéger d'un danger imminent. À deux pas d'elle, sur la couche d'un pied de haut recouverte de couvertures sombres, gisait le comte. Une vive douleur devait lui vriller les entrailles, car il se tordait de manière pathétique. Penché sur lui, l'alchimiste semblait être en train de lui faire avaler de force quelque potion, car l'une des servantes lui maintenait la tête tandis que l'autre serrait ses pieds du mieux qu'elle pouvait. Il eut soudain un haut-le-cœur si puissant qu'aucune des deux ne put garder sa prise. Il se plia en deux et vomit. Madame Première laissa le rideau se refermer. Elle demeura immobile dans la promenade couverte, les yeux écarquillés comme si elle avait entrevu le démon que les petites gens croyaient à l'origine de leurs malheurs.

Le reste de la famille accourut, pressentant qu'il se passait quelque chose. Les dames avaient lâché leurs marmites. Planté devant le pan de tissu, le frère cadet n'osait pas ouvrir. Liu Zijing sortit soudain, le visage luisant de sueur, les cheveux en bataille, l'air épuisé. Madame Première remarqua que tous les membres de la famille fixaient un même point avec horreur. Elle baissa les yeux. Les mains et les avant-bras de l'alchimiste étaient rouges de sang. Surmontant son dégoût, le mari de dame O s'approcha de lui pour le supplier de sauver son frère : il n'y avait pas de méthode qu'il ne dût tenter ni de médicaments que leur fortune ne pût leur permettre de s'offrir. Ayant été tiré des enfers par le magicien debout en face de lui, il ne comprenait pas que ce miracle ne pût être réitéré et n'imaginait pas d'autre recours.

Liu promet de faire l'impossible. S'étant lavé, il retourna dans la loge comme un soldat montant au front.

— Nous devrions peut-être prévoir une offrande au dieu de la médecine ? suggéra l'épouse du moribond.

Le cadet estima qu'ils ne faisaient pas offense à l'art de maître Liu en se recommandant aux divinités susceptibles de les aider. Les Xiahou s'écartèrent pour convenir des mesures à

prendre. Madame Première devina qu'un flot de pièces d'argent allait couler chez les marchands de bougies et d'encens. Elle avait bien besoin d'un petit remontant. Une série de théières fumait doucement sur un réchaud. Elle alla se servir une tasse. Ce n'est qu'alors qu'elle se souvint de la recommandation de son mari : ne consommer que des mets apportés par la famille. Elle avait totalement oublié de transmettre ce conseil à son protégé. Elle chercha sa couche du regard. Il reposait toujours, immobile, paisible, à l'autre bout de la salle, son beau visage parfaitement lisse. Elle décida de ne pas le réveiller et trempa ses lèvres dans le breuvage parfumé, son mari n'ayant rien dit sur la consommation du thé.

Elle vit le rideau de la loge s'écarter une fois encore. L'alchimiste, qui n'avait plus grand-chose de séduisant dans l'état où il se trouvait, émergea du réduit. Son dos s'était légèrement voûté sous l'effet de la fatigue et de la déception. Il marcha d'un pas traînant vers le groupe des Xiahou, qui étaient en train de confier l'argent des offrandes à un commis. Ils se figèrent quand ils virent s'approcher la figure exténuée de leur sauveur. Ce dernier pinça sa robe à mi-jambe pour la relever et s'agenouilla devant le mari de dame O.

— Je salue le comte de Bi, annonça-t-il en baissant la tête.

Le cadet des Xiahou dut sentir le sol s'ouvrir sous ses pieds. Ses jambes cessèrent de le porter. Il s'effondra sur lui-même et se retrouva assis sur le dallage, à pousser des cris de porcelet. La veuve fit de même, imitée par dame O, si bien qu'ils furent bientôt tous agrippés les uns aux autres comme les passagers d'une barque en train de couler.

— Il faut organiser l'incinération, dit d'une petite voix la bonzesse, que personne n'avait vue arriver.

Son beau-frère balbutia qu'il en serait ainsi qu'elle le voulait. Il était bien trop accablé pour s'occuper des formalités religieuses. Dame O promit de tout faire pour que le défunt comte reçoive les honneurs dus à son rang. La nonne alla réciter ses prières devant la chambre mortuaire. Madame Première présenta ses condoléances, auxquelles nul ne prêta attention, pas plus qu'à celles des prêtres du sanctuaire qui se succédèrent auprès du trio en pleurs.

Gagnée par l'ambiance de catastrophe, madame Première eut envie de se rasséréner, avant de partir, par la contemplation d'un tableau plus serein. La vision du jeune étudiant tranquillement assoupi était propre à lui présenter une vision plus optimiste de l'existence. Elle se dirigea vers le fond de la salle sans prêter attention aux malades qui s'échangeaient de lit à lit la nouvelle de la mort du comte.

Le beau lettré était tel qu'elle l'avait contemplé tout à l'heure, allongé sur le dos, recouvert jusqu'au nombril par une couverture, la tête posée sur le coussin brodé, son élégant ruban entremêlé dans un chignon confectionné avec art. Elle eut l'impression de pouvoir le regarder des heures durant. Au moins garderait-elle grâce à lui une image réconfortante de sa visite.

— Quelle tristesse, n'est-ce pas ? dit le grand prêtre de la communauté de la Vache céleste lorsqu'il arriva à sa hauteur.

— Plaît-il ? demanda-t-elle.

— Ce décès est bien triste, il nous plonge tous dans l'affliction.

Pourquoi fallait-il qu'on la rappelle sans cesse aux misères de ce monde ?

— Certes, répondit-elle avec une pointe d'agacement. N'oublions pas, cependant, que la mort fait partie de la vie et permet au grand cycle de se renouveler.

Le prêtre hocha la tête avec approbation.

— Je loue les facultés de résignation de Votre Seigneurie, dit-il.

Il fit quelques pas vers le jeune étudiant, se baissa pour attraper la couverture, et la releva jusqu'à recouvrir entièrement la tête du bel adolescent.

Madame Première se demanda d'abord si ce vieillard stupide cherchait à étouffer le malade. Il lui fallut quelques instants pour comprendre, et beaucoup plus pour admettre.

Elle resta immobile devant la couverture qu'aucun souffle ne venait soulever. Le prêtre était parti se consacrer aux autres malades. Aussi ne vit-il pas les larmes se frayer un chemin grisâtre sur les joues de madame Première où le fard à paupières se mêlait à la poudre de riz. Elle s'agenouilla auprès du jeune lettré qui ne devait plus se réveiller. Son esprit

résonnait encore des derniers mots qu'il lui avait adressés. Quelle piètre déesse Bixia elle faisait ! Elle repoussa la couverture, découvrant une dernière fois ces belles lèvres qui savaient si bien lui dire des poèmes. Elle prit dans les siennes cette main que le feu dévorerait tout à l'heure pour n'en laisser qu'un petit tas de cendres fumantes.

Elle fit un mouvement qui bouscula le plateau aux médicaments. Lorsqu'elle redressa les tasses, une légère odeur de légumes bouillis monta à ses narines. C'est alors qu'elle se souvint du conseil de son mari, auquel elle n'avait prêté qu'une attention distraite. Elle avait pris tant de plaisir à la compagnie du jeune homme qu'elle avait oublié de le lui transmettre. L'idée qu'elle avait peut-être contribué à ce malheur par sa sottise acheva de la ravager. Ce qu'elle avait entendu de la conversation du juge et du médecin, à son entrée dans le cabinet, lui revint à l'esprit. Puisqu'elle avait failli du vivant de ce garçon, il lui restait à faire ce qu'elle pouvait maintenant qu'il était mort.

Surmontant sa peine, elle glissa deux doigts entre les lèvres du lettré et lui ouvrit la bouche. Il n'était pas encore rigide, aussi y parvint-elle sans peine. En fait, elle aurait pu croire qu'il fermait les yeux et se laissait faire par jeu. Tout en maintenant la bouche grande ouverte, elle se pencha pour regarder à l'intérieur, à la recherche d'un changement de couleur ou de texture, ainsi que l'avait préconisé son mari. On n'y voyait rien. Malgré ses yeux humides, elle réussit à allumer une lampe à huile, qu'elle approcha de l'ouverture. Son examen terminé, elle releva doucement la mâchoire du mort. Le regard de dame Lin tomba sur son ruban. Le garçon allait emporter quelque chose d'elle dans l'autre monde. Ce n'était pas assez. Elle fouilla sous sa tunique et décrocha de son cou une amulette en jade précieux qu'elle ne manquait de porter sur elle dans ce genre d'occasion. Elle la lui glissa dans la main, prenant soin d'entortiller le cordon entre ses doigts pour qu'elle ne glisse pas.

Puis elle se leva et quitta le sanctuaire d'un pas de somnambule. Elle traversa la cour sans s'apercevoir qu'il pleuvait des cordes et descendit les marches sans attendre le sbire à la toile cirée qui courait derrière elle. Ce ne fut qu'une fois assise dans son palanquin qu'elle se laissa submerger par la

douleur. Elle ne put s'empêcher de pousser des cris plus effrayants que ceux des Xiahou, mais le clapotis omniprésent de l'eau empêcha quiconque de les percevoir.

Lorsqu'elle parcourut les couloirs du tribunal, son épaisse coiffure aplatie par l'eau, le maquillage fondu en une seule couleur crayeuse, elle avait l'air d'une âme perdue échappée des enfers.

— Ah, vous voilà ! dit le juge lorsqu'il la croisa au détour d'un corridor que les lourds nuages rendaient presque noir.

L'absence de lumière ne lui permit pas de prendre la mesure de son affliction. Il sentit néanmoins à son allure générale que quelque chose n'allait pas.

— Le comte de Bi est mort ce soir, parvint-elle à articuler d'une voix rauque.

— Ah, fit-il. C'est bien dommage. Je ne me doutais pas que vous prendriez une si grande part à ce deuil. Vous n'aurez qu'à aller à sa veillée funèbre, cela fera plaisir à la famille.

Madame Première acquiesça machinalement, bien que les mondanités chez les Xiahou fussent à cent lieues de ses pensées du moment.

— Voilà donc le dernier bénéficiaire de cette hécatombe, dit le juge pour lui-même. Sans la maladie qui a emporté son père et son frère aîné, jamais le cadet des Xiahou n'aurait hérité du titre, des rentes qui vont avec et de l'indépendance que tout cela implique.

Son épouse s'éloigna sans un mot dans le corridor, comme si elle avait oublié sa présence.

— Et votre protégé, ce petit élève ? demanda-t-il, conscient soudain que cet état de prostration était peu en rapport avec la mort d'un homme qu'elle connaissait à peine. J'ai pensé que nous pourrions...

La Première s'immobilisa. Elle répondit sans se retourner, d'une voix curieusement atone :

— Il sera brûlé tout à l'heure.

Il eut envie de lui demander si elle avait des renseignements sur le régime qu'il avait observé avant son trépas, mais quelque chose l'empêcha de poser la question. Elle se retourna soudain.

Son visage était plongé dans l'obscurité, mais il n'avait pas besoin de la voir pour comprendre qu'elle était très émue.

— Je ne lui ai pas dit, pour la nourriture, dit-elle. J'étais tellement troublée que j'ai oublié ! J'ai oublié !

— Troublée par quoi ? s'enquit-il en haussant le sourcil.

— Mais... par... par les souffrances de tous ses pauvres gens ! bafouilla-t-elle. Il n'y avait que des mourants, là-bas !

Elle éclata en sanglots entre ses mains. Ti se demanda s'il n'exigeait pas trop d'elle avec ces visites aux malades. Ses nerfs avaient été mis à rude épreuve. Elle s'était intéressée à leur sort plus profondément qu'il ne l'aurait cru. Il mit ce contrecoup au crédit d'une bonté inhérente à son sexe.

— Au fait, dit-elle, sortant subitement de son abattement. J'ai examiné la bouche de ce malheureux après sa... mort. Il n'y avait rien à voir.

Ti lissa sa barbe d'un air songeur.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il tout bas. Dame Lin ne chercha pas à savoir ce que ces mots voulaient dire.

— Il ne faut plus compter sur moi pour aller au sanctuaire de la Vache céleste, lança-t-elle en tournant les talons. Je n'y retournerai jamais.

Elle regagna le gynécée d'un pas traînant, laissant son mari s'interroger sur le fait que la bouche d'un jeune lettré fût restée rose et humide au moment de sa mort.

XVI

Madame Première assiste à une veillée funèbre déconcertante ; le juge Ti manque sa proie.

Lorsque l'heure fut venue de se rendre à la boutique de thé pour y passer la nuit, Ti nota avec soulagement que la pluie avait cessé de tomber sur la ville. Une chance, car il avait prévu de parcourir les rues au milieu du cortège le plus voyant possible. La traversée se fit aux flambeaux. Il était assis dans son palanquin d'apparat ouvert, soutenu par huit esclaves. Devant lui marchaient les porteurs d'oriflammes proclamant que le magistrat de Han-yuan se déplaçait, au cas où quelqu'un aurait pu l'ignorer. Il était suivi par dix cavaliers en grand uniforme avec lances et panaches, comme s'il s'était agi d'aller à la rencontre de quelque haut personnage de passage dans le district. Il ne manquait plus que trompes et tambours pour signifier aux habitants que leur sous-préfet était en train de tenir sa promesse. L'un des sbires transportait une cage à oiseaux que son patron tenait particulièrement à garder près de lui.

Lorsqu'il descendit de son palanquin devant l'humble boutique, deux crieurs se postèrent de part et d'autre de la porte pour annoncer que Son Excellence allait passer la nuit dans cette maison. Il fut accueilli par le maître d'œuvre, qui lui affirma que les travaux de calfeutrage étaient terminés. On avait bouché la moindre fissure, non seulement dans le mur mitoyen de la boulangerie, mais dans les autres murs, au sol, et même au plafond, afin de ne pas prendre le moindre risque. Ti répondit qu'ils avaient eu raison : le brave homme répondrait sur sa tête de tout ce qui pourrait lui advenir. Le juge ne savait pas comment il allait dormir dans cet endroit sale et mal commode, mais il était certain que le maçon ne fermerait pas l'œil et serait le premier à venir le voir sortir le lendemain matin.

Sa surprise commença dès qu'il se trouva face à la porte de la cave. Ce n'était plus le panneau de bois brut qu'il avait poussé plusieurs fois ces derniers jours. On l'avait entièrement recouvert de brocart des deux côtés, sans doute pour étouffer le moindre bruit qui aurait pu déranger son sommeil. Le sergent Hong, qui avait dirigé ces petits aménagements, tint le battant ouvert tandis que son patron s'enfonçait dans la cage d'escalier.

L'endroit n'avait plus rien à voir avec le sous-sol poussiéreux qu'il avait connu. L'épreuve de la nuit chez les démons ne nécessitant pas d'être inconfortable, le vieux Hong avait pris soin de lui installer un véritable petit salon avec mobilier de bois sculpté, épais tapis de laine et tentures aux motifs d'oiseaux sauvages sur tous les murs. Ti veilla à ce que la cage aux canaris fût installée au centre de la pièce. Le serviteur qui l'apportait était chargé de ne pas la quitter des yeux et de le réveiller immédiatement si les volatiles tombaient de leur perchoir. Il avait aussi l'ordre de le secouer à la moindre odeur suspecte. Ti avait fait choix pour cette mission d'un cuisinier du yamen doté d'un excellent nez.

De son côté, madame Première s'était habillée en grand deuil pour la veillée funèbre des Xiahou, chez qui elle s'était fait annoncer. Ses compagnes avaient passé une heure à élaborer l'édifice compliqué de sa coiffure.

Elle avait sorti d'un coffret un assortiment de bijoux entièrement composés de pierres noires, un héritage de famille, qui tranchaient avec une sobre élégance sur sa robe immaculée. Il fallut une autre heure pour parfaire son maquillage, qu'elle avait voulu aussi précis que pour son mariage. Toute vêtue de blanc, parée comme une princesse, elle semblait en route pour assister à des noces funèbres⁶.

Le majordome des Xiahou l'aida à quitter son véhicule. C'était ce même homme qui avait servi de garde-chiourme au feu comte pour veiller à ce que les dames de la maison observent à la lettre les impératifs du deuil paternel. Elle ne put s'empêcher de penser qu'il n'aurait pas à s'offusquer de son

⁶Il n'était pas rare que des noces soient célébrées après le décès prématuré d'un des fiancés, pour respecter la parole donnée.

attitude ce soir-là. Elle gravit avec lenteur les degrés du perron pour ne pas se prendre les pieds dans le bas de sa robe, qui s'évasait autour d'elle. Des lanternes blanches avaient été allumées un peu partout, tandis que les fenêtres avaient été obturées comme si la maison avait été repliée sur le chagrin de ceux qui l'occupaient.

Très impressionné par les efforts de toilette qu'elle avait déployés, et plus encore par la mine tout à fait sinistre qu'elle arborait, le nouveau comte de Bi se plia en deux à maintes reprises devant leur invitée. On aurait pu jurer qu'elle était une proche parente du défunt. Elle était suivie d'une servante chargée d'un lot complet de chandelles peintes de caractères exprimant des vœux pour les mânes du disparu, et de sachets d'encens à brûler devant les tablettes des ancêtres. Madame Première, qui n'avait pu en allumer chez elle, insista pour les disposer de ses propres mains, ce qu'elle accomplit avec pénétration.

— Votre Seigneurie nous fait trop d'honneur, déclara le maître de maison en voyant l'épouse principale du sous-préfet effectuer les gestes rituels. Je ne sais comment vous exprimer notre reconnaissance. C'est beaucoup trop !

C'était certainement trop pour le feu comte, mais encore bien en dessous de la peine qu'elle ressentait.

Dame O la prit par le bras pour l'arracher à l'autel familial. Elle la conduisit à la table où avait été disposée la collation destinée à les soutenir à travers leur nuit de veille.

— Il a fini de souffrir, murmura-t-elle, c'est mieux ainsi. Il est avec les dieux, qui sauront reconnaître ses mérites. Nous allons tous prier pour aider sa belle âme à parcourir le chemin qui le conduira à la félicité éternelle.

L'espace d'un instant, dame Lin crut que son hôtesse ne faisait pas allusion au défunt de sa famille. Elle eut presque la certitude que dame O connaissait tout de ses sentiments. Était-il possible qu'elle eût remarqué son intérêt pour l'étudiant du sanctuaire, alors même qu'elle organisait les soins dispensés à son beau-frère ? Elle chassa cette pensée. Après tout, que lui importait ? Cette veillée lui permettait de donner libre cours à sa tristesse sans étonner quiconque.

Divers voisins et amis vinrent présenter leurs condoléances. Ils s'inclinaient devant les membres de la famille, allaient réciter des prières devant l'autel, allumaient une bougie, partageaient quelques mets et une tasse de thé, puis se retiraient discrètement, troublés de voir la première dame du district assise à l'écart dans ses vêtements blancs, les yeux baignés de larmes. Le comte en titre avait l'air ému et gêné par cette démonstration d'intérêt. Il aurait cru que dame Lin se serait contentée d'une apparition, or elle ne bougeait pas de son fauteuil et semblait vouloir passer la nuit entière à leurs côtés. Les uns se dirent qu'ils avaient méconnu l'importance dont avait joui le défunt aux yeux de l'administration locale. Les autres imaginèrent que le magistrat tentait à nouveau de se concilier les bonnes grâces de la noblesse par cet effort de courtoisie auquel il avait contraint sa Première.

Quand le désespoir qui assomait cette dernière s'estompa, il lui sembla qu'elle ouvrait les yeux pour la première fois de la soirée. Une scène curieuse se déroulait devant elle. Le comte était occupé avec ses invités, la bonzesse ne quittait pas l'autel, où elle était en plein exercice de prosélytisme en faveur de la religion bouddhique, qui avait le vent en poupe depuis le début du règne en cours. La veuve prenait soin que les plats fussent constamment renouvelés et que du thé chaud et des vins divers fussent offerts aux visiteurs. Dame O, en revanche, était tranquillement installée non loin d'un brasero. L'alchimiste Liu, assis tout près d'elle, ne portait plus aucune trace de sa fatigue de l'après-midi. Sans doute avait-il pris le temps de dormir un peu. Il avait fait une toilette complète et portait un habit de bonne coupe qui mettait en valeur sa prestance naturelle. Il lui parlait à voix basse. Dame Lin eut la conviction qu'ils n'étaient pas en train d'échanger de pieuses considérations sur les chances qu'avait le défunt d'atteindre à la félicité suprême. Elle vit même son hôtesse esquisser un sourire, comme si l'homme qui avait échoué à soigner son beau-frère avait été en train de lui relater une anecdote plaisante. Elle n'eut plus le moindre doute lorsque dame O fut prise malgré elle d'un éclat de rire, au point qu'elle dut se couvrir la bouche de sa manche, comme si elle avait été la proie d'un accès de lamentation.

Mais, plus troublant encore, de l'autre côté de la pièce, le jeune précepteur des enfants contemplait la même scène, avec une expression qui n'avait rien d'une tristesse convenue. C'était au contraire de la colère que madame Première lisait sur ses traits. Il gardait les yeux rivés sur le couple avec un air de fureur. Il était évident qu'il était jaloux. Avait-il des raisons de l'être ? Cette pensée traversa malgré elle l'esprit de madame Première. S'il était jaloux, cela signifiait-il qu'il avait eu les faveurs de sa maîtresse ? Et s'il les avait obtenues, cela signifiait-il que Liu Zijing en profitait lui aussi ? Était-il possible que cette femme à la piété si démonstrative ait commis l'un des pires péchés qui soit au titre de la morale et de la loi ? Cette idée offusqua tout d'abord dame Lin. Elle en tira sitôt après un certain plaisir lié à la destruction de cette image parfaite qui l'avait tant exaspérée les jours précédents. Puis elle songea à celui qu'elle pleurerait ce soir, ce qui l'incita à plus de clémence envers les sentiments dont une femme enfermée dans le carcan du mariage et des conventions sociales pouvait parfois être victime. Bien sûr, jamais au grand jamais elle n'aurait été capable d'oublier ses devoirs pour succomber à une passion funeste. Mais elle n'était plus tout à fait sûre que sa conduite de ce jour ait répondu aux exigences d'une parfaite moralité, et se sentait de la compassion pour celles qui, moins fortes qu'elle, outrepassaient les limites de la décence à leur corps défendant. Elle se sentit assez rappelée vers la vie pour goûter enfin aux confiseries qu'on avait disposées devant elle.

Ti avait lui aussi des raisons de s'intéresser aux Xiahou. Les jours suivants, il posta des agents devant chez eux pour se faire rapporter la chronique de ce qui s'y passait. Il n'aimait guère se mêler des affaires privées de ses concitoyens, mais il commençait à soupçonner que celles-ci importaient à la tranquillité publique. Tsiao Tai lui transmit le rapport de ce que leurs inspecteurs avaient observé.

— Conformément aux ordres que vous avez donnés, nos hommes ont concentré leurs activités autour de cette demeure. Celle-ci leur a paru de prime abord tout à fait tranquille. Pour vous dire le vrai, d'après une servante avec qui j'ai eu une petite conversation, les deux précédents maîtres étaient des

empêcheurs de danser en rond. Le nouveau comte, en revanche, n'est pas difficile, et les dames ont à présent la haute main sur la rente nobiliaire. Au reste, le mari n'est pas souvent là et, quand il y est, il se repose de ses excès. Il fréquente le quartier des fleurs dès qu'il le peut. J'ai le regret de dire qu'il a ses habitudes dans les établissements les plus vulgaires.

Tout en caressant sa barbe, Ti se faisait une idée de la situation. Il comprenait fort bien que ce pauvre homme, coincé entre des parents autoritaires et une épouse dominatrice, se réfugiat auprès de femmes toujours gaies et peu contrariantes.

La liste des turpitudes n'était pas close.

— Dame O prend prétexte de ses bonnes œuvres pour quitter son domicile lorsqu'elle le veut. Il y a deux jours, l'un de nos agents l'a suivie jusqu'à la maison de l'alchimiste Liu. Elle n'était accompagnée que d'une jeune servante, pour la forme. Elle en est sortie avec des flacons de potions... une heure et demie plus tard !

L'expression de Tsiao indiquait clairement les conclusions à tirer d'une visite aussi longue qui s'était effectuée pour ainsi dire sans chaperon.

— Selon mes sources, l'héritage est plutôt maigre. Il paraît que ces dames comptaient mettre la main sur le magot jusqu'ici entre les mains du chef de famille. De nombreuses fois les servantes les ont entendues faire allusion au train de vie dont elles pensaient jouir un jour. J'ai bien peur que leurs espérances n'aient été trompées. Apparemment, ce n'était pas le palais d'or et de jade du roi-dragon. Par ailleurs, je soupçonne le nouveau comte d'être incapable de gérer sa fortune. Ses dettes de jeu et de débauche étaient déjà un sujet de dispute entre son père et lui.

Ti voulut savoir ce qu'il en était de leur santé.

— L'autre jour, la veuve, dame Wan, a eu des malaises. L'alchimiste a été requis pour la soigner. Depuis, elle garde le lit. Il paraît que ça n'a rien à voir avec l'épidémie. Je ne serais pas étonné qu'ils dissimulent la réalité pour ne pas avoir à l'envoyer au sanctuaire rejoindre les autres. Le précepteur sort de moins en moins de sa chambre, sauf aux moments des repas, qu'il prend à l'extérieur. Avant-hier, c'est la fille de dame O,

l'aînée des cinq, qui a été indisposée. Hier soir, dame O s'est mise au lit avant le coucher du soleil. J'ai cru comprendre qu'elle a passé la nuit à vider son estomac dans une bassine. Si je peux me permettre une remarque personnelle, à la place de ces gens je quitterais cette maison. L'air y est malsain. Mais nul ne semble y songer. Les deux matrones continuent leur petit train-train tant qu'elles peuvent et le maître a enfin le loisir de se consacrer à ses passe-temps, le jeu et les femmes.

C'était comme si la disparition du père et du fils aîné avait plongé ce clan dans les désordres. Ils avaient perdu tout repère. Les instincts cachés de chacun jaillissaient au grand jour.

Les travers de la famille Xiahou commençaient à agacer le magistrat. Il n'était cependant pas en son pouvoir de rien faire à ce sujet. Seules les entorses à la légalité ou à la morale publique relevaient de sa compétence. Son rôle n'était pas d'intervenir sans raison définie dans des affaires privées. Si ces gens avaient abdiqué tout sens de l'honneur, s'ils étaient déterminés à ruiner leur réputation, cela les regardait. En revanche, cette petite enquête renforçait son intuition : en fidèle émule de Confucius, il était fermement convaincu qu'une conduite déréglée menait inmanquablement du vice au crime. Combien de fois cela s'était-il vérifié au cours de ses enquêtes ! C'était parce que chacun, dans le clan des Ti, se conformait à ses devoirs qu'il ne s'y passait jamais rien de regrettable ou de répréhensible. À bien y repenser, il ressentit la vague impression qu'il valait mieux ne pas creuser le sujet.

Il avait par ailleurs un état d'urgence à gérer. Ma Jong venait justement de lui rapporter que le trafic de faux médicaments avait repris de plus belle. Ti se décida à frapper un grand coup : il allait perquisitionner chez Liu Zijing. Dès qu'il aurait réuni des preuves contre l'alchimiste, il pourrait l'exposer au carcan d'ignominie pendant un ou deux jours : cela donnerait à réfléchir à tous ceux qui s'ingéniaient à profiter de la situation.

Il revêtit un manteau matelassé et se rendit sur place à pied avec ses trois lieutenants. Ma Jong tambourina vigoureusement contre la porte. La femme du savant se hâta de leur ouvrir avant

qu'ils n'ameutent tout le quartier. Elle leur affirma que son mari avait quitté la ville le matin même.

— Je me demande ce qui a pu lui mettre la puce à l'oreille, dit le juge. Se peut-il qu'un serviteur du yamen l'ait prévenu ? Qu'en penses-tu, Tao ?

Tandis que l'intéressé bredouillait une réponse évasive, son patron mettait mentalement en balance les précieux petits talents de l'ancien escroc et le désagrément qu'il y avait de se voir mettre des bâtons dans les roues par ses propres employés. Ma Jong s'emporta contre madame Liu :

— Tu mens, femme ! La ville est fermée jour et nuit sur ordre de Son Excellence ! Comment ton mari aurait-il pu s'en aller ? Tu offenses ton magistrat avec tes mensonges !

Ti n'était pas si certain que ce fût un mensonge. Si sûr de lui qu'il pouvait l'être, il n'avait pas mené la garde en personne pour vérifier que nul ne s'enfuyait. Le plus logique était de commencer par fouiller les lieux pour s'assurer qu'il ne se cachait pas chez lui. Il lâcha ses lieutenants, qui parcoururent les pièces en faisant résonner les parquets sous leurs bottes de cuir. Tsiao Tai et Ma Jong ouvrirent à la volée coffres et armoires à la recherche du fuyard. Pendant ce temps, Ti observait la femme. Force lui fut d'admettre qu'elle avait plus l'air d'une épouse abandonnée que de la complice d'un roué. Il suivit ses hommes de pièce en pièce en s'intéressant plutôt à ce qui l'entourait, essayant de ne pas se laisser troubler par ce remue-ménage. Ils étaient toujours en train de mettre sens dessus dessous la chambre du couple lorsqu'un minuscule objet attira son attention. Il ramassa un pompon qui traînait à ses pieds. C'était une jolie petite boule très douce en fil de soie bleu foncé. Il sut alors qu'ils faisaient fausse route.

— Inutile de retourner toute la maison, dit-il. Vous vous fatiguez en vain. Je viens de comprendre de quelle façon notre homme a quitté la ville.

Ma Jong ne pouvait se convaincre que le trafiquant avait filé entre leurs doigts :

— Mais, noble juge, vos ordres étaient très clairs. Surtout depuis que nos deux travestis du bois de bambous ont essayé de

se glisser parmi les paysans. Nul ne peut plus sortir s'il n'est entré l'heure précédente.

— Mon bon Tsiao, ces ordres sont bons pour le commun. Notre homme est habile, il est bien au-dessus de ça. Il est sorti par la grande porte, devant tout le monde, et personne n'a songé à l'en empêcher. Il se tourna vers l'épouse délaissée.

— Ton mari a-t-il acheté récemment deux toises de tissu bleu sombre ?

Elle baissa la tête.

— Il ne les a pas achetées, noble juge. La famille Xiahou lui en a fait cadeau pour le remercier d'avoir sauvé l'actuel comte de Bi. Il m'avait donné cette soie pour que je m'en fasse une robe.

— Eh bien, conclut le juge, tu pourras attendre longtemps ta robe neuve. Ton mari aussi, d'ailleurs.

L'expression de la femme lui laissa entendre qu'elle ne se faisait guère d'illusion à ce sujet. L'aventurier était coutumier du fait. Dans le meilleur des cas, elle recevrait d'ici quelques mois des directives pour aller le rejoindre dans la province où il aurait transporté ses activités. Sauf s'il l'oubliait d'ici-là dans les bras de quelque jeunesse plus piquante. Elle était certainement la principale victime de l'escroc, d'autant plus destinée à souffrir de ses félonies qu'elle dépendait entièrement de lui.

Il ordonna à ses hommes de remettre tout ce qu'ils avaient dérangé dans l'état exact où ils l'avaient trouvé. Tandis que les trois hommes pliaient les vêtements et remplissaient les coffres en rechignant, il ordonna à la malheureuse de lui montrer le moindre papier d'écriture conservé par son mari. Elle le conduisit à des rayonnages où étaient disposés quelques grimoires, des ustensiles de distillation et un grand nombre de pots de toutes tailles fermés par des bouchons de cire.

— Toutes ses affaires sont ici, noble juge. Je n'avais pas le droit d'y entrer, sous aucun prétexte.

— J'en suis persuadé, répondit le juge en contemplant l'amoncellement de poudres dont la plupart étaient certainement loin d'être inoffensives.

Lorsque ses lieutenants eurent terminé leur rangement, il leur recommanda de faire une grosse pile de tous les écrits et de les fourrer dans un sac pour l'emporter au yamen :

— Nous allons examiner les comptes et le courrier de ce ruffian. Ce sera bien le diable si nous n'y découvrons pas la preuve de ses forfaits et la liste de ses complices. Il doit être mouillé jusqu'au cou pour avoir tout abandonné du jour au lendemain.

Une cassette fermée avait été coincée entre deux grimoires. La femme ayant déclaré ne pas en avoir la clé, ils la rangèrent à tout hasard dans le sac avec le reste.

De retour au tribunal, Ti fit examiner les documents par ses secrétaires. Il y avait là beaucoup de courrier sans intérêt concernant des produits pharmaceutiques, ainsi qu'une collection de recettes si alambiquées qu'on ne pouvait définir précisément si elles concernaient des préparations médicamenteuses ou des rites religieux.

Cette constatation plongea le juge dans la perplexité. Pourquoi cet homme s'était-il enfui sans être sûr qu'on avait réuni des preuves contre lui ? Craignait-il la torture ? Un beau parleur, doté d'alliés puissants dans la noblesse de Han-yuan, avait toutes les chances de se sortir d'embarras sans trop d'encombrés. Après tout, le juge n'avait reçu aucune plainte où il fût nommé. S'il avait lancé un vaste coup de filet, passe encore : Liu Zijing aurait pu craindre d'être dénoncé par l'un de ses complices. Mais là... il s'était un peu trop hâté de tout laisser tomber.

Restait l'hypothèse d'un meurtre. Si sa femme avait été plus dégourdie, Ti l'aurait presque soupçonnée d'avoir fait disparaître un mari infidèle et mis son absence au compte d'une fuite précipitée. Or, la ville était en état d'alerte, les gens se surveillaient les uns les autres, à l'affût du moindre signe suspect... Comment un assassin pouvait-il s'être débarrassé de maître Liu ? Par ailleurs, depuis sa découverte du pompon bleu nuit, Ti avait la conviction que l'alchimiste s'était confectionné une robe similaire à celle des prêtres taoïstes. Il avait dissimulé ses traits sous un chapeau rituel et avait franchi la porte nord en se mêlant à un convoi funéraire en route vers le lieu des

incinérations. C'était exactement ce qu'il aurait fait à sa place s'il avait dû fuir en hâte les foudres d'un magistrat doté d'une immense finesse.

Il ne restait plus que la petite cassette oubliée entre deux livres, qui lui faisait de l'œil, parmi les piles de papiers inutiles. En l'examinant de plus près, il vit qu'elle portait un emblème nobiliaire gravé sur le couvercle. « N'est-ce pas la marque du marquisat de Bi ? » se demanda le juge en contemplant les trois lotus entremêlés. C'était un objet de bonne facture, pourvu de gonds solides et d'une serrure qui ne céderait pas facilement. Seul un repris de justice sans moralité, habitué à entrer partout par effraction, pouvait en venir à bout en douceur.

Quelques minutes de manipulations savantes suffirent à Tao Gan pour présenter à son maître un coffret prêt à leur livrer tous ses secrets. Ti ne s'attendait pas à des révélations fracassantes, étant donné le peu d'informations qu'il avait tiré du reste. Il n'avait plus qu'à espérer que Liu, dans sa hâte, avait omis de vider cette boîte.

Vide, elle était loin de l'être. Elle contenait un assortiment impressionnant de petites fioles en porcelaine blanche numérotées. Le tout était assez anodin si l'on songeait que le propriétaire avait pour profession de concocter des médicaments. Ce qui l'était moins, c'était le papier coincé dans le couvercle, que Ti déroula pour y déchiffrer les différentes recettes sur la bonne manière d'utiliser ces potions. Il eut soudain l'impression d'avoir sous les yeux un message envoyé par les diables eux-mêmes !

Il n'y avait pas d'illusion à se faire sur le contenu des fioles. Ti songea d'abord à les expérimenter sur un animal errant. Il lui sembla inutile, cependant, de sacrifier un pauvre chien. Quant aux symptômes provoqués par leur absorption, il en avait une idée assez nette.

Il feuilleta les grimoires saisis chez Liu. C'était un véritable bréviaire du crime. On avait apporté une grande attention à indiquer les doses correspondant aux effets désirés. Les plus faibles provoquaient un lent dépérissement. Les plus fortes, des vomissements de sang et une mort plus ou moins rapide ou douloureuse selon le mélange.

Le sergent Hong s'excusa de déranger son maître. Le majordome des Xiahou attendait dans le vestibule. Il avait beaucoup insisté pour être reçu par le magistrat. Hong avait répondu qu'on ne pouvait importuner Son Excellence à l'improviste, aussi le serviteur lui avait-il remis un papier rédigé par sa maîtresse. Ti prit la lettre et brisa le sceau de cire aux armes des Bi qui la fermait, le même que sur la boîte.

En premier heu, l'épouse du comte implorait le juge de lui pardonner de ne pas s'être déplacée en personne. Elle était souffrante depuis la veille au soir et ne devait qu'aux soins constants de ses femmes d'être en état de lui écrire ce mot. Elle avait ouï dire qu'une perquisition avait été menée au domicile de Liu Zijing, « honorable alchimiste qui avait fréquenté la maison à différentes reprises ».

— Elle a ouï dire ! répéta le juge, soufflé d'une telle effronterie. Voyez comme les nouvelles vont vite !

Dame O avait confié à cet homme une certaine cassette et désirait à présent récupérer son dépôt, qui ne pouvait être d'aucune utilité au magistrat dans ses investigations. Elle avait déjà réclamé l'objet à l'épouse de l'alchimiste, qui n'avait pu le lui remettre, les rayonnages ayant été vidés par les hommes de Son Excellence. Le coffret était facile à identifier : il était gravé à l'emblème de son clan. Il n'y avait à l'intérieur que des potions médicamenteuses préparées pour elle, dont elle souhaitait user au plus vite pour rétablir sa santé chancelante. Elle se recommandait à la bonté de Son Excellence et l'assurait de la plus absolue fidélité des Xiahou, qui, rappelait-elle, s'étaient engagés avec ardeur au service des malades afin de seconder dans leurs faibles moyens la politique de l'auguste magistrat.

Ti ne tenait plus en place :

— Oh, oui, elle va en entendre parler, de sa cassette ! Quant à sa maladie, j'ai mon opinion là-dessus. Mais, pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter. Réponds à ce serviteur que je m'occuperai très bientôt du cas de sa maîtresse.

Hong revint auprès du juge dès qu'il eut renvoyé le majordome.

— Votre Excellence aimera peut-être savoir que ce domestique vient de m'offrir une belle somme de la part de

dame O si je voulais bien convaincre Votre Excellence de rendre le coffret. Vu le montant, autant dire qu'on souhaitait me pousser à vous le dérober.

— Voilà qui est parfait, vraiment ! s'exclama le magistrat. J'irai la voir tout à l'heure et je lui apprendrai à stipendier mon personnel !

Il se changea en hâte et courut au sanctuaire examiner les malades. L'ambiance s'était fort détendue. Il n'y avait eu aucun décès depuis deux jours. Tout le monde semblait sur le chemin de la guérison, hormis les brûlures d'estomac, qui tendaient néanmoins à s'affaiblir. Ti dut se livrer à une tournée complète des lits pour se faire décrire les symptômes exacts que chacun avait ressentis. Ceux-ci correspondaient en général à la description des petites recettes du coffret. Ses soupçons se changèrent en certitude.

Il était temps de mettre un terme aux attermoissements. Il décida d'intervenir avant que dame O n'ait expédié dans l'autre monde tout ce qu'il restait de sa famille. Il ordonna à ses porteurs de le conduire chez les Xiahou, où il exigea de rencontrer la maîtresse de maison.

On lui répondit qu'elle était au lit depuis la veille, victime d'une attaque de fièvre épidémique qui la rendait intransportable. On regrettait beaucoup que l'alchimiste Liu, qu'on était allé prévenir dans le courant de la nuit, n'ait pu se rendre au chevet de la malade pour lui prodiguer les soins qui avaient fait merveille chez son mari et sa fille aînée.

Bien qu'il répugnât à forcer la porte d'une maison habitée par la noblesse, Ti estima que la situation justifiait l'outrage. Après tout, les Xiahou étaient peu en mesure de lui donner des leçons de savoir-vivre. Il repoussa le portier et se dirigea tout droit vers la deuxième cour intérieure, là où se trouvaient en général les gynécées. Le comte de Bi le rejoignit dans la première pièce de l'appartement des femmes. Sa belle-sœur, alertée par ses protestations indignées, chassa toutes les demoiselles pour qu'elles aillent se cacher loin du regard de l'intrus.

— Vous feriez mieux de remercier la providence d'être encore en vie, vous ! lança le juge au comte qui tentait de lui barrer la route.

— Attendez au moins demain, que ma femme soit rétablie ! implora ce dernier.

— Demain, il n'y aura peut-être plus personne de vivant dans cette maison !

— Vous n'allez tout de même pas entrer dans la chambre de ma femme ? Donnez-nous quelques instants. Je vais la faire habiller.

Ti fulminait.

— Votre femme m'a envoyé tout à l'heure un mot par lequel elle réclamait la restitution d'un coffret rempli de poisons. J'ai lieu de croire que vous abritez la pire criminelle que cette ville ait jamais connue. Je manquerais à mon devoir en ne l'arrêtant pas, bien plus qu'en piétinant votre petite susceptibilité de noble décadent.

Le ton et la portée de ces propos étaient si injurieux que le comte en resta ébahi. Ti en profita pour pousser la dernière porte et surgit dans la chambre aux volets mi-clos. La majeure partie de la pièce était occupée par un vaste lit-cage fermé d'épais rideaux. Un brasero rempli de tisons ardents jetait sur le décor une lumière rougeâtre qui lui donnait un air d'ancre infernal. D'une voix forte, sans précautions oratoires, Ti annonça à la malade cachée derrière ses tentures qu'elle était en état d'arrestation.

Il n'y eut pas de réponse. Un soupçon naquit dans l'esprit du magistrat. Malgré l'air horrifié du mari, il écarta vivement les rideaux. Une forme renflée gisait sous les couvertures. Ti repoussa les lainages. Il n'y avait que des coussins, disposés de manière à simuler la présence d'un corps allongé.

Le mari était atterré.

— Je ne comprends pas... Je lui ai encore parlé il y a une heure ! Je suis venu prendre de ses nouvelles et elle m'a répondu !

— L'avez-vous vue ? demanda le juge.

— Non, le lit était fermé. Mais j'ai bien reconnu sa voix !

Ti n'avait aucun doute sur ce qui s'était passé : dame O avait demandé à l'une de ses servantes, peut-être même à sa belle-sœur, de faire croire à ce benêt qu'elle était toujours là. N'importe quelle femme, placée de l'autre côté du lit, avait pu prononcer ces quelques mots. La sachant souffrante, il ne s'était pas étonné de l'entendre lui répondre d'un timbre faible et éraillé. Il n'avait aucune raison de douter de sa présence, aussi son imagination l'avait-elle convaincu que c'était bien sa voix.

Le juge Ti reconstitua les faits en un éclair. De retour du yamen, le majordome était venu annoncer à sa maîtresse qu'il n'avait pas été reçu et que sa tentative pour soudoyer le sergent Hong avait échoué. Dame O s'était rendue à l'évidence : le magistrat était en train d'examiner les objets saisis chez son amant. Il n'allait pas lui falloir longtemps pour ouvrir la cassette aux poisons et faire le lien avec elle. Elle avait préféré suivre l'exemple de son complice et s'enfuir à son tour.

— Manque-t-il quelqu'un d'autre, dans cette maison ? demanda-t-il à la cantonade. Comptez-vous !

Tout le monde répondit à l'appel, hormis la bonzesse, qui resta introuvable.

XVII

Le juge Ti punit des délinquants de toutes sortes ; il poursuit une criminelle.

Fort mécontent de voir une fois de plus sa proie lui échapper, Ti fit chercher ses lieutenants, qui arrivèrent à la tête d'un petit groupe de sbires. Ces derniers se postèrent à toutes les issues de la maison Xiahou, quoiqu'il fût un peu tard. Le résultat de la fouille fut aussi décevant qu'il s'y attendait. Dame O et sa sœur n'étaient plus là. Les fuyardes ne pouvaient guère se cacher dans Han-yuan sans être repérées par l'un ou l'autre de ses inspecteurs.

Restait à savoir comment ces deux-là étaient parvenues à quitter cette passoire qu'était leur cité fortifiée. Dame O avait fui en catastrophe, en cachette même de sa propre famille. Elle avait emporté le minimum en quittant la demeure sans se faire remarquer de quiconque. Il commençait à croire que cette femme avait le génie du crime.

Le mot de « famille » éveilla un souvenir. Une nouvelle piste se présenta, qu'il avait tout à fait négligée. La défiance générale des citoyens de Han-yuan à rencontre de leur juge depuis le début de l'épidémie cadrerait parfaitement avec cette hypothèse. Il était prêt à parier son bonnet de magistrat que la criminelle avait mis à contribution ses propres victimes pour se sauver des griffes de la justice. Ce paradoxe était tout à fait dans le genre du personnage. Ma Jong et Tsiao Tai étant sortis pour leur ronde de surveillance, il commanda à Tao Gan d'aller faire les quelques vérifications dont il avait besoin avant de passer à la contre-attaque.

Tandis qu'il attendait le résultat de ses recherches, ses lieutenants vinrent l'avertir qu'ils avaient saisi au collet quelques petits malins qui tentaient de fuir en sautant la muraille à l'aide de cordes. On les avait flanqués en prison en

dépît de la population, qui avait pris leur parti au point de réclamer leur élargissement immédiat. La traversée de la ville jusqu'au yamen avait relevé du parcours d'obstacles sur fond de huées populaires.

Cela tombait bien. Extrêmement mécontent de la tournure que prenaient les événements, Ti avait bien besoin de passer ses nerfs sur quelqu'un. Le groupe de sauteurs de murailles allait payer pour les autres.

Il y eut du bruit dans la rue.

— Encore une émeute ? s'écria le juge. Je crois que je vais faire donner la garde, cette fois. Cela fait trop longtemps que l'on brave mon autorité, dans ce vilain bourg !

D'après le sergent Hong, les notables s'étaient résignés à exécuter les préceptes du devin qui préconisait l'édification d'un temple et l'organisation d'un pèlerinage au mont Hua. Des quêteurs parcouraient la ville pour engager tout un chacun à contribuer avec générosité à cet effort de piété destiné à calmer la divine colère.

— Grand bien leur fasse ! lança le juge.

Il avait pour sa part d'autres plans pour mettre fin au désordre ambiant. Il pria le vieux serviteur d'aller faire résonner le tambour de la cour d'honneur pour annoncer l'ouverture d'une audience extraordinaire. Puis il passa dans ses appartements afin de revêtir la robe verte et le chapeau noir emblématiques d'une puissance qui avait grand besoin d'être réaffirmée.

Comme c'était la première séance depuis longtemps, les citadins se pressèrent en masse pour y assister, curieux de voir si leur sous-préfet allait annoncer quelque calamité, d'autres décisions déplaisantes, ou au contraire une bonne nouvelle inespérée.

Juste avant l'ouverture des débats, Tao Gan vint livrer à l'oreille de son patron le résultat de ses recherches. Un chariot de farines était bien arrivé tôt ce matin-là pour assurer le ravitaillement. Il était reparti dès que les sacs avaient été débarqués et les formalités accomplies sous la surveillance des fonctionnaires en charge de ces opérations. Ti sourit derrière sa moustache. Ce n'était pas le génie du crime qu'avait cette

femme : c'était celui de manipuler les gens de manière à toujours parvenir à ses fins !

Il voulut d'abord juger les délinquants qui avaient cherché à franchir le mur de fortification. Il les fit comparaître le cou et les mains entravés par un carcan taillé dans une planche épaisse. Peu enclin à la clémence en raison de la persistante impression qu'on se fichait de lui, il les condamna à recevoir une volée de coups de bâton en place publique. Cela refroidirait les criminels potentiels et distrairait ce qu'il lui restait de citoyens fidèles.

Les affaires courantes expédiées, il annonça que, cédant aux mesures énergiques qu'il avait prises pour le bien commun, l'épidémie était sur le point de s'éteindre. Par conséquent, il levait officiellement l'état de siège et permettait à chacun d'aller et venir à sa guise. La nouvelle provoqua un certain émoi dans l'assistance. Les badauds, qui avaient tant espéré ce moment, se demandèrent quand même s'il n'y avait pas là quelque chose de précipité. Ils en conclurent que leur sous-préfet cédait à l'exaspération générale.

Cette annonce n'était cependant qu'un prétexte dont il avait usé afin de siéger. Il aperçut parmi la foule les personnes qu'il avait ordonné à ses lieutenants d'aller quérir et qui constituaient le motif réel de l'audience.

Il fit appeler O Mong-tchou et O Hao-jan. Ces deux importants fonctionnaires chargés de contrôler l'acheminement des farines depuis les plaines centrales avaient bien l'air des bourgeois fortunés qu'ils étaient.

— Je sais que vous avez facilité ce matin la sortie illégale de deux habitantes de Han-yuan qui étaient consignées entre nos murs. Il s'agit de vos sœurs, dame O Yue-ying, épouse du comte de Bi, et Félicité-Parfaite, bonzesse.

Les deux hommes ne purent dissimuler une certaine surprise à voir leur stratagème déjà éventé. Ils ne s'étaient pas attendus à ce que l'aide apportée aux fuyardes arrivât si tôt aux oreilles du magistrat, pour autant qu'il l'eût appris un jour. Ce dernier paraissait tout savon. Ils n'auraient pas été étonnés de découvrir qu'il connaissait jusqu'au menu de leur petit déjeuner. Aussi jugèrent-ils inutile de nier, d'autant que le bourreau du yamen était là, prêt à appliquer aux récalcitrants

les pincettes et coups de bambou dont on usait ordinairement pour délier les langues rétives.

— Nous reconnaissons humblement les faits, noble juge, déclara l'aîné des deux, agenouillé devant l'estrade. Toutefois, il s'agit là d'une affaire d'ordre privé qui n'intéresse que de très loin le tribunal.

Ti avait l'habitude de voir les riches invoquer ce genre d'excuse. À les entendre, un meurtre commis chez eux était lui aussi d'ordre privé s'il ne mettait en cause que leurs domestiques, leurs enfants ou leurs concubines. Il usa de son marteau pour marquer son mécontentement :

— La fuite d'une criminelle recherchée par le yamen n'a rien d'une affaire privée ! Vous vous exposez aux plus graves sanctions ! Aussi je vous ordonne de me conter par le menu le déroulement des faits, afin que je puisse définir la punition à vous appliquer !

À peine défrisé par cette admonestation, O Mong-tchou expliqua que leur sœur aînée était venue les trouver chez eux, dans la demeure familiale où elle avait été élevée et qu'ils occupaient encore, pour se plaindre des mauvais traitements infligés par son époux. Elle était, selon ses dires, victime de sévices cruels qui l'avaient amenée au bord du tombeau. Elle venait de s'échapper de la maison Xiahou grâce à la complicité de la religieuse et des autres dames du gynécée, touchées par la dégradation de sa santé. De fait, elle leur parut plus pâle et maigre que de coutume, les traits tirés par l'angoisse, les yeux rougis. On voyait bien qu'elle ne plaisantait pas. Au reste, sa requête n'avait rien que de légitime : elle souhaitait se rendre dans un saint lieu afin d'y effectuer une pieuse retraite à laquelle le comte de Bi, ce brutal, s'opposait fermement. Ti devina sans peine que les O avaient toujours méprisé au fond d'eux ces nobles tombés en désuétude, dont le titre ronflant compensait une fortune bien écornée. N'était-ce pas eux qui continuaient de pourvoir aux besoins de leur sœur afin qu'elle ne leur fît pas honte dans la bonne société de Han-yuan ? Convaincus qu'un éloignement temporaire leur donnerait l'occasion de ramener le mari indigne à la raison, ils avaient promis à la malheureuse outragée de lui prêter toute l'assistance dont elle avait besoin

pour s'en aller discrètement. Ils devaient justement s'occuper d'un de ces chargements de farine que le magistrat était bien forcé de laisser pénétrer dans la cité pour éviter à ses administrés de mourir de faim. Ils l'avaient habillée en paysanne, d'une simple tunique et d'un bonnet, et l'avaient cachée, ainsi que la bonzesse, à l'intérieur du chariot, sous des bâches.

— Nous supplions Votre Excellence de ne pas considérer la pauvre Yue-ying comme une criminelle. Fuir la violence de son mari représentait un cas de force majeure. Elle est sa victime. Nous nous apprêtons d'ailleurs à déposer une plainte devant Votre Excellence dans l'éventualité où cet homme aurait refusé de reconnaître ses torts envers notre clan.

Ti se dit qu'il y avait en effet peu de chance pour que le comte admette aucun passage du tissu de mensonges inventé par son épouse. Il poussa un profond soupir. Comment ses administrés pouvaient-ils espérer que leur ville soit correctement gérée s'ils s'ingéniaient à détourner ses directives l'une après l'autre ? Il leur infligea une lourde amende pour avoir sciemment contrevenu à ses ordres. Il ne pouvait rien faire de plus et cela ne grèverait guère leur budget. Il lut dans leur regard qu'ils se moquaient royalement de ses sanctions. Ils étaient persuadés d'avoir sauvé leur parente d'un mari indigne d'elle, c'était tout ce qui comptait. Il ne fallait pas espérer la plus petite aide de ce côté.

Ti déclara que l'audience était close et se retira par la porte réservée tandis que l'assistance échangeait ses points de vue sur la fin des mesures d'exception.

Si le juge Ti n'avait aucune idée de l'endroit où avait pu aller Liu Zijing, il imaginait en revanche fort bien où sa maîtresse avait cherché refuge. Elle avait dû servir une autre chanson à la nonne, qui avait suffisamment séjourné chez les Xiahou pour savoir qu'elle n'y était victime d'aucun mauvais traitement. Sans doute avait-elle prétendu que sa retraite avait pour but de prier pour le salut de leur famille. La bonzesse, qui ne perdait pas une occasion de se livrer au prosélytisme, avait dû bondir de joie à l'idée d'avoir réussi à répandre sa foi. Quel triomphe pour elle

que de rentrer dans sa communauté avec l'une des premières dames de Han-yuan !

Malheureusement, son couvent était situé dans une autre préfecture, où Ti n'avait aucun pouvoir. Obtenir un mandat d'amener allait prendre des semaines de tergiversations administratives. Il devrait présenter sa requête au ministère, et dans le même temps au préfet voisin pour ne pas le désobliger, puis en informer son préfet à lui pour la même raison. Il lui faudrait composer un dossier complet et circonstancié dans les moindres détails, à copier en plusieurs exemplaires pour toutes ces personnes. Les préfets en référerait à leur tour à la hiérarchie, où leurs lettres ne feraient qu'embrouiller les choses. Les bureaux rechigneraient à désobliger le comte de Bi autant qu'à jeter une famille noble dans un scandale judiciaire. Ils ordonneraient un complément d'information qui commencerait par l'envoi d'un inspecteur extraordinaire, et ce serait lui qui se retrouverait sur la sellette ! Le temps qu'on se décide à lui accorder satisfaction, elle aurait changé de repaire, de province, et tout serait à recommencer ! Lui-même serait nommé dans un autre district à l'issue des trois années de sa mandature, ce qui permettrait au clan O et alliés de faire enterrer leur cas à coup de pots-de-vin. Qu'il aurait été simple de sauter à cheval, de surgir dans le couvent à la tête d'une petite troupe, et d'y enlever la criminelle sans rendre de comptes à personne !

Si cette femme avait l'ingéniosité d'une sorcière, lui-même était prêt à user de tous ses sortilèges pour la capturer. À renarde, renard et demi. Il allait devoir ruser s'il voulait mettre la main sur elle avant que ses cheveux n'aient totalement blanchi.

Il eut la bonne idée de faire surveiller le courrier du comte de Bi. Sa femme n'ayant guère eu le temps de réunir des fonds avant son départ, elle devait se trouver bien dépourvue pour une personne habituée au luxe. Les espions du magistrat lui rapportèrent bientôt qu'une demande de subsides venait effectivement de parvenir au mari, par ailleurs fort désargenté. C'était la chute de la maison Xiahou. Le pauvre homme n'avait rien compris aux accusations proférées par le juge devant le lit de sa femme. Il soupçonnait bien une félonie, mais plutôt

d'ordre moral, comme un adultère. Son père, le défunt marquis, ne l'avait-il pas mis en garde l'année précédente au sujet de ce godelureau de Liu Zijing ? Il ne pouvait s'empêcher de faire un rapport entre la fuite soudaine de dame O et la mystérieuse disparition de l'alchimiste survenue la veille. De là à penser qu'il s'agissait d'un plan concerté entre eux, il n'y avait qu'un pas. Au reste, il se trouvait assez bien de cette absence. S'il racla les fonds de tiroirs pour envoyer quelque argent à la traîtresse, ce fut par crainte de la voir revenir, poussée par la nécessité. Elle disait prier parmi les nonnes pour le salut de leur clan : très bien ! Qu'elle continue ! Il n'y avait ici plus personne pour lui faire grise mine lorsqu'il rentrait au petit matin, après avoir joué, bu et dilapidé avec de mauvaises filles les ressources de leur rente nobiliaire.

Ti était obsédé par l'envie dévorante de mettre la main sur la meurtrière. Plutôt que de composer des rapports fastidieux et inutiles, il passa en revue tous les paramètres de sa fuite. Il se pencha longuement sur la carte de la province où elle avait trouvé refuge. Il étudia le code pénal édicté dix ans plus tôt, à la recherche d'une exception qui l'eût autorisé à opérer dans une autre juridiction. Il consulta la jurisprudence à l'aide des extraordinaires annales judiciaires, dont la mise à jour était l'un des grands travaux effectués par l'administration des Tang.

Il ressortait de tout cela que la seule façon de voir dame O traduite devant son tribunal dans un délai raisonnable était qu'elle se remette elle-même entre ses mains. Cela semblait inextricable à première vue. Dans son cabinet, Ti avait un sofa confortable sur lequel il avait coutume de s'étendre pour réfléchir lorsqu'un problème ardu se présentait. Fut-ce parce que le sang, remontant au cerveau, favorisa sa réflexion qu'un début de solution lui apparut quelques instants après qu'il se fut allongé ? Il venait d'entrevoir le moyen de pousser cette femme à se rendre. Soudain très excité, il bondit sur ses pieds, héla les secrétaires qui travaillaient dans la pièce contiguë et leur demanda le nom du collègue en charge du district où était situé le couvent. Dès qu'il connut la réponse, il leur dicta une lettre urgente. Puis il signa un bon pour une forte somme à prélever sur le trésor.

Le couvent des Oies-Sauvages portait ce nom par référence au beau lac à côté duquel il avait été construit. C'était un lieu paradisiaque, la parfaite antichambre des félicités célestes promises aux adeptes du nirvana. L'eau reflétait les montagnes escarpées qui se dressaient de l'autre côté. Des oiseaux lacustres blancs ou noirs s'ébattaient paisiblement sur les flots. Le séjour aurait été enchanteur si l'esprit de dame O n'avait été accaparé par les soucis. Elle avait été fort bien accueillie par les moniales, mais l'austérité de la vie monastique convenait peu à ses goûts. Elle réfléchissait déjà au moyen de s'en aller vivre son exil volontaire en des lieux plus confortables, ce qui n'allait pas sans difficultés.

Elle était là depuis huit jours, déjà lasse d'une vie qui s'écoulait au rythme de lancinantes prières, lorsque sa sœur lui annonça qu'un cavalier venait de déposer un pli et un paquet à son intention. L'épouse du comte commença par ouvrir le petit sac de cuir bien renflé, qui contenait cinq gros lingots d'argent en forme de sabot. Ce ne fut qu'ensuite qu'elle brisa le sceau du message afin de savoir par quel miracle cette pluie bienfaitrice tombait sur elle. Elle reconnut immédiatement l'écriture hachée de son mari.

« Ma tendre épouse, je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'ai reçu de vos nouvelles, car votre absence me pèse cruellement. La douleur de vous savoir au loin s'atténue quand je songe au pieux motif qui a provoqué votre départ soudain. Notre magistrat n'a pas eu l'air trop content de vous savoir là où vous êtes, pour des raisons que je ne m'explique pas bien. Le porteur de cette lettre vous remettra une bourse qui n'est qu'un modeste gage de mon affection. Ne m'oubliez pas dans vos dévotions, ni vos enfants, qui se joignent à moi pour vous embrasser tendrement. »

Elle jugea tout cela plus élégant que ce à quoi elle s'attendait. Elle pensait bien que son mari ne serait pas enclin à la voir revenir de sitôt après le scandale qu'avait dû provoquer cet affreux juge. Mais elle n'aurait pas cru qu'il la couvrirait d'or pour l'engager à rester où elle était. La somme, quoi qu'il en fût, était bienvenue. Elle ne supportait plus les atours de toile rêche

qu'on lui avait prêtés dans ce couvent. Il lui tardait de reconstituer une garde-robe plus seyante.

Le matin suivant, la grosse barque qui faisait du commerce le long des rives du lac aborda devant les bâtiments conventuels. Dame O ne put résister au plaisir d'aller y dépenser une partie de la manne envoyée par son imbécile d'époux. Elle convainquit sa sœur de l'accompagner, puisqu'une dame de la noblesse ne pouvait se déplacer seule et qu'elle ne disposait plus d'aucun domestique. Un marin les aida à descendre du ponton pour mettre le pied sur l'embarcation.

L'intérieur était rempli de marchandises en tout genre. Les parois étaient couvertes d'ustensiles rutilants. Des pots en terre cuite de toutes tailles étaient empilés dans un coin.

— Avez-vous aussi des étoffes ? demanda-t-elle.

— Comment donc ! répondit le marchand. Et des plus belles ! Si vous voulez bien me suivre, c'est notre père qui s'occupe de ces questions.

On la conduisit à l'avant du bateau, à l'air libre. Un vieillard à barbe blanche était assis dans un fauteuil rustique, à côté d'un siège vide. Il avait à ses pieds un coffre à vêtements. À l'arrivée de la belle cliente, il fit un effort pour se lever et s'inclina profondément devant elle malgré ses rhumatismes.

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie, dit-il d'une voix chevrotante. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, mais je reconnâtrai n'importe quelle sorte de soie au toucher. Je vais vous présenter les articles dont nous disposons en ce moment. Votre Seigneurie accepte-t-elle de s'en remettre à moi ?

— Je m'en remets à vous bien volontiers, répondit dame O en prenant place dans le fauteuil libre tandis que le vieillard chenu se rasseyait dans l'autre.

— C'est tout ce que je désirais entendre, dit le vieil homme.

Il leva la main droite. À ce signe, marins et marchands bondirent sur la visiteuse, qu'ils ficelèrent à son fauteuil par les poignets et les chevilles, sous les cris de la nonne et les protestations furibondes de leur victime.

— Avez-vous bien pris note de ce qui vient de se passer ? demanda le vieillard à un petit homme en habit de clerc sorti de derrière un rideau.

— J'ai tout vu et tout entendu, répondit le nouveau venu. Je consignerai tout cela pour le juge mon maître.

Le vieux commerçant décolla sa fausse barbe blanche, ôta son chapeau de jonc conique et posa sur sa tête le bonnet noir à ailettes qu'on lui tendait. Sous les yeux effarés des deux femmes, il tira de sa manche un morceau de parchemin portant le sceau du tribunal local.

— Voyez-vous, ma chère, expliqua-t-il de sa véritable voix, je me suis fait inviter officiellement par mon confrère qui dirige cette région, comme le prouve ce document dûment paraphé de sa main. Lors d'un déplacement officiel, le véhicule d'un juge de troisième rang bénéficie de l'extraterritorialité : c'est comme s'il transportait avec lui une fraction de son propre district.

Il brandit le papier pour assener le coup final :

— En pénétrant à l'intérieur de mon véhicule, déclara-t-il d'une voix forte, vous êtes revenue sur le territoire soumis à ma juridiction et vous êtes placée sous mon autorité. Je me vois donc dans l'obligation de vous arrêter pour meurtre. Vous passerez en jugement dès que nous aurons rejoint mon yamen.

La première surprise passée, dame O lui fit observer qu'ils naviguaient sur un lac : elle ne pensait pas que le juge comptât rallier sa ville par les airs. Dès qu'elle aurait rejoint la terre ferme, elle serait de nouveau libre d'aller où bon lui semblerait.

— Détrompez-vous, rétorqua malicieusement le magistrat. Nous allons effectivement partir par les airs, c'est bien ce qui est prévu.

Sur un nouveau signe, ses hommes de main s'accroupirent autour d'eux. Dame O se sentit soulevée de terre.

Elle constata que les deux fauteuils étaient fixés sur une sorte de large plateau posé sur le plancher de la barque. Six gaillards étaient suffisants pour emporter l'ensemble. Le palanquin improvisé fut glissé sur le ponton, où ils le soulevèrent de nouveau pour se diriger d'un pas vif vers la berge. La nonne, qui n'avait rien compris, courait derrière eux en réclamant qu'on relâche sa sœur.

Un vaste chariot de voyage avait quitté l'ombre des arbres pour venir stationner sur la route. Il était orné d'oriflammes où l'on pouvait lire en gros caractères « Tribunal du juge Ti ». Les

six porteurs y déposèrent leur plateau, où le juge et sa suspecte étaient assis comme pour prendre le thé.

— Vous observerez que je ne vous quitte pas, nota le magistrat avec un léger sourire. J'aurai le plaisir de converser avec vous tout au long du chemin, si vous êtes en veine de compagnie. Sinon, je me contenterai de réciter les préceptes de Confucius. Sa sagesse vous sera profitable, j'en suis certain.

Il étendit le bras et décrocha de la ceinture de sa voisine la bourse aux lingots d'argent.

— Je vous remercie de m'avoir rapporté cette somme. Sa perte aurait causé un trou dans la caisse de mes percepteurs. Je suis sûr qu'elle aura eu le mérite de vous inciter à prier pour le salut de votre époux, ainsi qu'il a eu la bonté de vous le suggérer à ma requête.

Dame O s'efforçait avec fureur de détendre ses liens lorsque le véhicule protocolaire s'ébranla en direction de Han-yuan.

XVIII

Le juge Ti confond une criminelle ; il lui applique un châtement exemplaire.

En temps normal, dès qu'il avait réuni les preuves d'un empoisonnement, le juge Ti avait le droit d'ordonner des autopsies profanatoires afin de corroborer sa théorie. Il hésitait cependant à le faire, car la hiérarchie n'aimait pas cela. Le respect dû aux morts primait la recherche de la vérité. Le ministère recommandait plutôt un usage systématique de la torture : il était moins grave de s'attaquer aux vivants. Dans ce cas précis, les corps avaient tous été incinérés, ce qui réglait la question.

Sa seule option était d'organiser une audience pour rendre publics ses griefs contre sa prisonnière. La séance fut ouverte en présence d'une assistance nombreuse, au premier rang de laquelle il reconnut tous les parents de l'accusée, clans Xiahou et O réunis, qui évitaient d'échanger le moindre regard.

L'accusée parut, provoquant un murmure de compassion à travers la foule. Elle était toujours aussi mince, élancée, droite, et ses angoisses n'avaient pas atténué sa rayonnante beauté. Dans sa robe toute simple, elle avait tout d'une religieuse qu'un méchant magistrat tourmentait avec iniquité. Les sbires la firent agenouiller devant la table de justice, dont la solennité avait pour but d'évoquer les autels religieux : le juge représentait l'Empereur, qui représentait les dieux, et la justice était d'essence divine. En l'occurrence, ils avaient l'air d'être réunis là pour accomplir un rite cruel.

— Dame O Yue-ying, je vous accuse d'avoir commis l'adultère avec au moins un homme, l'alchimiste Liu Zijing, actuellement en fuite. Pire encore, je vous accuse d'avoir sciemment fait passer de vie à trépas vos beau-père et beau-frère, ce qui est un crime de première catégorie contre la

famille. Je vous accuse en outre d'avoir assassiné, dans l'espoir de couvrir vos forfaits, toutes les personnes dont les noms suivent.

Ti les avait fait noter tant ils étaient nombreux. Il égrena la liste des personnes dont le décès avait été porté au compte de l'épidémie. Puis il énuméra les preuves, dont la principale était la cassette aux armes des Bi remplie de poisons et de recettes, qu'elle avait déclaré lui appartenir. Il était établi que son contenu faisait dépérir celui qui les ingérait, jusqu'à ce qu'une dose plus forte mette fin à ses jours.

Il reconstitua enfin l'enchaînement des faits. Le crime était entré un an plus tôt dans la maison Xiahou par Liu Zijing, alchimiste dévoyé. Le marquis de Bi, soupçonnant une intrigue entre cet homme et sa bru, l'avait forcé à s'éloigner de Han-yuan. C'était pendant cet exil que le séducteur sans scrupules s'était formé dans l'art des médicaments et poisons, ce qui est souvent la même chose.

Dès que la rumeur du retour de l'épidémie était venue aux oreilles de dame O, elle avait décidé d'en profiter pour éliminer tous ceux qui l'empêchaient de mener une vie de luxe et de débauche. Elle avait convaincu Liu Zijing de lui fournir des poudres mortelles, en l'appâtant à l'aide de la fortune supposée du marquis de Bi. Elle les avait d'abord répandues dans divers quartiers grâce aux sachets de farine qu'elle offrait sous prétexte de bonnes œuvres. Puis elle avait achevé certains des malades rassemblés au sanctuaire de la Vache céleste. Une fois la population convaincue de l'existence d'une dangereuse épidémie, il lui avait été facile d'expédier dans l'autre monde son beau-père, qui gênait sa liaison adultère, puis son beau-frère, afin de mettre la main sur la fortune familiale.

Un silence consterné régnait sur la salle quand il s'interrompit. Les frères O furent les premiers à réagir.

— Ces Xiahou ont perverti notre sœur par leur vie déréglée ! déclara l'aîné en pointant un doigt accusateur sur l'unique survivant de leur belle-famille.

Le comte de Bi rougit jusqu'aux oreilles. Il rétorqua qu'on lui avait donné en mariage une épouse perverse. Où avait-elle pris ces mauvaises mœurs sinon au contact de ses parents ?

— Sa nature était mauvaise dès l'origine, ainsi que l'explique le Classique du Très-Pur ! clama-t-il dans l'espoir de mettre de son côté les adeptes de Lao Tseu.

La foi bouddhiste des O leur fournissait une explication très différente, qui les dégageait de toute responsabilité. Ils déclarèrent que le destin de leur sœur était d'aller expier chez un mauvais mari des fautes commises lors de précédentes incarnations. Cette théorie satisfaisait particulièrement la bonzesse, accourue de sa communauté, qui tenait à assurer ses coreligionnaires qu'elle ne leur avait pas fait héberger pendant huit jours une criminelle de la pire espèce. Elle psalmodiait à mi-voix ses soutras, ce qui donnait au tribunal un air de temple très déconcertant.

Restait à entendre les témoins. Ti avait longuement réfléchi à ce que madame Première lui avait raconté au retour de la veillée funèbre. Il cita le précepteur des enfants Xiahou. Le jeune homme quitta le parterre pour venir s'agenouiller devant l'estrade.

— Avoue que tu as été l'amant de cette femme, dit le juge en désignant l'inculpée. Dis-moi ce que tu as appris sur ses crimes ! Parle en toute franchise : si tu n'as pas servi ses noirs desseins, tu n'as rien à craindre de cette cour.

Le précepteur ne put s'empêcher de lever les yeux vers le magistrat. Ce dernier lut dans son regard un immense étonnement de s'entendre dire des choses qu'il n'avait confiées à personne. Ti fit un petit signe de tête pour l'engager à parler sans crainte.

— La clairvoyance de Votre Excellence est immense, déclara le jeune homme. Si j'ai fauté, c'est en raison de mon inexpérience. Tel n'était pas le cas de la noble dame des Bi. Elle m'a en effet attiré sur sa couche par trois fois, après avoir éloigné ses gens. Je n'ai cessé de prier les dieux depuis lors pour qu'ils me pardonnent cette erreur.

« Surtout depuis que les Xiahou ont commencé à tomber comme des mouches », supposa le juge Ti. Le cocu, pour sa part, contempla d'abord son précepteur avec ahurissement, avant de se voiler la face de ses longues manches, incapable de supporter sa honte publique.

— Comment as-tu eu connaissance de ses crimes ? interrogea Ti d'un air sévère.

— Un jour, alors que nous venions de commettre... la chose, dame O m'a assuré qu'elle n'aurait plus longtemps à supporter le joug du marquis. Lorsque ce dernier s'est éteint, peu de temps après, bientôt suivi de son fils aîné, j'ai conçu à son endroit une profonde horreur. Dès lors, je me suis abstenu de prendre mes repas dans cette maison, ce qui explique que je sois aujourd'hui en mesure de témoigner devant Votre Excellence.

Ti comprit l'attitude du jeune homme pendant la veillée en l'honneur du défunt comte. Ce que sa femme avait pris pour un regard de jalousie était en fait de l'aversion envers sa patronne, dont il subodorait les crimes. Quoi qu'il en fût, il tenait le témoignage accablant dont il avait besoin pour étayer son accusation. Pour la forme, il décréta que le précepteur recevrait vingt coups de bambou sans préciser la taille de la badine, et serait ensuite banni de Han-yuan, où il aurait eu de toute façon du mal à retrouver un emploi auprès des familles bourgeoises.

— Le projet de dame O, conclut le magistrat, était de profiter librement de ses amants lorsqu'elle aurait eu éliminé tous les mâles de son clan et hérité de leur fortune.

Selon la loi, Ti devait obtenir les aveux de l'inculpée pour la déclarer coupable. Il avait par ailleurs le droit de lui appliquer toutes les tortures à sa disposition, peu importait que la reconnaissance de ses fautes lui ait été arrachée sous la douleur. Il fit donc avancer le bourreau, muni de ses pincettes à écraser les membres et de ses fouets. À la vue de ces instruments, dame O blêmit, tandis que l'assistance se préparait au spectacle d'une belle femme à moitié nue dont le dos serait bientôt zébré de traces rouges. Se voyant perdue, elle changea de tactique. Le plus sûr était de charger son complice en fuite :

— Le vrai coupable n'est pas ici. C'est Liu Zijing. J'étais sous son empire. Après m'avoir séduite, il m'a poussée à agir ainsi afin de profiter des richesses dont j'allais disposer. Je supplie Votre Excellence de voir en moi la victime d'un suborneur maléfique.

Un poids quitta les épaules du magistrat. D'abord, il n'était guère adepte des violences physiques, surtout à rencontre d'une

femme de sa caste. D'autre part, ces aveux lui permettaient de prononcer sur-le-champ la sanction prévue par le code.

Le meurtre des parents, qu'ils le soient par alliance ou par le sang, était le plus grave que l'on pût commettre après l'attentat contre la personne même de l'Empereur. Il était passible des châtiments les plus sévères. Aucune mansuétude n'était permise à cet égard. Offenser ses aînés, c'était renverser la divine harmonie du monde, mettre en péril l'ordre social et les fondements de la civilisation chinoise. Ti se souvenait d'avoir lu dans les annales le cas d'une bru qui avait accidentellement provoqué le décès de sa belle-mère sans l'avoir souhaité le moins du monde : elle l'avait appelée pour lui montrer quelque chose, la pauvre femme avait trébuché et s'était cogné la tête. La bru avait été décapitée.

Il déclara donc que la condamnée expierait ses crimes odieux dès que le Secrétariat impérial aurait visé le dossier et retourné l'autorisation revêtue du sceau personnel de Sa Majesté. Puis il frappa de son marteau pour clore la séance. Dès que la condamnée eut été emmenée par les sbires, il quitta la pièce pour ne pas entendre les commentaires que les témoins étaient impatientes d'échanger sur ce qu'ils venaient d'apprendre.

Ti s'installa confortablement dans le fauteuil de son cabinet de travail, où il se fit servir le thé. Ses lieutenants le rejoignirent bientôt. La conclusion de l'enquête que leur patron venait de présenter au public laissait de nombreux points dans l'ombre. Ils étaient impatientes de connaître le fin mot de l'affaire.

— Et l'épidémie, noble juge ? demanda Tsiao Tai.

— Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'épidémie, répondit le juge.

Ti se souvenait d'une maxime qui lui était venue à l'esprit lorsqu'il tâchait de résoudre l'énigme de la tête coupée : la mort ne frappe pas sans raison à plusieurs reprises une même famille. La maladie ne choisit pas ses victimes. Il lui était impossible de croire que seuls les hommes adultes fussent la proie de ce mal à l'intérieur de leur demeure, à l'exclusion des femmes, des enfants et des domestiques.

Il était convaincu de l'existence d'une irrésistible spirale du crime : ceux qui y avaient goûté étaient aspirés dans un

tourbillon. La transgression agissait comme une drogue. Une fois qu'on s'était laissé aller au déséquilibre du bien et du mal, qu'on avait sacrifié l'idéal d'harmonie à ses envies, à ses vices, rien ne pouvait plus interrompre la marche vers l'abîme. Dans le cas présent, ce déséquilibre intime s'était propagé à l'ensemble de la cité, qui avait été prise de folie sous l'effet des empoisonnements à répétition.

— Liu Zijing l'avait bien compris. C'est pour cela qu'il s'est enfui. Il a quitté cette ville, qui était devenue une excroissance de l'esprit dévoyé de sa maîtresse. Nous avons tous vécu ces dernières semaines dans le cœur corrompu de dame O. Quand elle sera passée de l'autre côté du monde, nous pourrons enfin retrouver la paix.

Dame O ne pouvait sensément s'attaquer à son mari, car, seule, elle n'aurait eu droit à rien. Pourtant elle l'avait fait – ce qui montre qu'à ce moment déjà elle avait perdu la tête. L'alchimiste s'était empressé de sauver le malheureux, non par les médicaments qu'il lui avait administrés pour faire croire qu'il luttait contre la maladie, mais tout simplement en le faisant vomir pour laver son estomac du produit qui le tuait. En revanche, il avait laissé mourir le beau-père et le beau-frère, dont la disparition servait ses plans.

— Dame O a fait sortir sa sœur du couvent afin qu'elle pousse à la crémation des dépouilles familiales, de manière à éviter toute autopsie. C'était pour elle la meilleure des solutions. De plus, l'assistance aux malheureux est une recommandation de l'Église bouddhique.

Il baissa les yeux vers son bureau, où reposait la cassette aux poisons.

— Quand Liu s'est aperçu que sa maîtresse avait commencé à empoisonner à petit feu les derniers membres de sa famille, son mari, sa belle-sœur, sa propre fille aînée, cette conduite incontrôlée lui a fait peur. Il a prévu qu'une catastrophe allait arriver et entraîner tous ceux qui se trouveraient là. Il a d'abord tenté de freiner sa folie en lui confisquant le coffret, la privant de son arme et de son passe-temps favori. Voyant que cela ne suffirait pas à la ramener à la raison, il s'est enfui sans demander son reste.

Il fit une pause, laissant ses lieutenants réfléchir à ce qu'il venait de dire.

— Le comte de Bi est bien puni, reprit-il. Je suis persuadé qu'un ou deux de ses enfants les plus jeunes ne sont pas de lui. Dans un sens, tant mieux : cela régénérera le sang vicié de cette race décadente.

— Elle est jolie, notre bonne société de Han-yuan ! s'exclama Ma Jong en se tapant sur les cuisses.

— Et sa maladie de dernière minute ? s'enquit Tsiao Tai.

— Son amant l'ayant quittée, elle a tenté de mettre fin à ses jours, ce que le mari a pris pour un accès de la fièvre épidémique. Elle n'a réussi qu'à passer une nuit dans les haut-le-cœur. Au matin, lorsqu'elle a appris que son coffret était entre mes mains, elle s'est doutée qu'il me mènerait à elle, d'où cette tentative désespérée pour le récupérer.

— On n'a jamais vu pareille immoralité ! s'indigna le sergent Hong. Tuer tant de gens et rater son suicide !

— En fait, dame O réglait ses comptes avec les injustices du sort, dit le juge. Mais elle restait perpétuellement insatisfaite : aucun meurtre ne lui apportait le bonheur auquel elle aspirait. Et elle a fait de terribles ravages sur son passage. Pendant plusieurs semaines, c'est elle qui choisissait qui vivrait et qui mourrait dans Han-yuan.

Tao Gan restait perplexe :

— Est-il possible qu'une même femme ait tué tout ce monde, noble juge ?

La figure de Ti se rembrunit. Son secrétaire se montrait le plus malin du lot, comme d'habitude.

— Tu as mis le doigt sur ce qui m'ennuie, Tao. Je suis comme toi : j'ai du mal à m'en convaincre. Je crains que certains n'en aient profité pour se défaire des encombrants. C'est un point qui mérite d'être creusé. Hélas, ce n'est pas chose aisée : les traces de ces forfaits ont disparu sur les bûchers qui ont empuanti notre ville.

Dans ce cas, il était peu probable que l'affaire en reste là. Son second se demanda à quels rebondissements scandaleux ils devaient encore s'attendre.

L'ordre d'exécuter la sentence arriva au bout de huit jours. Ti n'avait jamais vu pareille rapidité. La condamnation avait été confirmée par le Secrétariat impérial, Sa Majesté ayant seule droit de vie et de mort sur ses sujets. Certes la capitale était assez proche. Mais l'administration souhaitait surtout en finir au plus vite afin de tourner la page sur cette affaire qui jetait une ombre regrettable sur les mœurs de la noblesse. Les nobles étaient censés donner l'exemple, ils se sentaient outragés par ce scandale qui devait cesser au plus vite.

Dame O eut vent de cette nouvelle presque en même temps que le magistrat. À peine eut-il lu l'ordonnance impériale que son geôlier lui remettait une lettre de la prisonnière, où elle implorait la faveur de pouvoir se suicider dans sa cellule afin de ne pas subir une mort aussi atroce qu'infamante.

— Mais oui, bien sûr ! s'écria le juge. On se livre aux pires atrocités, puis on met fin à ses jours pour ne pas avoir à regarder ses torts en face ! Comme c'est commode ! Et je devrais me prêter à cette sorte d'évasion ?

Il lui était impossible d'accéder à cette demande. Le décès de la condamnée lui aurait été reproché. Il pouvait s'attendre à ce que cela pèse dans le choix de sa future affectation. Trois ans à administrer un village plein de chameaux et de moutons, c'était payer bien cher un acte d'humanité envers une meurtrière. Pourtant, il ne pouvait se défendre d'une certaine pitié à rencontre de celle-ci. Par ailleurs, l'intelligence dont elle avait fait preuve suscitait en lui un sentiment qui n'était pas loin de l'admiration, lorsqu'il faisait abstraction de tout le malheur qu'avait causé son égoïsme forcené.

Il lui fit répondre oralement par l'un de ses secrétaires qu'il ne pouvait en aucun cas accéder à sa requête. En revanche, il lui faisait la grâce de l'autoriser à se rendre sur les lieux de l'exécution aussi dignement qu'elle pouvait le souhaiter.

Ainsi donc, au petit matin, dame O reçut des mains du geôlier sa plus belle robe, qu'on avait fait venir de chez elle, ainsi qu'un miroir de bronze, son coffret à bijoux et un autre contenant son nécessaire à maquillage.

Ce fut une superbe apparition qui franchit la porte du yamen entre deux rangées de gardes pour se rendre sur

l'esplanade des mises à mort. Celles-ci étaient organisées à l'extérieur de la cité, afin que son sol ne fût pas souillé du sang des criminels. Drapée dans sa somptueuse robe blanche, dame O donnait l'impression de porter son propre deuil. Elle parcourut l'avenue menant à la porte nord sous le regard d'une multitude de curieux, plus ébahis que furieux. Ceux qui avaient perdu un être cher se chargeaient de rappeler l'objet de la cérémonie en l'invectivant ou en crachant sur son passage.

Elle était à la moitié du parcours lorsqu'elle se figea soudain. Elle pressa ses mains sur son ventre, tandis que son visage se déformait en un rictus d'intense douleur. Elle s'effondra sur le pavement, où elle commença à se tordre et à vomir du sang. Ti, dont le palanquin était porté en tête de convoi, fit faire demi-tour à ses porteurs dès qu'il eut été informé. Il ordonna de lui prodiguer tous les secours de la médecine au nom de la justice impériale, qui réclamait un supplice en place publique. On n'eut que le temps de réveiller deux ou trois médecins du voisinage, qui accoururent après avoir enfilé des vêtements décents. La criminelle s'éteignit peu après leur arrivée, sans qu'ils aient pu poser un diagnostic ou prescrire les moindres soins. Elle poussa son dernier râle sous les yeux de la foule, frustrée du spectacle épouvantable pour lequel elle s'était réunie.

Après avoir brièvement consulté les hommes de l'art, peu désireux de pousser très loin leur examen, Ti décréta qu'elle avait succombé à la vengeance du dieu du ventre, dont elle avait usurpé les pouvoirs durant un mois. Son mal relevant des volontés divines, le corps devait être brûlé sans attendre. Le convoi martial se changea aussitôt en cortège funèbre, et cette masse de gens venus assister à des tortures suivit le corps de la meurtrière comme pour lui rendre les derniers hommages. Puisque les devoirs de sa charge ne l'obligeaient pas à assister aux crémations des criminels, Ti commanda à ses porteurs de le ramener au yamen.

Tao Gan ne s'expliquait pas pourquoi son patron ne s'était pas occupé lui-même de sauver sa prisonnière, plutôt que d'attendre l'arrivée de médecins ensommeillés. C'était comme s'il n'avait pas vraiment souhaité la voir en réchapper. Dès qu'ils

furent seuls sur les marches du tribunal, il formula la question qui lui brûlait les lèvres :

— Le mal qui vient d'emporter cette vipère infâme ressemble fort à celui qui a causé le décès du marquis et du premier comte de Bi. C'est fort surprenant, quand on songe qu'il n'y a eu selon vous aucune épidémie...

Ti lissa pensivement sa belle barbe.

— Je crains qu'un serviteur maladroit ne lui ait apporté son coffret aux poisons en le confondant avec celui du maquillage. Mieux vaut ne pas ébruiter cette bévue, mon bon Tao, elle pourrait nous être reprochée.

— Mais, dans ce cas, noble juge, reprit Tao Gan, ne croyez-vous pas que la condamnée se serait administré le poison le plus doux plutôt que de périr dans d'horribles souffrances ?

— Qui sait ? répondit le juge. Un remords de dernière minute ? Ou peut-être ne restait-il que celui-là dans le coffret... Il fallait bien qu'elle expie ses crimes d'une manière ou d'une autre, n'est-ce pas ? Du moins a-t-elle volontairement choisi les tourments qu'elle a eu à subir.

Une main anonyme lui avait fait partager les souffrances qu'elle avait infligées à certaines de ses victimes. Tao Gan reconnut bien là le sens personnel de la justice cultivé par son patron.

XIX

Le juge Ti rend une nouvelle sentence ; il s'incline devant une puissance supérieure.

Une ombre emmitouflée s'approchait du portail de la maison Xiahou. La nuit qui venait de tomber sur la ville permettait d'autant moins de l'identifier qu'elle portait une capuche rabattue sur le front. Lorsqu'elle fut parvenue devant la porte, elle jeta un coup d'œil à sa droite. Deux grands gaillards adossés au mur d'enceinte l'observaient de loin. Une main sortit de la cape et saisit fermement le heurtoir en forme de dragon suspendu au battant. Trois coups résonnèrent dans l'obscurité aussi sinistrement que le tambour d'un temple à l'occasion d'une cérémonie funèbre. Lorsque le portier eut entrouvert, le visiteur murmura quelques mots avant de se glisser à l'intérieur de la demeure.

Ce ne fut qu'une fois dans la cour principale que le juge Ti repoussa la capuche qui lui avait permis de parvenir jusque-là sans être reconnu. Le maître de maison était sorti. Sans doute était-il déjà dans le quartier des plaisirs, où des femmes dociles lui faisaient oublier la honte tombée sur son clan à cause d'une rebelle possédée par le démon. Il se consolait de ses déboires alors que les cendres de son épouse étaient encore tièdes sur l'esplanade des crémations.

Tandis qu'on l'introduisait dans les appartements de réception, Ti remarqua que des changements significatifs s'étaient déjà produits. L'ambiance n'était plus au laisser-aller, comme du temps de dame O. Il vit passer un groupe d'enfants quasiment en uniforme qui marchaient deux par deux en se tenant par la main, conduits par leur nouveau précepteur, un vieillard sévère. Toutes les décorations funéraires avaient été ôtées. Sans doute craignait-on de laisser croire que l'on pût pleurer la criminelle qui avait endeuillé toute la ville. Ces

messieurs de Bi étaient une nouvelle fois ses victimes. Sous le règne de dame O, la maison, même en deuil, avait quelque chose d'un jour de fête. À présent, elle était tout à fait sinistre.

Dame Wan vint à la rencontre de ce visiteur impromptu qui se permettait de surgir à des heures indues. Elle avait jeté une robe d'intérieur sur ses vêtements de nuit. Ses cheveux étaient dénoués, elle s'apprêtait vraisemblablement à se coucher lorsqu'on l'avait prévenue.

— Votre Excellence voudra bien me pardonner de la recevoir si simplement, déclara-t-elle avec un déplaisir à peine dissimulé sous un mince vernis de politesse. Je suis si fatiguée que je m'étais déjà retirée dans mes appartements. Hélas, j'ai tant à fane, à présent que je suis seule pour tenir ce foyer !

— Maintenant que votre belle-sœur n'est plus, c'est vous qui avez la haute main sur toute chose, compatit le juge. C'est certainement une lourde charge.

— Je suis résolue à assumer cette responsabilité avec abnégation, déclara dame Wan en se demandant où cet importun voulait en venir.

— Vous m'en voyez tout à fait persuadé, dit Ti comme s'il pensait à haute voix.

La correction empêchait la veuve de lui demander le motif de sa venue. Aussi le fit-elle asseoir pour lui proposer une tasse de thé qu'il eût été de bon ton de servir d'emblée. Ti refusa le thé, mais prit place dans un confortable siège de jonc tressé tout en faisant signe à son hôtesse de s'asseoir elle aussi.

— Voyez-vous, dit-il sur le ton d'une conversation banale entre gens de bonne compagnie, la veille de l'audience qui a conduit à la condamnation de votre belle-sœur, j'ai finalement testé les poisons contenus dans cette fameuse cassette aux armes de votre famille. Eh bien, le croirez-vous, aucun des animaux qui les ont ingurgités n'en est mort ! Ils ont paru souffrir du ventre, certes, mais ils sont toujours vivants dix jours après. J'en ai déduit en toute logique qu'il ne s'agissait là que de produits à action très lente.

Dame Wan suivait les développements du magistrat d'une oreille polie.

— Comment une femme peut-elle montrer autant de cruauté envers son prochain, je ne le comprendrai jamais ! déclara-t-elle. Il est effrayant de penser à quel point on peut se tromper sur des gens que l'on côtoie chaque jour. Je ferai mon possible pour que ses enfants soient élevés avec la plus grande rigueur, afin de corriger ce qu'ils auraient pu hériter de leur déplorable mère.

Ti la dévisageait avec intérêt. Les lampes à huile disposées autour d'eux jetaient sur ce visage dur et sec des ombres orangées.

— Ce n'est pas dame O qui a assassiné tous ces gens, lâcha-t-il soudain. Elle a cru le faire. Liu Zijing l'a trompée. Elle ne faisait que les rendre malades. Mais elle n'avait aucun moyen de leur assener le coup de grâce. Partant, il faut bien que quelqu'un s'en soit chargé à sa place...

— L'ignoble Liu Zijing ! s'exclama dame Wan avec un geste pour repousser un invisible spectre. Voilà qui ressemble bien à ce scélérat ! Je ne l'ai jamais aimé !

— Dans ce cas, pourquoi avoir fermé les yeux sur l'intrigue qui le liait à votre belle-sœur ? demanda le juge d'une voix mielleuse. C'est vous qui lui serviez de chaperon, la plupart du temps. Elle vous traînait partout. Elle se servait de vous pour se livrer à la débauche. Combien de fois l'avez-vous accompagnée chez l'alchimiste ?

— Jamais je ne me suis prêtée à ces turpitudes ! s'indigna la veuve. Je ne vous permets pas de supposer que j'aie la moindre chose à voir avec cet assassin !

Elle avait rougi. La colère avait pris le pas sur le respect dû à un magistrat. Ti leva la main pour l'interrompre.

— Liu n'est pas non plus notre assassin ; pas directement, j'entends. Il a fourni à sa maîtresse des poisons lents afin de se donner le temps de voir venir. Cette fausse épidémie n'a pas tardé à faire sa fortune. Saviez-vous qu'il avait mis sur pied un petit trafic de faux médicaments très juteux ? Lorsqu'il a sauvé le comte de Bi, son renom n'a plus connu de bornes. Aussi a-t-il paniqué en constatant que les gens mouraient sans qu'il eût rien fait pour cela. Voilà ce qui l'a réellement poussé à s'enfuir : il ne

comprenait plus rien à ce qui se passait. Ses manigances l'avaient dépassé. Le jeu a tourné au vinaigre.

La matrone se leva pour s'incliner devant l'auguste visiteur :

— Je suis fort reconnaissante à Votre Excellence de s'être déplacée pour m'apprendre ses conclusions. Je ne manquerai pas de les faire connaître au comte de Bi dès que je le verrai. Pour l'heure, je m'en voudrais de retenir Votre Excellence, qui est certainement désireuse de prendre un repos bien mérité.

Bien que l'invitation à vider les lieux fût on ne peut plus claire, Ti ne bougea pas de son siège.

— Je me suis demandé qui avait eu l'occasion d'accomplir ces forfaits à sa place, reprit-il. Quelqu'un qui la suivait pas à pas, qui marchait dans son ombre, qui avait d'aussi fortes raisons qu'elle de commettre ces crimes.

Dame Wan, debout devant lui, était aussi immobile qu'une statue de la Divine Vengeance dans un temple taoïste.

— Ce n'était pas dans son bouillon qu'était le poison mortel, mais dans le vôtre, dit tout bas le juge, peu désireux que ses propos fussent entendus des domestiques. Je vous accuse d'avoir surpris entre dame O et son amant des conversations intimes qui ne laissaient nul doute sur leurs projets criminels. Seulement l'alchimiste s'était contenté de lui faire des promesses qu'il n'a pas tenues. Lorsque les premiers essais d'empoisonnement se sont limités à des coliques et des maux d'estomac, vous avez pris le relais.

Le visage de Dame Wan avait acquis un surcroît de dureté qui trahissait ses pensées.

— C'est dame O la coupable, parvint-elle à articuler. Vous l'avez condamnée.

— Je l'ai condamnée parce qu'au regard du code pénal l'intention compte autant que la réalité des faits. Sans elle, jamais vous n'auriez eu le moyen ni l'occasion d'accomplir ces meurtres. Elle est morte en pleine lumière, comme elle avait vécu. Vous périrez dans son ombre, là où vous avez passé votre existence. Il est curieux de songer que vous l'avez haïe au point d'encourager ses adultères dans le seul but de la voir s'enfoncer chaque jour un peu plus dans le vice. Quelle victoire pour vous

le jour où vous l'auriez dénoncée ! Finalement, vous avez trouvé un meilleur parti à tirer de la situation.

— C'est à elle que Liu a remis ses poisons, pas à moi !

— Oh, mais vous vous êtes servie vous-même. N'avait-elle pas l'habitude de vous laisser seule dans le salon de l'alchimiste quand elle s'isolait avec lui ? Il n'y a qu'une porte à franchir pour pénétrer dans son cabinet. Des livres ouverts sur une table, des pots sur des étagères... Personne n'a le droit d'entrer dans cette pièce, vous aviez tout votre temps pour choisir. Lorsqu'il a voulu reprendre le contrôle des événements, une fois les gêneurs assassinés, Liu a récupéré les fioles. Comment expliquer que les malades aient continué à mourir dans le sillage de votre belle-sœur ? C'était vous ! Vous aviez vos propres réserves !

Une sorte de sourire passa sur le visage de dame Wan.

— Puis-je faire observer à Votre Excellence qu'elle n'a aucune preuve de ce qu'elle avance ? Elle ne fait que m'accuser de crimes pour lesquels une autre a été condamnée, une condamnation confirmée par le Secrétariat impérial.

Ti se mit à lisser les poils de sa barbe noire.

— C'est en effet un problème. J'ai pensé tenir cette conversation en présence de votre cher beau-frère, le comte de Bi, caché derrière une porte. Je me demande quelle serait sa réaction s'il apprenait la part que vous avez prise à la destruction de sa parentèle.

Dame Wan ne put s'empêcher de tourner la tête vers l'entrée, comme si elle avait craint de voir surgir cet homme devenu veuf, cocu et déshonoré par sa faute, l'épée à la main, prêt à la lui plonger dans le sein.

— Cette idée offusque mon sens de l'ordre, reprit le juge en la balayant d'un geste. Je ne suis pas pour les crimes domestiques. Il me semble que cette maison en a eu son lot. Aussi ai-je décidé de vous condamner à la prison à vie.

— Il faudra un procès en bonne et due forme, des preuves, des témoins... lui opposa la veuve, décidée à se défendre bec et ongles contre ce qui risquait fort de passer pour des élucubrations.

— Ce n'est pas de ce genre de condamnation que je parle. Vous aurez affaire à un tribunal autrement plus sévère que le mien. Il vous condamnera sans vous entendre et vos souffrances n'auront pas de fin. Une fois que j'aurai fait répandre le bruit que vous êtes la véritable coupable, votre vie deviendra un enfer de solitude. Vous ne pourrez plus mettre un pied hors de cette maison, hors de votre chambre ! Vos enfants vous auront en horreur pour la vie que vous leur ferez subir. Vos filles ne trouveront pas de maris qui voudront s'allier à vous. Les enfants de dame O se persuaderont que vous êtes responsable de ce qui est arrivé à leur mère, et en vérité vous l'êtes.

Le regard fixe posé sur le noir qui les environnait, dame Wan contemplait ce qu'allait devenir son existence jusqu'au dernier de ses jours. Une lueur d'espoir brillait encore.

— On ne vous croira pas, dit-elle. Pourquoi vous croirait-on ? Vous, un magistrat que tout le monde déteste !

— Mais justement pour cette raison, ma chère. L'idée que je me suis trompé, que j'ai manqué la véritable criminelle en séduira plus d'un. Dans deux ans au plus tard, je serai muté dans une autre province. Vous, vous resterez parmi ceux qui vous haïront. Pour toujours.

Dame Wan ferma les yeux. La carapace dont elle s'était armée se fissurait. Ti vit une larme unique glisser lentement sur cette joue plate. C'était le seul spectacle auquel il lui était impossible de résister. Il ressentit pour elle la même compassion qu'envers dame O. Aussi conclut-il son exercice de divination :

— Vous finirez par mettre fin à ce supplice de la seule façon possible, dit-il d'une voix sombre. Pourquoi ne pas commencer par là ? Avant que tout le monde vous déteste ? Avant de devenir une exilée à l'intérieur même de votre demeure ? Je suis sûr qu'il vous reste de ce merveilleux mélange qui a si bien servi vos plans. Je vous conseille d'en faire bon usage.

Dame Wan ne bougea pas de son siège lorsqu'il se leva pour se diriger vers la porte.

— Rien ne filtrera de tout cela avant demain matin, promit-il avant de sortir.

Ses deux lieutenants l'attendaient devant le portail des Xiahou. Il recommanda à Ma Jong de se poster à l'entrée du gynécée pour s'assurer qu'elle n'essayerait pas d'entraîner d'autres innocents dans la mort.

Le sergent Hong était en train d'aider son maître à s'habiller, le lendemain matin, quand Ma Jong se présenta. Sa seule présence suffit à faire comprendre au juge ce qui s'était passé. On venait de trouver dame Wan dans son lit, aussi froide qu'une statue de pierre.

— Pour quand les funérailles ? demanda Ti.

Ma Jong répondit qu'elle serait inhumée au bout de trois jours, avec tous les honneurs dus à une femme qui s'était toujours montrée digne du clan auquel elle appartenait.

— Digne de son clan, oui, sans aucun doute, on ne peut davantage, répéta Ti, songeur.

Il ne restait pas grand-chose des Xiahou. Les événements les avaient dévorés aussi sûrement que si un dragon s'était jeté sur eux la gueule ouverte. Il n'y avait plus qu'à espérer que la génération suivante se montrerait plus sage.

Le sergent Hong était fasciné par les voies sinueuses du destin :

— Quand je pense que toute cette affaire a commencé à cause d'un fantôme hantant la boutique d'un marchand de thé !

— Ah, oui. En réalité, il n'y a pas de fantôme, Hong. Pas plus que de maladie, en fait.

Il avait beau dire, son serviteur n'était pas près de renoncer à son opinion qu'un spectre avait jeté un sort sur cette malheureuse petite ville pour accabler ses habitants d'une manière ou d'une autre.

Lorsque arriva le riz du matin, madame Première vint demander si elle pouvait partager son repas. Il apparut bientôt qu'elle souhaitait échanger avec lui quelques réflexions sur le récent procès qui avait passionné toute la ville. Il eut la surprise d'apprendre qu'elle était toute disposée à excuser la meurtrière :

— Imaginez la désillusion d'une femme mal mariée, qui ne peut en aucun cas échapper à ce mauvais mariage. Un homme a des ressources à sa disposition, il peut s'étourdir comme il le

souhaite. La femme n'en a aucune, on la prie de rester fidèle à des devoirs étroits.

Le juge Ti trouva ce discours inquiétant. Il poussa vers elle le plat dans lequel il s'était apprêté à tremper ses baguettes et lui fit signe de se servir la première.

— A ce compte-là, si je vous comprends bien, répondit-il, je devrais acquitter toutes les empoisonneuses qui se sont débarrassées de leurs encombrants mari, beau-père, beau-frère, que sais-je ?

— Oh, je n'oserais penser que votre mansuétude puisse aller si loin, dit sa Première avec un air d'angélisme plus inquiétant encore. Il faut bien que la société se venge, n'est-ce pas ? Je me permettrais juste d'expliquer un phénomène auquel vous serez sans doute de nouveau confronté au cours de votre carrière, tout en gardant à l'esprit que mes explications n'auront aucun effet sur la marche de la justice.

Ses explications avaient néanmoins eu un effet : elles avaient abasourdi le magistrat. L'idée qu'une personne, chez lui, pût faire preuve d'une telle absence de scrupules l'horrifiait. Il resta songeur un long moment, se demandant quelle était la frontière entre le manque de morale et le crime. Par bonheur, le premier ne conduisait pas forcément au second. Il se raccrocha à cette conclusion pour sauver sa tranquillité d'esprit et les restes de son appétit.

Sa Première aurait fait un très bon avocat. Heureusement, les institutions impériales, dans leur sagesse, n'avaient pas prévu de laisser les accusés disposer du moindre défenseur. Cette précaution lui évitait d'avoir à subir des propos aussi indécents dans l'enceinte de son tribunal. Que serait-il resté de la civilisation si on avait laissé des illuminés expliquer aux tenants de la justice que les délinquants avaient des excuses ? Cela aurait été la fin de cet harmonieux équilibre sur lequel se fondait la société chinoise, la plus raffinée sous le ciel.

Dame Lin ouvrait la bouche pour continuer son plaidoyer. Il fit un geste pour l'arrêter :

— Je vous remercie. Vous avez été très convaincante. Je me souviendrai désormais, chaque fois que je condamnerai à mort un assassin, que ma décision est justifiée par la nécessité de

réaffirmer constamment les valeurs de notre société, toujours susceptibles d'être menacées par les idées les plus farfelues.

Madame Première comprit parfaitement ce qu'il voulait dire : non seulement il désapprouvait sa façon de se mettre à la place du coupable, mais il lui dédierait la prochaine exécution qu'il aurait à prononcer. Elle le trouva particulièrement cruel, si tôt dans la journée.

Il avait revêtu sa robe d'apparat. Son programme commençait par la bénédiction des fondations du nouveau temple, un événement auquel le premier magistrat du district se devait d'assister. Les habitants de Han-yuan avaient en effet décidé de se conformer scrupuleusement aux injonctions des devins. Dès que l'épidémie s'était arrêtée, les dons avaient afflué. Le pèlerinage au mont Hua était prévu pour le printemps suivant.

Ti contempla d'un œil désabusé l'état du chantier que les prêtres étaient en train de bénir à grand renfort d'encens, de clochettes et de plumeaux. Un magicien recevait tout le crédit de la guérison parce que quelques pierres avaient été posées l'une sur l'autre au milieu d'un terrain vague. Il estima les dieux bien conciliants de s'apaiser en échange de trois poutres et de deux cimaises.

Lorsque le gong résonna, il s'inclina pourtant en même temps que ses concitoyens devant l'effigie de cette divinité, pour ne pas contrarier l'ordre social qu'il avait eu tant de peine à restaurer.

Carrière du juge Ti

630 Naissance à T'ai-yuan, capitale de la province du Chan-si. Il y passe ses examens provinciaux.

650 Son père est nommé conseiller impérial à la capitale, où la famille vient habiter. Ti devient son assistant. Ses parents lui font épouser la fille d'un haut fonctionnaire du même rang, dame Lin Erma. Après avoir passé son doctorat, Ti devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une seconde épouse. Une enquête aux Archives, vers l'an 660, lui donne envie de postuler pour une carrière en province. Sa véritable motivation est d'échapper à l'emprise pesante de ses parents, chez qui il logeait jusqu'alors.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, petite ville côtière du nord-est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il épouse sa troisième compagne, dont il a condamné à mort le père et le mari.

664 *La Nuit des juges*. Ti est convoqué à la préfecture de Pien-fou, agréable cité balnéaire brigüée par tous ses collègues. Il est appelé à résoudre l'énigme posée par l'assassinat du magistrat local.

666 Ti est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, au nord-ouest de la capitale. *Madame Ti mène l'enquête*. Immobilisé par une jambe cassée, il laisse sa première épouse l'aider à élucider l'origine d'une momie retrouvée dans la forêt, ainsi que celle d'un squelette déterré dans le jardin d'un peintre mondain.

667 *L'Art délicat du deuil*. Ti est confronté à une épidémie mystérieuse qui afflige ses administrés.

668 Le juge Ti est nommé à Pou-yang, florissante cité sur le Grand Canal impérial qui traverse l'empire du nord au sud. *Le Château du lac Tchou-an*. Alors qu'il est en route pour prendre son poste, une inondation le force à s'arrêter quelques jours dans un domaine où un corps flottant sur l'eau semble lui

enjoindre de punir son meurtrier. *Le Palais des courtisanes*. Au printemps, Ti doit élucider l'affaire du corps sans tête trouvé dans une maison de passe pour riches bourgeois.

669 *Petits meurtres entre moines*. Le juge Ti séjourne dans un monastère taoïste et envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes. Une série de morts suspectes se produit parmi les religieux.

677 Ti est nommé magistrat à la cour métropolitaine de justice de Chang-an. *Mort d'un cuisinier chinois*. Alors qu'il attend sa nouvelle affectation, il se voit confier une enquête dans les cuisines du palais impérial, dont dépend la vie d'une centaine de cuisiniers.

680 Il devient ministre de l'impératrice Wu.

700 Ti s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN